

133a

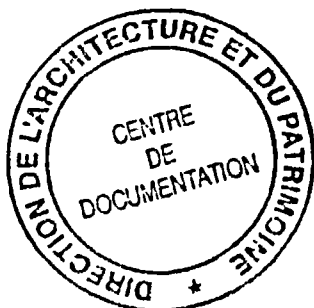
94 FR 101

Gilles Raveneau

1997

# LE SILENCE, LA MER, LE CORAIL ET LE VERTIGE

Corailleurs en France : Côte d'Azur et Corse



MINISTERE DE LA CULTURE  
Mission du Patrimoine Ethnologique

TOME 1



9042 006934

145534

## SOMMAIRE

<b>INTRODUCTION</b>	<b>8</b>
---------------------	----------

<b>CHAPITRE I - L'ENQUÊTE</b>	<b>16</b>
-------------------------------	-----------

Le point de départ de la recherche	17
Totalité sociale et individu	20
Modalités et méthodes de l'enquête	23
Une nécessaire implication	25
Les obstacles à l'analyse	28
Des questions posées par le silence	30

<b>CHAPITRE II - LA PECHE AU CORAIL A UNE HISTOIRE</b>	<b>33</b>
--	-----------

Le corail : un matériau, un bien précieux, une histoire.	34
<i>Un matériau</i>	34
<i>Un bien précieux</i>	36
<i>Une histoire</i>	38
La pêche aux arts trainants	41
<i>La croix de Saint André</i>	41
<i>Pêcheurs de corail et corailleurs</i>	44
Du plongeur nu à la mise au poing du scaphandre autonome	47

<b>CHAPITRE III - ORGANISATION SOCIALE ET TECHNIQUE</b>	<b>50</b>
---	-----------

<b>1 - Codes et ordre social</b>	<b>51</b>
----------------------------------	-----------

Rites de conversation	51
« OK, tout va bien »	51

<i>Renommer</i>	53
<i>Au café</i>	54
Le silence et la mort	55
L'argent tabou	56
<i>La quête du rocher vierge</i>	56
<i>« Ça leur a été fatal »</i>	58
Les femmes	59
Les hommes et la mer	62
Corailleurs et pêcheurs	64
<b>2 - Entre risque et technique</b>	<b>69</b>
« Sortir »	69
Repères naturels et instruments	72
<i>« Les pêcheurs, ils te donnent des rochers »</i>	72
<i>Alignements et GPS</i>	73
S'habiller	75
Au fond	81
<i>« Taper le corail »</i>	82
<i>La narcose</i>	84
<i>Le mélange</i>	86
En surface	90
La remontée et les paliers	91
 <b>CHAPITRE IV - L'ESPACE ET LE TEMPS : TERRITOIRES DE PECHE ET VARIATIONS SAISONNIERES</b>	 <b>97</b>
 <b>1 - Usages et représentation de l'espace marin</b>	 <b>98</b>
Instruments de mesure et recherche des rochers	98
<i>« Sentir la roche » et la « voir rouge »</i>	99
<i>Le rapport au sondeur</i>	102
La connaissance des fonds	104
<i>« Sonder c'est un métier... »</i>	104
<i>« Penser la roche différemment »</i>	106
<i>Du corail en pleine lumière</i>	108
Détermination des lieux de pêche et secret des marques	109
<i>Marquer le fond</i>	109
<i>Secret des marques</i>	111
Appropriation des territoires de pêche	114

<i>Droit de découverte et sites de pêche</i>	115
<i>« Le golfe d'Argenta, c'est le jardin de Mathieu »</i>	117
Une dimension montagnaise de la mer	118
<b>2 - la saison, le temps et le travail</b>	<b>121</b>
Variations saisonnières	121
<i>La saison du corail</i>	122
<i>Prolonger la saison</i>	125
<i>Le travail à l'année</i>	128
<i>Les lots de corail</i>	132
Découpage et unité du temps de travail	135
Attente et souffrance cachée	140
Une consistance particulière	144
Vérité cachée et passion	145
<b>CHAPITRE V - L'INDIVIDU ET LA COMMUNAUTE</b>	<b>148</b>
<b>1 - L'individualisme aux prises avec les autres</b>	<b>149</b>
« C'est plutôt chacun pour soi »	149
Isolement et solitude	151
Un fonctionnement fondé sur la concurrence et la rivalité	156
<i>Coopération et rivalité</i>	157
<i>Les changements d'association</i>	163
<i>La mer sous surveillance</i>	166
Jeu à somme nulle ou non nulle	168
<b>2 - Valeurs individuelles et exigences sociales</b>	<b>172</b>
« ...Pour éviter la leçon de morale »	172
Les pirates	177
Intérêt individuel et norme sociale	181
Code d'honneur et détournement des règles	188
<i>Voler le corail</i>	188
<i>Des dons et des dus</i>	192
<b>3 - Une culture commune</b>	<b>194</b>
sensibilité égalitaire et distinction	194
<i>Les bricoleurs et les corailleurs</i>	194



<i>La passion du corail</i>	197
« La langue »	200
Le mensonge	201
« Une culture interne et non communicable »	203
L'irruption de l'accident	206
Echanges et savoir	206
L'intégrité du groupe	209
Le silence	211
La passion et la mort	213
Les morts	215
<i>Identification d'un territoire</i>	215
<i>L'évocation des morts</i>	217
<i>Le bateau du mort</i>	218

## CHAPITRE VI - LES CORAILLEURS ET LA SOCIÉTÉ 220

Les tentatives de contrôle de l'activité	221
<i>Syndicat et association</i>	222
<i>La théorisation du métier</i>	224
« Je l'avais pas prise au sérieux cette histoire »	226
Les journalistes et la représentation de l'activité	230
<i>L'interview, la parole et le mensonge</i>	230
<i>Une nouvelle figure de l'aventure</i>	234
<i>L'extrême, le vertige et la médiatisation</i>	236
Un autre usage du risque	238
<i>corail et aventure personnelle</i>	238
<i>Prise de risque, métier et passion</i>	242
La pêche au corail comme action collective	246
Une activité spécifiquement méditerranéenne	248
<i>Le corail lui-même</i>	249
<i>Unité et diversité méditerranéenne</i>	251
<i>Groupes minoritaires et état de droit</i>	253
<i>L'omerta</i>	256

## CHAPITRE VII - COMMENT DEVIENT-ON CORAILLEUR 259

« On a toujours fait quelque chose avant »	260
le vol des connaissances	263
<i>L'ethnologue et les corailleurs</i>	263
<i>Savoir et secret</i>	264

Découverte et acquisition des savoir	267
L'initiation par la peur	273
Une connaissance liminale	279
L'apprentissage de l'ivresse	281
<i>Nommer pour maîtriser</i>	282
<i>La mort dans les yeux</i>	284
<i>Des corps ailleurs</i>	285
Rite, initiation et transgression	290
<i>Un ordre symbolique</i>	291
<i>Un rite de passage</i>	293
<i>Seuil et transgression</i>	294
<i>Un rite d'initiation</i>	298

## **CHAPITRE VIII - MEDUSE, LE CORAIL, LE REGARD ET L'ENVIE** **300**

Une figure marine monstrueuse : Méduse	301
Corail, gorgone et méduse	304
Le mythe de naissance du corail	306
Corailleurs	308
Le regard	312
Le mauvais œil et l'envie	314

## **CONCLUSION : LA STUPEUR ET LA LUTTE CONTRE LA PEUR** **318**

Etre entre les choses	319
La peur et la chance	323

## **ANNEXES** **326**

Annexe 1 - physique, physiologie et accidents de plongée sous-marine	326
I - RAPPELS PHYSIOLOGIQUES	326

1. La pression (P)	326
2 - Les gazs	328
3 - Application à la plongée :	331
<b>II - LES INTOXICATIONS</b>	<b>333</b>
1 - La narcose à l'azote	333
2 - L'hyperoxie ou l'intoxication à l'azote	334
3 - Intoxications au gaz carbonique ou essoufflement	337
<b>III - LES ACCIDENTS DE DECOMPRESSION</b>	<b>339</b>
1 - les accidents mineurs :	339
2 - Les accidents majeurs :	340
<b>IV - LES BAROTROMATISMES</b>	<b>343</b>
Les sinus	343
Les oreilles	343
Barautromatismes des corailleurs	345
<b>V - LE FROID</b>	<b>345</b>
<b>Annexe 2 - Examens paracliniques d'aptitude aux professions intervenant en milieu hyperbare.</b>	<b>347</b>
<b>Annexe 3 - Détermination de l'aptitude médicale à la plongée sous-marine des pêcheurs de corail .</b>	<b>348</b>
<b>Annexe 4 - Certificat d'aptitude à l'hyperbarie classe III, mention B corailleur . Stage d'homologation.</b>	<b>353</b>
<b>Annexe 5 - Ministère du travail. Arrêté du 15 mai 1992 définissant les procédures d'accès, de séjour, de sortie et d'organisation du travail en milieu hyperbare.</b>	<b>355</b>
<b>Annexe 6 - Système d'attribution des licences mis en place en 1988.</b>	<b>358</b>

**Annexe 7 - Carte de la zone corallifère de Méditerranée / 360**

**Annexe 8 - Carte des zones corallifères récemment exploitées  
en Méditerranée centrale et occidentale. 361**

**Annexe 9 - Affaires maritimes d'Ajaccio. Rapport sur la pêche  
au corail à la station de Bonifacio (1977). 362**

**Annexe 10 - Article de Nice Matin : "*La moisson de la mer*". 363**

**BIBLIOGRAPHIE 364**

**Tables des illustrations, graphiques et cartes 388**

**Tables des photographies 388**

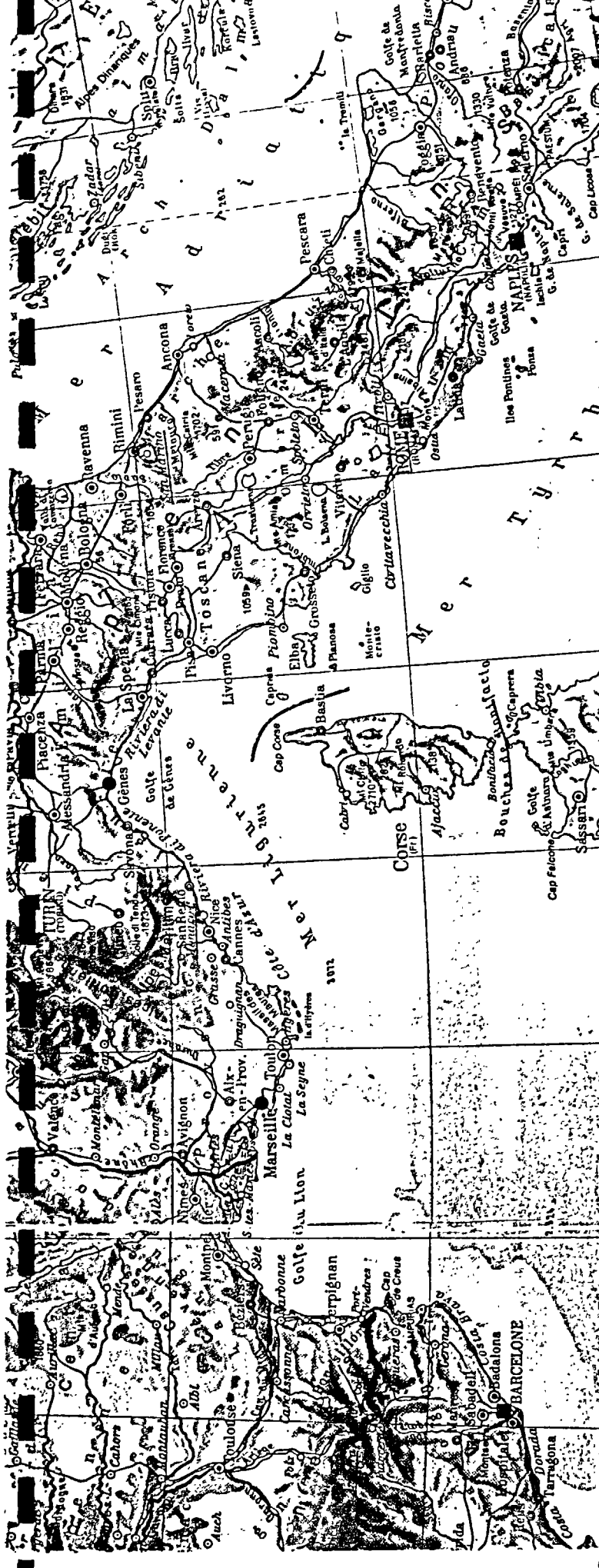
## INTRODUCTION

Pêcheurs-cueilleurs en plein coeur de nos sociétés modernes, explorateurs des fonds marins, les corailleurs recherchent en une quête passionnée, d'un bout à l'autre de la Méditerranée, le précieux corail . S'appliquant à maîtriser l'univers sous-marin, mais marqués d'une ivresse particulière les corailleurs élaborent un rapport au monde singulier . L'ambiguïté de l'appropriation de l'espace maritime, la concurrence, la pratique exclusivement masculine, le fort degré de secrets individuels, le silence, la marginalité des individus et de l'activité renvoient à des comportements qui amènent chaque personne à un "bricolage" matériel et symbolique spécifique, affirmant une solidarité là où les autres ne voient que des rivalités. L'épreuve du fond et de la narcose, l'usage du risque, le jeu avec la mort, la peur et le détournement des règles traduisent les manières dont les corailleurs investissent l'activité, et les rapports qu'ils entretiennent avec le risque et les valeurs professionnelles ainsi mobilisées.

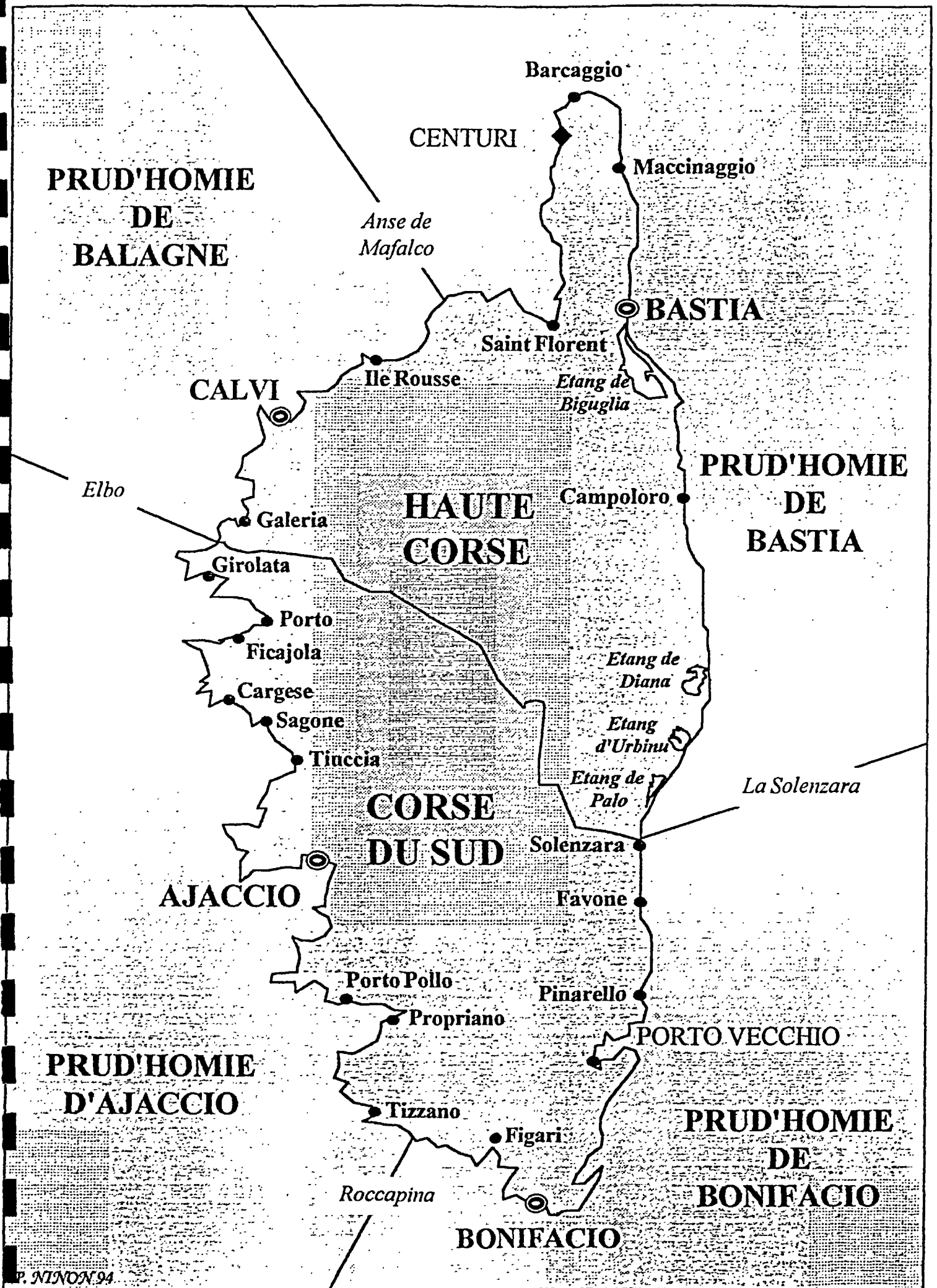
L'observation directe de corailleurs sur plusieurs années, en les suivant sur leurs lieux de pêche et à terre, en les rencontrant été comme hiver nous a conduit à tenter de restituer les pratiques, les valeurs et les usages actuels de la pêche au corail. Techniques et gestes quotidiens, connaissances des fonds et territoires de pêche, savoir-faire et "ficelles", code d'honneur et prise de risque se répondent et renvoient à un système général . Celui-ci permet ainsi de révéler les grandes articulations d'une pensée ordonnatrice, dans laquelle s'écrit toute l'économie d'une activité spécifiquement méditerranéenne . Tel est l'objet de cette recherche .

Depuis 1992 nous avons entrepris plusieurs enquêtes de terrain en Corse, en Sardaigne et sur les côtes maghrébines, dans le cadre de notre doctorat à l'université de Paris X . A partir de l'automne 1994, grâce au soutien de la Mission du Patrimoine Ethnologique, le champ d'investigation a pu s'approfondir sur le terrain français. L'aire "régionale" retenue comprend les trois départements de la région Alpes-Provence-Côte d'azur (Bouches-du-Rhône, Var, Alpes maritimes) et la région Corse, plus spécifiquement la Corse du sud-ouest .

Centrée sur les lieux où les corailleurs sont en activité - ceux-ci varient d'une année à l'autre, mais peu - l'enquête s'est déroulée, en qui concerne le continent, entre Marseille et Nice . Les régions de Cassis au cap Sicié, de la presqu'île de Giens au cap Camarat, d'Agay au cap d'Antibes regroupent les lieux les plus propices au corail. Cependant, celui-ci y a été beaucoup pêché et il reste plus abondant sur le littoral du sud-ouest de la Corse, principalement entre Ajaccio et Bonifacio . Cette côte constitue le lieu le plus propice au corail . Toutefois, il se pêche également un peu au cap Corse, entre l'île Rousse et Calvi, du golfe de Porto à Cargèse . Séparant le sud de la Corse du nord de la Sardaigne, les bouches de Bonifacio se sont vues accordées un statut particulier . Cette étroite bande de mer a retenu mon attention pour plusieurs raisons : d'abord parce qu'elle est l'une des plus riches en corail de Méditerranée, ensuite le lieu où le corail a toujours été le plus beau (c'est-à-dire le plus rouge) et qu'à ce titre, elle est considéré comme un des lieux de pêche les plus lucratifs. Enfin, et pour les raisons évoquées précédemment, les bouches de Bonifacio regroupent un nombre



M E D I T E R R A N E E





un peu plus important de corailleurs. En outre, c'est l'un des seuls endroits de Méditerranée, à notre connaissance, où l'on peut rencontrer de "vieux" corailleurs aujourd'hui à la retraite (deux à Bonifacio et un autre à Santa Tereza di Gallura). C'est suffisamment rare, vu les risques, pour constituer de surcroît une raison de privilégier cette région .

Les corailleurs fonctionnent comme un "conservatoire" de pratiques à la fois décalées par rapport aux défis contemporains (économie de cueillette, loi du silence, rapport au sacré via la nature, dimension sacrificielle de la pratique, mauvais œil,...) et d'une brûlante actualité en regard de la fascination de nos sociétés modernes pour les épreuves extrêmes, les sports à risque où l'on recherche le vertige et la défonce physique. Ils témoignent d'un affrontement réel et symbolique à la mort et soulignent la quête de sens, individuelle et collective, de nos sociétés techniciennes.

La pêche au corail présente un caractère insolite. Elle se présente comme une activité archaïque au coeur de la modernité et se situe à l'intersection de divers regards. Son caractère non tranché (pêche, chasse, cueillette), la pratique saisonnière (6 mois en mer, 6 mois à terre), le secret et le silence dont elle s'entoure, le petit nombre de pratiquants, confèrent à ce métier traditionnel en Méditerranée une place à part . Les risques, le danger, l'aventure, le monde sous-marin, les gains importants en jeu rendent à la fois l'activité intéressante et la recherche délicate .

Par ailleurs, les corailleurs ont souvent un parcours compliqué, la plupart vivent en marge, ils sont individualistes et solitaires, d'un abord difficile et peu bavards ; enfin ils pratiquent une activité que nombre de personnes pensaient éteinte. Tout cela explique sans doute

"l'invisibilité" de ces hommes au regard des travaux sociologiques et ethnologiques contemporains, et la difficulté d'en rendre compte .

Observant ce que font les autres tout en étant sous leur regard, attentifs à tromper "les curieux", rusant pour accéder aux ressources, les corailleurs ajustent leurs actions et leurs comportements, un oeil sur ce que les autres réalisent. La recherche d'informations va de pair avec la rétention de celles-ci. L'interrogation stimule la communication, l'incertitude lie les corailleurs entre eux parce qu'elle engendre une exploration nécessaire à sa réduction. Le silence, les secrets et les mensonges qui ont libre cours entre les hommes servent à tisser des liens. Ils sont un mode d'affirmation au monde.

Dans le petit milieu du corail, les informations circulent vite paradoxalement; vraies ou fausses, là n'est pas la question. Elles suivent les réseaux, les affinités entre corailleurs, les relations avec les acheteurs. Chacun en est d'autant plus avide qu'on cherche toujours à retenir celles qui sont personnelles, et parce que le silence est l'attitude valorisée. La communication est risquée parce qu'elle peut dévoiler ce que vous vouliez conserver, mais elle permet en même temps d'acquérir de précieux renseignements. Léo appelle cela « radio corail ». Il raconte qu'une fois sur la côte d'azur, avec son coéquipier Domenico, ils avaient trouvé «une roche bourrée, une oasis au milieu de rochers morts». Bien qu'ils ne l'aient dit à personne (ce n'est pas le genre d'information qu'on divulgue évidemment), Amadéo, qui travaillait en Algérie à l'époque, l'avait su... Certaines nouvelles, comme les accidents ou la mort de collègues, passent d'un bord à l'autre de la Méditerranée en une seule journée. Mais nous verrons que nous sommes là dans un cas exceptionnel, où la parole et les échanges "vrais" prennent le pas sur le

silence et les tromperies. Ce ne sont jamais des "paroles en l'air" parce qu'elles portent sur l'essentiel.

Le silence que les corailleurs opposent à toutes personnes extérieures à l'activité, comme celui qui préside aux relations entre eux, est éprouvant pour l'observateur. Il provoque un sentiment douloureux d'impuissance. Il déroute parce qu'il modifie les règles habituelles des échanges sociaux. Faut-il prendre les corailleurs "aux mots", justement? Faut-il penser qu'il n'y a rien à dire puisqu'ils ne disent rien? Qu'il n'existe pas de groupe ou de communauté puisqu'ils affirment être des individualistes. Qu'il n'y a pas de relations entre eux puisqu'ils vivent isolés et qu'ils sont concurrents. Si nous faisons une large place à la description et à la parole des corailleurs - elle existe naturellement, mais selon des modalités particulières - dans ce travail, c'est bien pour montrer que précisément il y a quelque chose : le silence n'est pas un vide, mais il forme un bloc, il est plein. Ces individus ne sont pas de simples électrons libres, mais ils gravitent autour d'un centre. Les hommes, même sans se rencontrer physiquement, sont engagés dans des interactions intenses et durables. Elles s'effectuent alors par l'intermédiaire de collègues, d'amis, d'acheteurs...

Afin de donner à voir et de restituer l'univers des corailleurs, nous passerons régulièrement d'un espace à un autre, celui du dessous et celui du dessus. Les corailleurs naviguent d'un monde à l'autre, ils font sans cesse des allers et des retours entre la surface et le fond. De la même façon, et pour installer immédiatement le réel, nous irons nous aussi d'un bord à l'autre, de manière à mieux saisir ce qui fait leur spécificité. Le premier chapitre nous conduira du côté de l'observateur ; le second dans l'histoire, parce qu'il est nécessaire d'éclairer ce qu'il y avait avant pour apprécier ce qui vient après. Les deux

seront brefs ; ils ne sont pas au centre de notre propos. Sans plus attendre, le troisième nous introduira dans l'univers propre aux corailleurs, à terre et en mer, en surface et au fond. Le chapitre suivant s'attache à fixer le cadre dans lequel se déroule l'activité : l'espace et le temps. Le chapitre cinq aborde les rapports de l'individu avec le groupe ; il tente de montrer que l'individualisme à l'œuvre ne va pas sans de nécessaires exigences sociales et que celles-ci dessinent les contours d'une culture commune. La partie suivante se détache du monde propre aux corailleurs, elle prend du recul pour le situer dans un contexte plus large ; elle le photographie au grand angle de manière à retraduire la profondeur de champ dans laquelle il s'inscrit : les corailleurs au sein de la société. Cette prise de recul nous permettra de revenir, dans le chapitre sept, au cœur même de l'univers de ces hommes et de voir comment se construit un corailleur. La dernière partie, qui mériterait un plus long développement, fait suite au chapitre sept, en ce sens qu'elle entame un peu plus la logique symbolique qui sous-tend l'activité. Elle nous ramènera à cette figure de cauchemar, évoquée au début de ce travail, avec laquelle l'observateur lui-même a eu affaire ; écho d'une présence en leur sein, juste retour à celui qui ose donner à voir ce qui justement ne doit pas se voir, pétrifié dans une réflexion qui transgresse précisément ce qui ne doit pas être saisi par la pensée, ce que les corailleurs eux-mêmes s'interdisent de penser .

Tenter de rendre compte de l'affirmation des corailleurs dans le monde est une ambition qu'il est difficile de tenir. Comment rendre compte de phénomènes et mettre au jour leur organisation et leur fonctionnement sans qu'il y ait un reste. Impossible, on ne peut tenir un tel pari ; encore plus sans doute quand le caractère de l'affirmation est de ne pas apparaître. Il y a toujours un reste, et on craint jusqu'à la fin que ce reste ne soit finalement l'essentiel...

## CHAPITRE I - L'ENQUÊTE

« ...Mener une recherche reste un art qui réclame de l'expérience et du talent, et pose, à chaque fois, des problèmes particuliers qu'il est difficile de réduire à de simples règles ».

Th. Caplow, L'enquête sociologique, Paris, Armand Colin.

« Il est essentiel de ne rien déduire a priori : observer, ne rien conclure ».

M. Mauss

## Le point de départ de la recherche

Nous avons commencé à nous intéresser aux pêcheurs de corail l'été 1991, lors d'un séjour en Corse durant lequel nous pratiquions l'un de mes sports favoris : la plongée sous-marine. Un ami qui avait été moniteur de plongée à Bonifacio m'avait parlé de "types" qui pêchaient le corail et nous avait laissé le contact d'un de ses camarades, Anthos, qui s'était installé en Corse. Anthos, moniteur de plongée lui aussi et parisien d'origine, n'était pas corailleur à l'époque mais il souhaitait le devenir. Quant à nous, nous ne savions pas encore que nous ferions une recherche sur la pêche au corail. L'idée a cependant germé suite à ce voyage. Nous avons rapidement sympathisé et mes nombreux séjours en Corse et sur la côte d'azur, par la suite, en facilitèrent le développement, comme ils aidèrent à notre intégration auprès des corailleurs que nous rencontrions. Par chance, nous avons fait la connaissance de quelqu'un qui allait devoir passer par les différentes étapes nécessaires pour devenir corailleur. Sa position initiale, extérieure au groupe d'abord et marginale, en fit un informateur privilégié et plus ouvert que bien d'autres.

Les séjours prolongés et répétés sur le terrain, outre la vision renouvelée qu'elle donne à l'observateur par la prise de distance spatiale et temporelle, nous permirent d'être peu à peu accepté et reconnu par les corailleurs. Non pas que tous les corailleurs nous accueillirent portes grandes ouvertes, loin s'en faut, mais rencontrer régulièrement des gens, aussi méfiants et solitaires soient-ils, suppose un minimum de sympathie et de confiance réciproques. Notre séjour en hiver fut à ce titre intéressant, car venir lorsque tout est fermé, qu'il n'y a donc plus rien d'intéressant à faire et que "tout le monde" est parti, vous dissocie définitivement des touristes,

journalistes et autres curieux . D'autre part, être présent à cette époque de l'année souligne, non seulement, une curiosité véritable aux yeux des corailleurs, mais elle coïncide avec une disponibilité accrue des hommes .

Au départ, alors que nous cherchions à nous informer plus avant sur cette activité, nous fûmes surpris du peu de travaux que nous pûmes réunir sur la question . Les recherches concernant le corail s'attachent bien plus à ses caractéristiques biologiques qu'à la place qu'il tient dans les sociétés du pourtour méditerranéen . Ainsi, on trouve de nombreuses études biologiques sur le *corallium rubrum*, quelques travaux à caractère économique et un certain nombre d'études historiques révélant par là, la place importante que revêtait la pêche au corail dans l'économie des cités méditerranéennes dès le Moyen-Age. Une bonne partie de ces travaux a été réalisée par les Italiens et les Français, dont nous savons la place prépondérante qu'ils tiennent dans cette activité au regard de l'histoire moderne (XVII-XXè siècles) . Toutefois, il n'existe pour ainsi dire pas de sources ethnologiques ou sociologiques sur la pêche au corail.

En revanche, il y a toute une littérature journalistique sur le sujet depuis quelques années, soulignant le caractère dangereux et aventureux de ce métier. Il semble bien que les journalistes aient saisi l'intérêt et les enjeux de cette activité ; il serait donc fructueux d'analyser cette littérature. Non pas tant par les réelles informations qu'elle apporterait de, mais plutôt par ce qu'elle véhicule des représentations particulières : l'aventure, le goût du risque. Plus qu'une information, elle constitue en réalité un objet d'analyse, au même titre que les représentations propres au milieu de la pêche au corail.

L'absence d'étude précise soulignait donc l'intérêt d'une approche anthropologique de la pêche au corail. Cette

lacune pouvait s'expliquer par le fait que si la pêche et les marins-pêcheurs sont l'objet de nombreux travaux, les corailleurs, eux, pratiquant une activité plus proche de la plongée sous-marine que de la pêche en mer, ne relèvent pas des intérêts de ces chercheurs. Ils se situent dans un autre domaine de recherche, entre plusieurs catégories. En effet, inscrits maritimes, les corailleurs "cueillent" le corail en scaphandre autonome, à de grandes profondeurs, et le remontent dans un panier. Aussi, au regard des marins-pêcheurs et de ceux qui s'y intéressent, les corailleurs ne sont pas des pêcheurs, d'autant qu'ils ne pratiquent cette activité que six mois l'année. Cependant, au regard des "terriens" ce sont des marins, des gens de la mer. En outre, ce métier ne concerne qu'un petit nombre de personnes : une trentaine en 1995 en France.

Plus spécifiquement, notre intérêt pour cette activité est né à la fois de son caractère exceptionnel et de la menace de sa disparition . Ceci requiert explicitation . En effet, le corail aujourd'hui se fait rare, l'administration française des Affaires Maritimes ne délivre qu'un nombre limité d'autorisation de pêche et les corailleurs, qui doivent plonger plus profondément pour chercher du corail, accentuent encore les risques d'accident d'un métier qui était déjà réputé extrêmement dangereux . Toutefois, l'urgence de l'observation s'est relativisée dès lors que nous avons pu confronter les représentations que nous avons reçues avec nos premières données de terrain : certes le danger et la mort sont au centre de cette activité, mais ce n'est pas tant la mort du "métier"<sup>1</sup> qui est en jeu que celle des hommes qui le pratiquent .

---

<sup>1</sup> "Ce qui persiste, c'est toujours ce qui se régénère". (Bachelard, L'intuition de l'instant )



## Totalité sociale et individu

Dans ce travail, nous souhaitons mettre en évidence les propriétés d'une culture tout en restant attentifs aux médiations individuelles. L'étude de ces pêcheurs-cueilleurs, individualistes et solitaires, offre une excellente occasion pour tenter d'articuler deux méthodes qui généralement s'opposent. La première s'intéresse aux traits de structure et aux exigences des contextes sociaux et culturel. La deuxième retient plutôt l'ensemble des actions, des croyances et des attitudes individuelles comme la résultante d'un phénomène collectif. La première démarche se caractérise par ce qu'il est convenu d'appeler le holisme méthodologique, et auquel se rattache l'ethnologie ; et la deuxième, contraire à la première, l'individualisme méthodologique. S'il ne fait aucun doute que notre travail s'inscrit résolument dans le premier courant - et pour cause -, nous souhaitons cependant prendre en compte ce que les corailleurs accomplissent, les motifs et les mobiles pour lesquels chacun d'eux agit. Ce n'est pas une volonté préexistante à cette recherche, mais bien plutôt "un glissement de terrain" serais-je tenté de dire, pour jouer sur les mots. En effet, ce sont les corailleurs eux-mêmes (dans l'interaction avec l'ethnologue qui les observe bien entendu !) qui m'ont peu à peu amené, à mon insu au départ, à devoir prendre en compte leur psychologie. En effet, observer des hommes qui entretiennent un minimum de relations entre eux, se comportent et se réclament comme des individualistes forcenés, s'entourent de secrets, de silence et de leurres, cultivent rivalité et virilité, risquent enfin leur vie chaque jour à des profondeurs impressionnantes, amène nécessairement l'observateur à s'attacher aux agissements individuels. Non pas que les informateurs prennent au piège l'ethnologue (ce qui est un risque objectif) en lui faisant croire, comme certains le pensent eux-mêmes, qu'ils sont dépourvus de concepts collectifs, autrement dit hors

culture pratiquement. Mais "l'étrangeté" de ces comportements, qu'aucune règle ne semble régir a priori pousse l'observateur, qui tente justement d'établir la singularité culturelle des actions et l'intégrer dans une totalité, à rechercher d'autres points d'appui de manière à "conformer la théorie aux faits" (MALINOWSKI, 1963 :65) .

L'individualisme méthodologique chercherait à expliquer pourquoi les corailleurs font ceci ou cela, il chercherait les mobiles pour lesquels chacun d'eux agit. Une telle tentative reposerait sur un présupposé : le comportement observable des acteurs serait dû à une prédisposition relevant de caractéristiques personnelles et faisant appel à des ressorts psychologiques spécifiques. Or, nous ne pensons pas qu'une telle théorie puisse rendre compte correctement de la pratique et des valeurs à l'oeuvre dans la pêche au corail. Il nous semble plus judicieux d'inverser la proposition. En ce sens que ce ne sont pas les motivations individuelles qui conduisent à descendre à 90 mètres de fond pour "*taper du corail*" et amènent à se comporter de telle manière mais, au contraire, c'est un tel comportement qui produit, au fur et à mesure, la motivation adéquate qui permettra alors de durer dans l'activité. En effet, il serait intéressant de ce point de vue de prendre en compte ceux qui entretiennent avec la pêche au corail des rapports éphémères et que d'autres intérêts éloignent ensuite de celle-ci . L'étude de ces "*étoiles filantes*", pour reprendre les termes d'un corailleur, nous en apprendrait sans doute autant que l'étude même de ceux qui en font un métier.

Quand l'objet de la recherche est aussi un sujet, le dispositif organisant l'enquête et la relation, préparant l'accès au sens et à l'interprétation, est à prendre en considération: les possibilités transférentielles qu'il ménage constituent une part incontournable de ces processus

complexes<sup>2</sup>. Il s'agit donc bien ici de prendre en compte le social et l'intersubjectivité. Nous savons que l'équivalence : social = collectif, et psychique = individuel est trompeuse. Il y a du psychique collectif et du social individuel, et plus on va vers le subjectif plus on retrouvera le social; ce que dit E. Enriquez autrement: "le plus intime de l'être humain nous renvoie au plus essentiel du social" (1983, 26).

Quand Voltaire, dans son Essai sur les moeurs, rappelle que "tout ce qui tient à la nature humaine se ressemble d'un bout de l'univers à l'autre", il pointe déjà qu'en changeant de société on ne change ni de psychologie, ni d'affectivité. Seule leur expression varie. La différence est une différence de contexte. Etablir cette normalité psychologique c'est non seulement positionner l'ethnographe à part égale avec ses interlocuteurs, mais aussi permettre la prise en compte des situations dans leur diversité.

D'où la nécessité de prendre en compte les processus complexes qui les génèrent et les animent. C'est seulement à ce prix que la réalité peut être appréhendée dans un effort de transdisciplinarité. En ce sens, il me paraît possible de faire appel à des concepts empruntés, poussés à leur marge ou repensés. L'autonomie relative du social et du psychique doit amener le chercheur à construire une problématique qui permette de penser les articulations et les influences entre ces processus. Si chacun de ces registres obéit à des lois de natures différentes, ils s'influencent réciproquement et les phénomènes qui en découlent sont liés entre eux. Entre la position déterministe et celle de toute-puissance, le sujet navigue librement dans un espace limité par les contraintes culturelles, économiques, sociales et institutionnelles.

---

<sup>2</sup> Les informateurs sont "auto-théorisant" selon l'expression de J.Laplanche (1987).

## Modalités et méthodes de l'enquête

Si les corailleurs sont inscrits dans une modernité qui conditionne aussi bien leurs attitudes professionnelles que leur vie quotidienne, ils sont avant tout des hommes de la pratique. Ce qui signifie que ce qui retient principalement leur attention, ce sont les problèmes concrets liés à l'activité d'une part, et d'autre part, à tout ce qui touche au corail, objet d'une véritable passion. De manière à nous intégrer à la communauté des corailleurs et à ne pas me faire rejeter - autant que faire se peut -, nous avons passé de longues périodes à les écouter sans poser de questions . Nous cherchions à comprendre par les gestes, les attitudes et les regards, l'enchaînement des situations et puis, ce qu'il ne me faudrait pas aborder de front avec eux et qui pourtant nous intéressait ( l'argent, les gains, la mort, la peur, le risque, le secret, les conflits, le silence, etc ), de peur de voir se dissoudre la possibilité d'aborder ces sujets, en raison de la crainte et du mutisme des corailleurs . Ce n'est que lorsque nous avons commencé à saisir la logique de l'activité et des hommes, que nous avons pu interroger plus librement et plus finement les corailleurs en des termes qui étaient proches des leurs . En outre, le fait d'être nous-mêmes plongeur nous a sans doute permis d'être crédité d'une certaine compétence, donc d'une certaine crédibilité vis-à-vis des pêcheurs de corail .

Le mur du silence qui entoure l'activité rend malaisée la tâche de l'observateur et impose d'autant plus sa présence auprès des corailleurs. Après un long moment d'attente, nos difficultés et nos angoisses se dissipent et nous pouvons alors réussir à susciter la parole. Si l'observation et l'écoute sont primordiales, tant d'un point de vue méthodologique (méthode découverte) que du point de vue des pêcheurs eux-mêmes, elles ne sont pas

suffisantes. C'est la raison pour laquelle notre approche a été double . Tout d'abord, nous avons tâché de proscrire l'entretien qui place l'interlocuteur en position de dépendance vis-à-vis des questions et qui, de ce fait, lui circonscrit par avance les sujets à aborder et brouille les pistes qu'il aurait peut-être de lui-même empruntées . Dans un second temps, ou lorsque les situations s'y prêtaient, nous avons eu recours, cette fois-ci, à des entretiens, parfois même enregistrés . Cette méthode est intéressante à plus d'un titre . Elle permet non seulement de revenir sur ce qui a été très exactement dit, mais elle permet, par le travail de l'analyse du contenu, de contourner en partie la difficulté consistant à recueillir des informations sur une réalité ténue, contradictoire et secrète. Il s'agit alors de saisir les logiques diverses qui structurent ces entretiens, d'effectuer des recoupements et des comparaisons, notamment lorsque des informations sur les pratiques sont données dans des contextes différents. Le travail consiste ainsi à enquêter plus avant sur des vérités qui se situent au-delà du langage de surface et de circonstance, et de pénétrer en profondeur l'intimité des savoir-faire, des modèles culturels et du système des valeurs.

Nous envisagions dès le départ une relation de longue durée avec les corailleurs que je réussirais à connaître suffisamment . Ce n'est qu'au terme d'une longue fréquentation qu'on se familiarise avec les valeurs d'une culture et que se déclenche une certaine vertu de compréhension . D'un autre côté, la position en marge des corailleurs, leur système de valeurs, leur silence, leur méfiance, le secret dont ils s'entourent rendent difficiles la familiarité avec un nombre important d'entre eux . Nous avons cherché quelques interlocuteurs privilégiés qui acceptent notre curiosité pour approfondir la recherche,

plutôt que de rencontrer brièvement chacun des pêcheurs de corail .

Toutefois, à l'inverse, nous avons tenu également à contacter tous les corailleurs aujourd'hui en activité<sup>3</sup> , et bien d'autres qui ont dû pour une raison ou pour une autre cesser ce travail . La raison tient à la complémentarité des deux approches, et au fait que le regard en gros plan ne pouvait pas rendre compte de la diversité, des singularités et des contradictions des parcours et des choix de ces hommes au métier original, déjà en marge du reste de la société. En outre, ce changement d'optique, au grand angle, permet d'apercevoir non seulement l'ensemble des corailleurs et de donner une légitimité accrue à cette enquête, mais il autorise l'élargissement du champ de vision . Il rend possible une mise en perspective des faits observés . Il leur donne une profondeur de champ proprement social et il insère les individus dans le cadre social et culturel où ils s'inscrivent .

### **Une nécessaire implication**

L'observateur ne peut rester extérieur dans le mode de démarche que propose l'ethnologie. La connaissance visée qui doit permettre la compréhension des comportements humains est une connaissance intérieure. L'ethnologue est partie prenante dans la vie des groupes et il doit s'impliquer personnellement pour comprendre à la fois leur fonctionnement et la signification des comportements individuels. Dire qu'on est impliqué signifie qu'on est

---

<sup>3</sup> Ils sont seize en Corse et quatorze dans le sud-est de la France (entre, grosso modo, Marseille et Nice), à avoir eu une autorisation de pêche en 1993 ; mais tous ne travaillent pas forcément là où ils s'annoncent chaque année . Certains sont au Maroc, en Algérie, voire en Bosnie ou en Albanie pour une saison ou une autre . En outre, tous n'ont pas fait de demande d'autorisation en France ces dernières années, certains ont choisi de ne travailler qu'à l'étranger .

pris dans le réseau d'interactions des membres du groupe et que donc notre position n'est pas neutre. La "bonne distance" n'est pas celle qu'on apprend dans les livres, mais celle qui permet de travailler et de comprendre. Elle y insère la part de soi nécessaire et travaille (avec) sa propre implication qui comporte toujours sa part d'implicite et de passionnel.

Pour arriver à une véritable compréhension, il faut tenter de déboucher sur une intelligence intime des pratiques, des techniques et des représentations sans y mélanger la fascination que le sujet provoque en soi . Il s'agit d'éviter ainsi de prendre pour perception ce qui ne serait qu'une projection de ses propres fantasmes . Il devient alors nécessaire d'effectuer un travail sur soi et de prendre en compte ses propres réactions . Toutefois, pour arriver à cette compréhension il me paraît essentiel de prendre en compte les réactions de l'ethnologue. Réactions du chercheur par rapport à son sujet d'étude, à la population concernée, aux enjeux et aux conflits dans lesquels il se trouve mêlé, à la violence exprimée, au risque lui-même expérimenté. L'articulation de l'expérience personnelle avec l'observation met en jeu des mécanismes de compensation comme les mécanismes de défense, les omissions dans la description de la culture des corailleurs, la projection des fantasmes de l'observateur dans l'objet observé, enfin toute la dimension transférentielle de la situation ethnographique (DEVEREUX : 1967, 1970) .

La place que nous occupions était définie par notre rôle d'observateur-étudiant (c'est ainsi que nous nous sommes présenté aux corailleurs ), par nos intérêts pour eux et notre curiosité, par le fait que nous sommes plongeur et que nous aimons ce sport, par la manière dont nous remplissons notre rôle d'observateur-participant, par

les relations privilégiées que nous avons eues avec certains, et par les attributions d'images que les uns ou les autres se sont faits à mon sujet. L'implication affective est alors inévitable. Or, loin de la méconnaître, il faut l'utiliser, l'analyser comme un élément de la situation d'observation. Ainsi nos émotions sont parfois à analyser comme des indicateurs de tel ou tel aspect d'un phénomène étudié.

Nous avons pu pénétrer le milieu grâce aux réseaux qui passent d'une rive à l'autre de la Méditerranée. Tel corailleur, après un temps et après m'avoir testé, m'indiquait le contact de tel autre sur place, puis sur l'île voisine, et ainsi de suite. Mais nous avons pu également pénétrer les factions rivales, malgré leur méfiance, qui cherchaient à nous récupérer et à obtenir des renseignements.

Tout en sentant le danger d'une telle implication, elle était nécessaire pour avoir accès à certaines données. En effet, la recherche d'informations gratuites, neutres, est inconcevable pour qui participe à la pêche au corail. La parole est inscrite dans une situation où on ne parle pas en vérité, mais où on avance masqué parce qu'on y est pris dans un rapport de forces entre les différents protagonistes (corailleurs, acheteurs). On est dans une situation de communication où le silence, le mensonge, l'oubli fonctionnent comme des règles grammaticales. Et où rechercher des informations soulignent l'ambiguïté fondamentale du dit et du non dit. Au-delà de sa mise en œuvre spécifique dans la pêche au corail, cette situation renvoie à une éthique spécifique plus générale (au mezzogiorno, aux sociétés méridionales) : l'omerta (omission, loi du silence). Son opacité devient une forme de transparence dans la mesure où elle dévoile qu'aucun propos n'est innocent, que toute parole s'organise, et celle de l'ethnologue comme celle des autres



(volontairement ou involontairement), dans les enjeux de pouvoir.

### **Les obstacles à l'analyse**

Un des premiers écueils qui s'est présenté consistait à reprendre la représentation que les corailleurs se faisaient d'eux-mêmes : une somme d'individus indépendant les uns des autres qui n'avaient entre eux que des rapports de concurrence . Nous avons tenté d'éviter autant que possible un double amalgame qui consistait à présenter d'un côté, les corailleurs comme une simple somme d'individus n'entretenant aucune véritable relation . Retenir ce point de vue, c'était négliger toute la dimension des valeurs et des expériences partagées, des rivalités et des conflits qui sont aussi une manière d'être ensemble . C'était également accentuer l'autonomie de l'individu et appuyer la dimension particulière de la personne . D'un autre côté, disposer les corailleurs comme un groupe uni, avec une logique et une tendance spécifique, c'était négliger le fait que chez un même individu les points de vue se transforment et se contredisent parfois . Que ce qui était certitude à un moment donné puisse se modifier en doute; et que les singularités se construisent et se défont au fur et à mesure que nous vivons .

Un autre obstacle consistait à être piégé par les rivalités et les conflits . Les informateurs nous proposent toujours une manière d'interpréter et de nous positionner dans les enjeux. Il s'agissait de repérer précisément les conflits entre corailleurs et d'éviter soigneusement d'y être mêlé ! D'autant que face à l'absence d'une communauté clairement établie, il se pouvait que nous nous fassions récupérer par l'un ou l'autre.

Notre démarche visait à connaître les corailleurs de l'intérieur, à participer à leur vie quotidienne, à sortir en mer, à plonger, à les aider et à les accompagner ; en bref, à observer de mes propres yeux afin de disposer de données recueillies de première main . Si l'objectif de l'enquête était de comprendre l'univers des corailleurs, de pénétrer l'intimité des savoir-faire, des comportements et du système de valeurs, il n'était pas de me transformer en l'un d'eux . Ce que certains, toujours méfiants, soupçonnaient .

L'observation participante et le fait d'être plongeur nous semblaient indispensables, ils ne pouvaient cependant qu'avoir des limites qu'il nous fallait fixer de manière à en discerner les effets. Le regard ethnologique peut parfois constituer un écueil pour qui n'y prend pas garde : la distance étant en partie abolie, ce sont les stéréotypes de la familiarité qui menacent et la légitimité du travail s'efface à mesure que l'écart se réduit . D'autre part, le sujet de recherche choisi par l'ethnologue n'est jamais le fruit du hasard, il le concerne directement et provoque en lui une certaine fascination . En cherchant à adopter le mode de vie et la perspective de pensée des personnes étudiées, il n'y a qu'un pas pour passer de la position d'observateur à celui de participant, un pas bien souvent tentant, à la mesure du trouble que la recherche exerce sur l'ethnologue. Nous serions tenté de dire à la mesure de l'envoûtement provoqué. L'objet de l'enquête peut envoûter, ou plus justement en qui concerne le présent sujet et nous-mêmes, méduser . Le mythe de Méduse<sup>4</sup>, qui a hanté et continue de hanter l'imagination des hommes, est l'incarnation du désir de voir et de sa sanction . Méduse est ce dont on ne peut détacher les yeux . Elle est simultanément ce qui irrésistiblement attire le regard, le désir de connaître, et ce qui le fige ; ce qui nous fascine

---

<sup>4</sup> Le corail rouge est, selon le mythe grec, engendré par Méduse. Celle-ci fut décapitée par Persée. Voir infra.

et ce qui nous répugne . L'ethnologue devient alors comme le peintre qui, se voyant se voir, se pétrifie et s'aveugle.

Entamer un travail d'écriture, c'est découper d'un coup dans ce qui vous a été le plus intime. Si tracer c'est trancher, comment ne pas éprouver les affres de Persée au moment de rédiger ce rapport sur les pêcheurs de corail ? En reléguant notre travail d'écriture au profit d'autres tâches, nous l'avions condamné à ce demi-oubli où les projets, privés de notre présence, végétaient. Ce n'est pas que nous voulions l'écarter de notre vie. Si nous avons condamné ce travail à cette sorte d'exil, c'était davantage par une sorte de crainte, de difficulté à rendre compte enfin de nos investigations. Nous étions en face de notre enquête comme le profane qui pressent un secret et se découvre incapable de formuler son pressentiment. Nous savions pourtant que le voile du mystère se lèverait avec l'écriture. Nous l'évitons tout simplement, jusqu'au jour où nous nous sentions assez sûr de nous pour oser l'aborder et affronter la blancheur du papier dans « le blanc des yeux ».

### **Des questions posées par le silence**

Il n'est pas facile d'étudier les corailleurs, car ceux-ci sont tenus pour des hommes étranges et un peu fous par le reste de la population ; et ils ont eux-mêmes tendance à considérer que le reste de la société leur est un peu étranger. L'observateur qui prétend découvrir la logique du système socio-culturel des corailleurs doit donc franchir de sérieux obstacles avant d'être admis à voir les choses qu'il lui faut regarder. L'activité des pêcheurs de corail est de celles que l'on cache et non de celles que l'on exhibe. Celui qui l'examine doit convaincre les individus auxquels il s'intéresse de ses intentions

pacifiques et désintéressées<sup>5</sup>. Il doit les persuader qu'il ne les mettra pas en danger (eux qui "en connaissent un bout" !) et que leurs révélations ne leur porteront pas tort. Cela ne s'obtient pas du jour au lendemain, mais demande du temps et des retours réguliers sur le terrain. L'ethnographe doit participer à l'existence des corailleurs, de telle sorte qu'ils apprennent à le connaître (et qu'à son tour il apprenne à les connaître) et puissent juger si son activité est susceptible de nuire à la leur.

Les manières les plus courantes par lesquelles les corailleurs se protègent des curieux qui mettent le nez dans leurs affaires sont le silence et le mensonge; mensonge qui dans ce cas est une forme de silence puisqu'il s'agit de taire l'essentiel en le masquant sous l'apparence de paroles faciles. Comme le silence, il met à distance celui qui importune. Communiquer avec quelqu'un de silencieux, c'est apprendre à l'écouter se taire, en étant justement attentif aux signes non verbaux qui accompagnent son silence. Tout ce qui n'est pas dit en mots se joue sur le visage et le corps, non seulement de celui qui se tait, mais aussi des autres. Le silence est alors à interpréter comme une langue mal connue qu'il s'agirait d'écouter pour en saisir le sens. Interrogeant cet ensemble de messages entre silence et langage, de nombreuses questions apparaissaient. Pourquoi m'oppose-t-on ce silence ? Est-il simplement lié à ma présence, a-t-il un sens défensif (le mur du silence) ? Ou préside-t-il aux relations entre les corailleurs (la loi du silence) ? Le silence est-il un art

---

<sup>5</sup> On nous a soupçonné pendant un temps de vouloir devenir corailleur et de chercher par mes observations et mes questions à comprendre l'activité et à me faire connaître. Si le soupçon n'était pas objectivement justifié et qu'il renvoie aux défenses des corailleurs, il est intéressant de noter qu'il souligne les propres ambivalences de l'observateur participant et le trouble que tout sujet exerce sur celui qui l'a choisi.

de dire ou un refus de dire ? Est-ce un message d'alerte informant du risque et de la mort intolérable ? Exprime-t-il le danger, la peur et la mort (un silence de mort, un silence de tombeau) ? Le silence protège-t-il un secret ? Est-il un compromis entre se taire et se trahir ? Forme-t-il une frontière invisible entre deux mondes ou est-il la manifestation d'un autre univers (le monde du silence, le silence de la mer) ? Y a-t-il quelque chose derrière ce silence ou rien ?

Ces formes de dissimulation nous ont beaucoup pesé au départ. Elles nous ont questionné jusqu'à l'obsession, nous renvoyant notre propre image comme en miroir. Il a fallu du temps pour gagner la confiance des corailleurs ; certains se sont ouverts plus facilement, d'autres sont restés hermétiquement fermés. Le fait qu'ils soient souvent en lutte les uns avec les autres, ajouté à une large propension à l'individualisme, nous a non seulement fourni l'occasion d'engranger des données, mais aussi permis d'ouvrir des portes qui sans cela ne se seraient peut-être jamais ouvertes.

## CHAPITRE II - LA PECHE AU CORAIL A UNE HISTOIRE

« Le *Gorgônion* n'est rien d'autre que le corail, et doit son nom au fait que , souple lorsqu'il est dans la mer, il se transforme en pierre dure. »

Pline, Histoire naturelle, XXXVII, 164 ; XXXII,11.

« L'ortie étend ses pieds et forme ce que Monsieur de Marsigli et moi avons pris pour les pétales de la fleur. (...) Le calice de cette prétendue fleur est le corps même de l'animal avancé et sorti hors de la cellule. »

Peyssonel, Lettre à l'Académie de Sciences de Paris, 1725, La Calle (Algérie).

## Le corail : un matériau, un bien précieux, une histoire.

### *Un matériau*

De l'Antiquité jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, le corail est considéré tour à tour comme un végétal ou comme un minéral. Cette ambiguïté se retrouve encore aujourd'hui dans le langage des corailleurs. Pour désigner un pied de corail ils parlent de «branche», de «tronc» pour la base du pied. Ils qualifient le corail de «fleuri», «en fleurs», lorsqu'ils le découvrent polypes ouverts au fond.

Il faudra attendre le docteur PEYSSONEL, en 1725, pour que l'hypothèse de l'animal soit enfin émise. En effet, cet "arbre-animal" est composé de très nombreux polypes à tentacules qui secrètent un squelette solide où ils s'épanouissent en colonies. Le corallium rubrum, comme l'a appelé Linné en 1758, fait parti de la famille des coralliidés qui appartient à la classe des anthozoaires et à l'embranchement des cnidaires dont font parti les méduses et les anémones de mer par exemple.

Le Corail croît sur les tombants rocheux, les surplombs et dans les grottes sous-marines jusqu'aux alentours de deux cent cinquante mètres.

Le corail «pousse» sur des substrats rigides, généralement sur un milieu calcaire puisque sa partie dure est elle-même formée de concrétions calcaires. Toutefois, on le trouve également sur du granit (Corse) ou sur des roches basaltiques (baie de Naples).

L'exposition des rochers, la faible luminosité et le courant sont trois éléments déterminants dans le développement du corail. Le corail se nourrit en déployant ses polypes qui piègent les particules alimentaires (plancton, bactéries) véhiculées par l'agitation de l'eau. Les corailleurs ont bien observé qu'ils avaient plus de

chance de succès dans des zones comportant de nombreux rochers et soumises aux courants. A faible profondeur, le corail se trouvera dans des grottes ou sous des surplombs de manière à limiter la luminosité. A l'inverse, il semblerait que plus la profondeur est importante et plus il s'établirait à "l'extérieur" des rochers. Quant à la vitesse de croissance du corail, elle pose de nombreux problèmes car elle est liée aux conditions de profondeur, de courant, d'ensoleillement et de turbidité des eaux. Toutefois, scientifiques comme corailleurs s'entendent pour constater que sa vitesse de croissance est lente. Jo Harmelin, chercheur à la station marine d'Endoume à Marseille, après 22 ans d'observations dans une grotte sous-marine, à 27 mètres de profondeur, sur l'île de Riou, estime que la vitesse de croissance du corallium rubrum se situe entre 5 et 8 millimètres par an.

On le trouve surtout dans le bassin occidental de la Méditerranée ; de la partie orientale il est quasiment absent, sauf sur quelques sites de la mer Egée et autour de Chypre. Par contre, il est abondant sur les côtes du Maghreb, sur quelques îles du littoral de l'ex-Yougoslavie et de l'Albanie, en Sardaigne, en Corse, et à un moindre niveau du fait de la surexploitation, en Sicile, aux Baléares et sur la côte provençale en France, de Marseille jusqu'à Cannes. Il a été remarqué en quelques autres lieux de la planète, mais il y est difficilement exploitable du fait soit de sa faible quantité, soit de sa très grande profondeur (jusqu'à 400 mètres en mer de Chine). Ainsi, il a été vu en Mer Rouge, aux Antilles, dans le Golfe du Bengale et au Japon.

Toutefois, chacun sait que le corail se trouve en profusion dans bien d'autres endroits de la planète. En effet, le terme même de "corail" évoque irrésistiblement, pêle-mêle, des images de récifs, d'atolls, de cocotiers, de mers du Sud... Or, dans tout cela, on cherche en vain la



moindre trace de "vrai" corail. Celui-ci, le *Corallium rubrum*, c'est-à-dire le corail rouge de Méditerranée, celui que les auteurs de notre antiquité gréco-latine connaissaient déjà, n'a rien à voir avec les formations coralliennes des mers du Sud. Tout d'abord parce que ce n'est pas le même animal, en conséquence, sa structure interne est différente : il est imputrescible et se prête au travail de l'homme. Ensuite, parce qu'il est rouge, cette couleur a toujours été très prisée. Seul le corail rouge offre à l'industrie humaine une matière dure et compacte : aucune veine ne le parcourt, aucun pore ne le troue. On peut donc le polir, le percer, le ciseler. C'est lui qui va être convoité par tous les corailleurs. Les autres "coraux" sont inutilisables en bijouterie parce que leur masse minérale n'est pas uniforme.

### ***Un bien précieux***

Tous les pêcheurs de corail sont à la recherche d'un trésor : découvrir au fond de la mer une grotte vierge "bourrée de corail" où personne n'a jamais été. Le thème est récurrent chez tous les corailleurs rencontrés : c'est la fortune assurée. Beaucoup d'histoires sont racontées entre corailleurs et entre gens du littoral; elles font intervenir des personnages "mythiques", la découverte de branches énormes, de grottes pleines de corail. Certains corailleurs en Corse, parlent d'un de leurs anciens collègues ayant arrêté suite à la découverte d'une grotte fabuleuse...ou encore cet autre récit, mal situé dans le temps, mais mettant en scène un plongeur nu de Torre del Greco, petit port situé près de Naples, qui découvrit dans les parages de Tizzano, au nord de Bonifacio, une branche d'une taille exceptionnelle, un véritable trésor, avec laquelle il fit fortune. Il passa, dit-on, le reste de sa vie à paresser sur les quais de Santa Lucia, à Torre del Greco (MOUTON: 1993,25). Mais "l'or rouge", comme on l'appelle aussi, a bien d'autres vertus que sa valeur

pécunière.

Il faut pour cela remonter au mythe d'origine du corail : Persée trancha la tête de la Gorgone *Méduse*, monstre dont le regard métamorphosait en pierre tous ceux qui l'approchaient. Il la jeta à la mer et du sang de *Méduse* naquit le corail. *Minerve* voulant rendre hommage à son frère *Persée* pour cet exploit, attribua au corail de nombreuses propriétés (Pline). Les Grecs l'appelèrent *Korallion* c'est-à-dire l'ornement de la mer. L'appellation fut conservée, pour devenir à l'époque romaine *Corallum* dont notre mot actuel dérive.

Chez les Anciens, il est un antidote contre les poisons, il protège des tempêtes et du "mauvais oeil". Il est l'arbre de vie, porte bonheur et gage de longue vie. Voici six mille ans, les Sumériens en faisaient des bijoux, de même, qu'un peu plus tard, les civilisations Minoéennes. *Zarathoustra* évoqua, sept siècles avant notre ère, les propriétés magiques du corail. De l'époque gréco-romaine nous est parvenu un buste de *Jupiter* qui constitue un des tous premiers témoignages de sculpture sur corail. Dans l'Antiquité, l'engouement pour le corail se propagea également jusqu'au nord de l'Europe. Et l'on a ainsi retrouvé dans des tombes celtes divers objets dont des poignards aux manches de corail sculptés. (Agnel, Perrin : 1944)

Au Moyen-âge, on l'utilise comme reconstituant. Plus tard, au XVIII<sup>e</sup> siècle, la poudre de corail mélangée au vin est réputée guérir les ulcères, faciliter l'accouchement et combattre la mélancolie. Mais dès avant notre ère, il était considéré également comme une puissante thérapeutique (KYRN : 1989). *Dioscoride*, un médecin grec, mentionne ces "arbres rouges" auxquels il attribue de réels pouvoirs curatifs. Beaucoup plus tard, *Avicenne*, père de la médecine médiévale, parle des vertus du corail pour "renforcer les déficiences du coeur" : maladies cardiaques, virilité

chancelante. Encore quelques siècles et on retrouve la prescription du corail pour des maux de toutes sortes : maladie du foie, insuffisances rénales, vers intestinaux, affections pulmonaires, etc. Par exemple, dans le Médecin malgré lui, MOLIERE à travers son personnage Sganarelle prescrit pour soigner la mère de Perrin atteinte d'hydropisie: « ...un fromage préparé, où il entre de l'or, du corail et des perles ».

S'il n'est plus prescrit aujourd'hui, il est encore considéré comme un aphrodisiaque puissant en Inde et au Pakistan. Dans certaines tribus africaines du Benin et du Nigéria, on lui attribue encore des qualités magiques. En Corse on dépose dans le berceau du nouveau-né une branche de corail pour le "protéger", lui porter chance (DESIDERI : 1986). C'est un peu pour la même raison qu'en Italie du sud et en Sardaigne, le fiancé ou le mari offre un bijou de corail à sa femme. Globalement, il est porte-bonheur et signe de pureté sur tout le pourtour de la Méditerranée.

### ***Une histoire***

Une des caractéristiques principales du corail est non seulement sa belle couleur rouge et la finesse de son grain<sup>6</sup>, mais aussi son imputrescibilité totale. La pigmentation elle-même est indifférente au temps. Ceci a certainement influencé le fait qu'on l'ait longtemps considéré comme une pierre. Pendant le Moyen-Age et la Renaissance, le corail rouge est utilisé comme une pierre précieuse. Les ateliers de Marseille, de Gênes et de Barcelone en tirent des bijoux, crucifix, objets de culte, peignes, armes de parade, couteaux... Taillé en perle, le corail orne vêtements, chapeaux et armures. Il est aussi utilisé du fait de sa valeur comme monnaie d'échange: pour payer les produits importés des confins de l'Afrique

---

<sup>6</sup> 1 Le grain désigne la texture et la densité d'un matériau. Le prix d'une branche de corail varie en fonction de la qualité de son grain.

et de l'Asie : bois tropicaux, cuir, épices, encens... Jusqu'en Chine et au Tibet il est aussi échangé. On le retrouve également chez les amérindiens Navajo et Cheyenne qui en font une parure et un talisman guérissant la stérilité et accompagnant les défunts dans leur dernier voyage.

Dès la fin du Moyen-Age, la Méditerranée occidentale est un lieu d'échanges très actifs entre l'Afrique du Nord, l'Italie, la France et la péninsule ibérique<sup>7</sup>. A partir du XIV<sup>e</sup> siècle, toutes les nations de Méditerranée occidentale rivalisent entre elles pour développer la pêche au corail sur les meilleurs sites de manière à contrôler cette immense source de richesses. A cette époque Gênes cherche à contrôler les riches bancs de corail de Barbarie, de Sardaigne et de Corse<sup>8</sup>. La période moderne voit peu à peu la domination de Naples qui dispose d'une flotte de corallines très importante, et l'implantation de la France en Tunisie et en Algérie, à partir de 1741, par l'obtention

---

<sup>7</sup> Se reporter aux ouvrages de: BRUNSCHVIG (R), 1940, La Berbérie orientale sous les Hafsides des origines à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, Paris; DUFOURCQ (C E), 1966, L'Espagne catalane et le Maghreb aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, Paris

<sup>8</sup> Pour cette période, on pourra se reporter à: TESCIONE (G), 1940, Italiani alla pesca del corallo ed egemonie marittime nel Mediterraneo, Napoli, Fiorentino; PODESTA (F), 1900, I Genovesi e le peschiere di corallo nei mari dell'isola di Sardegna, in Miscellanea di storia italiana, ser.III, VI, Turin; LAVERGNE (G), 1952, La pêche au corail et le commerce du corail à Marseille aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, in Annales du Midi, p 199-211; BRESCH-BAUTIER (G), 1984, Le corail sicilien dans la Méditerranée médiévale, in Actes du III<sup>e</sup> congrès international d'étude des cultures de la Méditerranée médiévale, II, Tunis, p 27-46; BARATIER (E), 1957, Les relations commerciales entre Marseille et la Sardaigne au Moyen-âge, Atti VI congresso intern. studi sardi, Cagliari; GOURDIN (P), 1986, Emigrer au XV<sup>e</sup> Siècle. La communauté ligure des pêcheurs de corail de Marsacares. I- Etude de population. Mélanges de l'Ecole Fr de Rome, T 98, 2, p543-605. 1990, Emigrer au XV<sup>e</sup> siècle. II- Vie quotidienne, pouvoirs, relation avec la population locale, Mélanges de l'Ecole Fr de Rome, T 102, 1, p131-171.

de concessions à la Compagnie Royale d'Afrique<sup>9</sup>.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, deux événements influenceront notablement l'activité par la suite: la découverte du corail de Sciacca et l'entrée du Japon dans la pêche au corail. En 1875, on découvre en Sicile une zone caractérisée par l'abondance du corail et par la facilité avec laquelle on peut le récolter: c'est un corail de belle taille, mort, dont la couleur est spécifique et qui sera connu sous le nom de corail de Sciacca. La pêche miraculeuse se révèle être en fin de compte une véritable catastrophe économique du fait des quantités stockées et de la qualité du corail. L'Italie domine largement l'activité, du point de vue de la pêche comme de celui de la transformation du corail. Torre del Greco, près de Naples est la capitale incontestée du corail à travers le monde.

Au XX<sup>e</sup> siècle, la pêche au corail sera marquée par les deux guerres mondiales et la terrible crise de 1929. La pêche s'ouvrira peu à peu aux plongeurs; d'abord en scaphandre lourd, puis connaîtra une progression importante après la deuxième guerre mondiale pour finir par supplanter la pêche à la croix de Saint André. La dernière guerre mondiale a accéléré la mise au point du scaphandre autonome. Les techniques et les procédures de plongée utilisées actuellement par les corailleurs datent de cette même période, et l'on peut dire qu'elles ont révolutionné la pêche au corail en ouvrant les fonds marins aux plongeurs.

Toutefois, dès l'Antiquité la pêche au corail était

---

<sup>9</sup> Pour l'époque moderne, on se reportera à: ARNOULET (F), 1982, Les installations du comptoir corailleur du Cap Negro au XVIII<sup>e</sup> siècle, in Revue d'histoire maghrébine, juin, p7-16; LACROIX (J.B), 1982, Les pêcheurs de corail au XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècle, Bulletin des Sciences Historiques et Naturelles, N°642, 9-42; MASSON (P), 1908, Les compagnies du corail, Paris; PODESTA (F), 1908, L'isola di Tabarca e le pescherie di corallo nel mare circostante, in ADSLSP, XIII, p 1005-1044; GRENDI (E), 1982, Una comunità alla pesca del corallo: impresa capitalista e impresa sociale, in Studi in memoria di Luigi Dal Pane, Bologne, p 445-599.

pratiquée par des plongeurs; plongeurs nus descendant en apnée, qui ne récoltaient le corail qu'à de très faibles profondeurs. Les accidents barotraumatiques consécutifs à la plongée (rupture des tympans, atteinte des sinus, etc) étaient déjà connus. Les Grecs, et ensuite les Romains, avaient organisé de véritables corporations de ces plongeurs. Ceux-ci s'immergeaient lestés d'une pierre facilitant leur descente et récoltaient les branches de corail. Certains de ces hommes avaient l'habitude de remplir leur bouche d'huile, ce qui leur permettait ainsi de mieux voir pendant quelques instants. Parallèlement à cette technique, les Grecs et les Romains pêchaient le corail à l'aide de filets lestés, et ce fut cette technique qui fut surtout employée.

## **La pêche aux arts traïnants**

### ***La croix de Saint André***

Au Xè siècle, les Arabes mettent au point un engin de pêche qui va être repris dans tout le bassin occidental de la Méditerranée. Il s'agit de deux gros madriers de chêne fixés perpendiculairement l'un à l'autre, lestés d'une lourde pierre ou d'un bloc de métal au croisement des deux bois et garnis à chaque extrémité de morceaux de filets aux larges mailles. L'engin est fixé à une grosse haussière (cordage de halage) et immergé, puis remorqué par un bateau le long des tombants rocheux. Cet objet est appelé par les Chrétiens *la Croix de saint André*<sup>(10)</sup>, nom toujours en vigueur aujourd'hui en France.

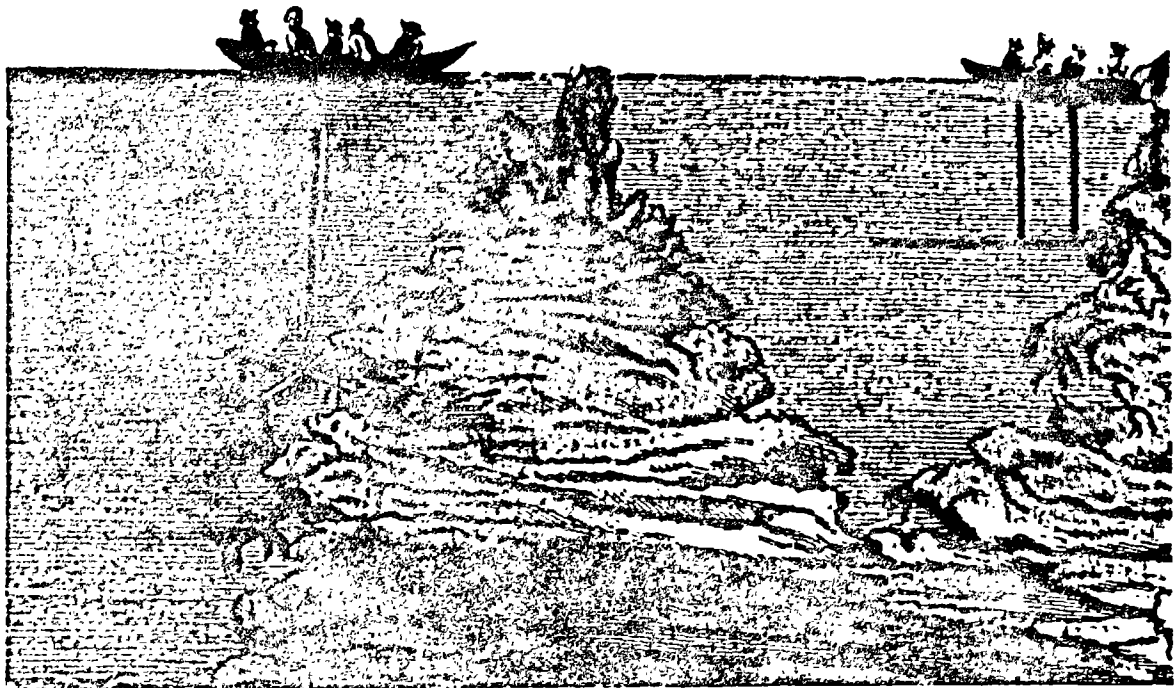
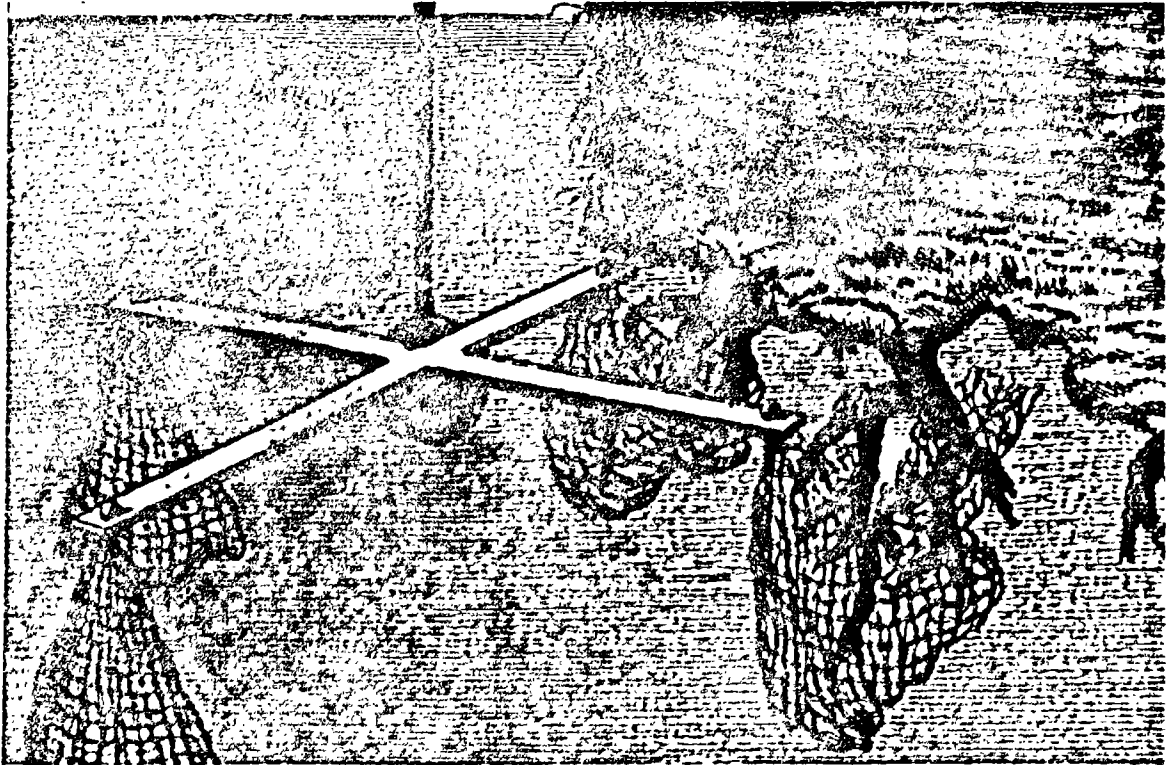
Cette technique est particulièrement éprouvante. La pêche se déroule sur des embarcations appelées corallines qui transportent huit à dix hommes d'équipage. Elles comportent un patron pêcheur, le "poupier" ou "popierre",

---

<sup>10</sup> Pour les Génois et les Napolitains c'est l'ingegno, les Corses lui préfèrent le nom d'attrazzo.

expert dans la manipulation de la croix, et généralement un mousse. La technique consiste à faire glisser la croix le long des rochers et à racler la roche sans la coincer dans les anfractuosités. Le poupier "sent" le travail de la croix les mains sur la corde tendue et il donne ses indications aux hommes d'équipage qui manoeuvrent à la rame et à la voile. Il est le plus souvent assis à l'arrière de la barque, un épais tablier de cuir le protégeant des frottements de la corde. Il est capable de déterminer sur quel fond passe la croix aux seules secousses de l'aussière et aux vibrations de la corde. Il doit éviter à tout prix que l'engin ne se coince dans les rochers car alors la campagne de pêche est interrompue et la perte financière importante. Les campagnes de pêche durent plusieurs jours en mer. Le travail est tellement épuisant qu'en 1872, la Revue maritime écrit : «il n'est pas à la mer de métier plus pénible et plus dur que celui de pêcheur de corail. Ni les privations de la pêche sur les bancs de Terre Neuve, ni les dangers de la grande pêche à la baleine ne peuvent lui être comparés». Lacaze-Duthiers (1864) qui étudie le corail pour le compte de l'Académie des Sciences, sur les côtes de "Barbarie" (Algérie), décrit le travail des pêcheurs : «les matelots sont presque nus. Ils ne conservent qu'un caleçon. Leur peau brûlée, noircie par le soleil, leur donne une physionomie rude et étrange. Ils chantent cependant pour s'exciter les uns les autres(...) Ils s'arc-boutent tantôt en appuyant la poitrine tantôt le dessus de l'épaule et tantôt le cou, contre les bras du cabestan. Alors ces malheureux, haletants, font peine à voir. La chaleur du soleil fait ruisseler leur corps de sueur. leurs yeux s'injectent. Leur face, malgré sa teinte basanée, rougit vivement. Les veines de leur cou gonflées et saillantes montrent toute la puissance, l'énergie de leur action.» Il ajoute que «la réputation du pêcheur de corail n'est pas à l'abri de tout reproche : il faut avoir tué ou volé». Aux

# PECHE A LA CROIX DE SAINT ANDRE



(Sources : G.F. Pivati, Nouveau dictionnaire scientifique, T.2, P54.)



conditions pénibles et harassantes du travail s'ajoutaient souvent la dureté du patron et la mauvaise nourriture.

La pêche est pourtant florissante. Au XVIIIème siècle, une entreprise française, la puissante Compagnie Royale d'Afrique va s'approprier la pêche du corail dans le bassin occidental. Elle chapeaute la pêche en Provence, en Corse et en Tunisie : en 1741 le Bey de Tunis lui octroie le monopole sur ses côtes. Toutefois, les quantités pêchées sont telles que des mesures de protection sont prises par le service de la marine en 1775 pour interdire la pêche aux embarcations françaises. Les Génois et les Sardes viennent alors pirater, particulièrement dans les eaux corses. La Compagnie va alors peu à peu perdre son influence ; elle sera définitivement dominée par les italiens et en particulier par le Royaume de Naples où la petite ville de Torre del Greco fait déjà figure de plaque tournante du corail.

### ***Pêcheurs de corail et corailleurs***

La méthode de pêche au corail à la croix s'est transmise jusqu'à aujourd'hui avec de légères améliorations. Ainsi, les italiens par exemple, ont mis au point, au début des années soixante-dix, une barre de fer mesurant jusqu'à dix-huit mètres, le long de laquelle sont fixés des morceaux de filets. La taille des bateaux et les puissants treuils de remontée vont permettre d'exploiter les hauts fonds avec plus d'efficacité encore. Un accord tacite, plus ou moins respecté, entre pêcheurs et corailleurs va s'instaurer. Il définit la zone d'intervention des croix sous la barre des cent mètres et celle des corailleurs au-dessus, mais une certaine rivalité va s'instaurer. Certains pratiquent les deux techniques, suivant les fonds sur lesquels ils sont. Deux logiques sont à l'œuvre cependant. Les pêcheurs de corail reprochent aux corailleurs « *d'arracher les racines du corail* », ce qui

l'empêche de repousser ; alors qu'eux laissent toute une partie du corail au fond car ils ne cassent qu'une part des branches. Ils se présentent comme des laboureurs qui, par leur travail de la "terre", permettent aux fonds de se régénérer après le passage de l'attrazzo, qui serait alors comme une charrue. Les corailleurs leur opposent l'argument de la destruction aveugle et massive des fonds sous-marins. En effet, la barre en raclant les rochers arrache au passage non seulement le corail lorsqu'il est présent mais aussi toute la vie qui se trouve accrochée sur ces rochers. Hippolyte qui a eu des problèmes récemment avec des pêcheurs à la croix sardes s'expliquent :

« C'était rien par rapport au problème de la Croix de Saint André ! ...L'hiver ils reviennent, j'ai retrouvé des zones, à quatre miles de Bonifacio en face du sémaphore. Soixante cinq, soixante-quinze mètres, d'habitude la croix ne travaille pas là, parce qu'elle se charge de toutes les saloperies, gorgones, végétation ; le filet ne pêche plus. L'homme peut exploiter le corail jusqu'à 130 mètres en plongée, en pêche sélective, la plupart du temps c'est la zone entre 80 et 100 mètres que nous exploitons. Tu te dis que si le mec travaille en dessous de cette zone, c'est normal, il faut exploiter ce produit, il y a bien des chalutiers qui font le poisson et qui ne vont pas toujours où il faut ! Et à partir du moment où toutes les tranches sont respectées, il y a du travail pour tout le monde ! Mais ceux-là c'est des salopards, ils ne respectent rien, ils disent aux commerçants qui leur achètent le corail : " j'ai un ami corailleur à Bonifacio qui dit ...", "ah on le connaît, on est souvent à côté de lui, et c'est vrai qu'on est quelque fois passé sur ses rochers!". A un moment donné, j'avais une dizaine de balises sur des rochers et ils sont passés, ils me l'ont mis nu comme un cul ! Il y a des énormes gorgones de un mètre de haut je les ai retrouvées mortes dans des failles ! Comme si un bulldozer était passé ! Le même désastre qu'après un incendie ! Derrière eux c'est pareil, la roche est complètement nue et il y a des morceaux de filet sur tout ce qui dépasse ! Alors ces gens-là je m'en défends ! (...) Cette année je suis passé dans des paysages lunaires, heureusement que j'avais le métier derrière, je me disais je vais changer de

zone et je vais trouver autre chose ! Si je devais rechercher tous les jours dans cette ambiance là ce serait fou ! Il y a des jours où c'est démoralisant, et tout est concerné dans l'eau même les poissons ! Il y a des gens avec des barres de trois cents kilos pour le petits chaluts, mais les gros chaluts de vingt cinq mètres ont des barres qui pèsent une tonne ! T'imagines une barre avec des crochets ! Alors le filet il rentre dans les grottes avec les courants, c'est plein d'anfractuosités. Les gars vont se mettre là, ils vont accrocher et le chalutier il va se mettre cent mètres et plus et il va remorquer ! ... Ca craque... T'imagines une tonne derrière eux, ils ont arraché le substrat sur la roche ! »  
(Hippolyte)

Depuis quelques années déjà, la pêche à la croix est interdite dans tout le bassin méditerranéen parce qu'il a été reconnu qu'elle détruisait les fonds marins. Toutefois, certains l'utilisent encore. Ainsi, l'été 1992 deux bateaux sardes pêchaient encore pendant la saison dans les eaux corses, ce qui n'a pas été sans provoquer la colère des corailleurs de la région. Le bateau a été arraisonné par la police maritime et ramené au port de Bonifacio, mais il s'est enfui dans la nuit(...)

C'est depuis la dernière guerre mondiale que le corail est pêché en scaphandre autonome. Il y eut bien quelques tentatives en scaphandres pieds lourds auparavant<sup>11</sup>, mais les nombreux accidents et le faible rendement n'encouragèrent pas dans cette voie. Les techniques et les procédures de plongée utilisées actuellement par les corailleurs datent de cette même période, et l'on peut dire qu'elles ont révolutionné la pêche au corail en ouvrant les fonds marins aux plongeurs. L'utilisation de cette nouvelle technique créa l'implantation de groupes d'hommes qui se structurèrent différemment des communautés traditionnelles de pêcheurs à la croix. Ces derniers restaient avant tout

---

<sup>11</sup> En 1861, au cap Creus en Espagne, au cap Couronne près de Marseille et l'année suivante à Mansouria en Algérie (Mouton, 1993, 49).

des pêcheurs, comme le montre le passage du corail au poisson et l'inverse, et ils s'organisaient comme tels. Alors que les corailleurs, qui apparaissent au tournant du siècle, bien qu'hommes de mer, ne se reconnaissent pas (et ne sont pas reconnus) comme des pêcheurs. Cela renvoie à la transformation d'un univers et nous verrons pourquoi dans la suite de ce travail.

### **Du plongeur nu à la mise au poing du scaphandre autonome**

Les premières tentatives d'immersion remontent à la plus haute antiquité. Un bas-relief assyrien, conservé au British Museum et daté de neuf siècles avant Jésus-Christ, présente des soldats nageant sous l'eau et respirant par un tube l'air contenu dans des outres serrées à leur poitrine. Il va de soi que ces poches d'air comprimé par la pression ne devaient permettre tout au plus que deux ou trois inspirations. Toutefois, le procédé illustre bien le constant souci de l'homme: comment apporter avec soi l'air vital dont on a besoin pour respirer.

Ce sont les grecs qui nous ont transmis les premiers écrits relatant des plongées, le plus souvent à l'occasion de guerres ou de batailles. Les stratèges de l'Antiquité avaient déjà compris quels avantages ils pouvaient retirer d'hommes échappant aux yeux de l'ennemi et pouvant saboter la flotte adverse. Ainsi Thucydide, en 500 avant Jésus-Christ, relate que pendant le siège de Syracuse par les athéniens des plongeurs avaient scié les pieux installés sous l'eau pour protéger l'entrée du port. Hérodote, à son tour, (490-425 avant Jésus-Christ) parle de plongeurs ayant coupé les amarres des navires de guerre de Xercès par une nuit de tempête. Aristote parle de chaudrons, appelé «béta», utilisés par Alexandre le Grand lors du siège de la ville de Tyr. Ce sont sans doute les premières cloches à

plongeur (appelées «corimpha» par Aristote) jamais mises au point. Elles permettent en effet d'enfermer une grande quantité d'air en les renversant simplement ; leur poids permettait plus sûrement qu'autre chose de descendre au fond. Par la suite, les romains à leur tour créèrent des commandos de plongeurs, appelés les urinatoires, du latin *urina* qui signifie liquide. Pline et après Plutarque notent les techniques utilisées par ces plongeurs, non seulement pour respirer mais aussi pour permettre de voir sous l'eau

Le verre transparent n'étant pas encore inventé, les plongeurs descendaient au fond la bouche remplie d'huile. Celle-ci soufflée en petite quantité, permettait pendant quelques instants de modifier l'indice de réfraction de l'eau et permettait de cette manière de percevoir plus clairement les fonds sous-marins. L'époque médiévale ne laisse que peu de traces de telles tentatives. Il faut attendre la Renaissance et Léonard de Vinci pour voir apparaître les premiers modèles de palmes, de tubes respiratoires plus sophistiqués et de masques de plongée. A la fin du XVII<sup>ème</sup> siècle, l'astronome Edmond Halley apportait pour la première fois la solution pour renouveler l'air à l'intérieur des cloches de plongée.

En 1837, Augustin Siebe réalise le premier «scaphandre pieds lourds» : une pompe envoie de l'air dans un casque de cuivre muni d'un hublot, hermétiquement fermé et relié à une combinaison faite de grosse toile enduite. L'ensemble est terminé par de gros brodequins lestés de plomb. Le scaphandrier s'immerge avec un équipement qui avoisine les 80 kg ! Un peu moins de trente ans plus tard, en 1865, Rouguayrol et Denayrouze posent un régulateur de pression et un réservoir d'air dans le dos du plongeur qui lui permettent alors une autonomie de quinze minutes à trente mètres de profondeur. C'est avec ce scaphandre que Jules Verne équipe le capitaine Nemo et les hommes du Nautilus pour un voyage de «Vingt mille lieues sous les mers».

La fin du XIXème siècle voit se multiplier les travaux sous-marins : ponts, ports, phares, etc. Les hommes étaient immergés dans des caissons, mais de nombreux accidents de décompression survenaient. Le «mal des caissons» est découvert par le physiologiste français Paul Bert qui met en évidence le rôle des bulles d'azote qui entrave la circulation sanguine lors de la remontée. En 1925, l'anglais Haldane met au point la première table de plongée et la méthode de décompression par paliers. Les accidents diminuent alors considérablement. L'homme commence peu à peu à se libérer de la station verticale, bientôt il ne marche plus il nage. Dès 1926, le commandant Le Prieur inaugure un scaphandre à air comprimé. Mais il faudra attendre les années 1940 avec le trio fameux des "mousquemers" (Cousteau, Dumas, Taillez) pour que soit mis au point le premier scaphandre autonome. En 1943, Jacques Yves Cousteau et l'ingénieur Emile Gagnan proposent un «détendeur» qui permet de fournir de l'air à la demande sous l'eau aussi sûrement qu'en surface. Les fonds sous-marins s'ouvrent alors à un plus large public. La conquête des fonds ne fait que commencer. Jacques Yves Cousteau réalise en 1956 le premier long métrage sous-marin: le monde du silence. Il remporte le grand prix à Cannes, popularise la plongée sous-marine et sensibilise toute une frange de la population à l'univers sous-marin.

## CHAPITRE III - ORGANISATION SOCIALE ET TECHNIQUE

« Du plus loin que je me souviens, j'ai entendu la mer. Mêlé au vent dans les aiguilles des filaos, au vent qui ne cesse pas, même lorsqu'on s'éloigne des rivages et qu'on s'avance à travers les champs de canne, c'est ce bruit qui a bercé mon enfance. Je l'entends maintenant, au plus profond de moi, je l'emporte partout où je vais. Le bruit lent, inlassable, des vagues qui se brisent au loin sur la barrière de corail »

J.M.G. Le Clézio, Le chercheur d'or, Folio, Gallimard,  
1985.

# 1 - Codes et ordre social

## Rites de conversation

### « OK, tout va bien »

La vie d'un groupe est bien souvent organisée autour de la communication entre ses membres, même si celle-ci se réduit à la portion congrue. Communiquer c'est partager des significations. Ce partage crée des terrains d'entente qui permettent de se reconnaître ou, à l'inverse, de ne pas reconnaître celui qui utilise un code ou une terminologie à mauvais escient. Un jour, Domenico, longtemps resté pirate, vient voir deux autres corailleurs au port d'Argenta. En partant, au moment de les saluer, il leur fait le signe de plongée "OK, tout va bien"<sup>12</sup> en ajoutant : « *Comme on dit dans la profession* ». Sur le coup, les deux hommes ne disent rien ; mais Domenico une fois éloigné, ils se mettent à rire et à se moquer copieusement de lui, signifiant par là son erreur dans l'utilisation du code. Ce signe "OK" est très utilisé dans le milieu de la plongée sous-marine ; c'est le signe le plus utilisé sous l'eau et les plongeurs en font par la suite un usage terrestre assez courant. Il est la marque des plongeurs en général, mais les corailleurs ne l'utilisent pas entre eux. Quand Domenico leur fait ce signe au moment du départ, il nomme un autre groupe que celui des corailleurs ; celui de la plongée loisir et sportive, la "*plongée en club*". Et quand il rajoute à son signe : « *comme on dit dans la profession* », il accentue le décalage et se rend ridicule

---

<sup>12</sup> Ce signe se fait avec la main en formant un rond avec le pouce et l'index, les autres doigts tendus. En plongée, ce signe demande une réponse du partenaire qui y répond en effectuant le même signe, si tout va bien, ou un autre signe si ça ne va pas. L'absence de réponse est interprétée elle-même comme un signe de détresse. Se reporter en annexe.



aux yeux de ses collègues pour qui la "plongée club" est un autre monde, peu valorisé. Le code utilisé par Domenico n'est pas le bon dans la situation présente. Il fait appel à d'autres expériences partagées avec d'autres gens ; il classe Domenico parmi les plongeurs de club et non parmi les corailleurs.

Utiliser un signe, nommer un objet provoque une ligne de conduite, un peu comme si cet objet ou ce signe annonçait d'emblée : "Je suis ceci et j'agis comme cela". Lorsque nous parlons, nous tenons compte à la fois du passé et de l'avenir. Cette double perspective implique des relations entre nous-mêmes et les signes ou les objets que nous utilisons. Elle repose également sur les souvenirs d'expériences antérieures avec ces mêmes objets ou d'autres leur ressemblant. Notre utilisation de ces objets, de ces signes ou de ces codes n'est pas seulement porteuse de nos anticipations, mais aussi des valeurs, et derrière elle des appartenances, dont nous avons fait l'expérience précédemment. On comprend mieux le comportement de Domenico quand on l'écoute nous raconter son parcours :

« Au départ, j'ai travaillé dix ans dans la marine marchande, j'ai arrêté. On était toujours occupé à terre ! On ne faisait que travailler et moi j'aimais bien aller visiter, c'est pas le tout de travailler. J'adorais visiter, alors j'ai arrêté ; ensuite j'ai ouvert une société d'intérimaire en Belgique ! De travaux mécaniques, montage industriel, j'avais une centaine d'ouvriers. J'ai eu des problèmes avec le ministère, le chômage, alors j'ai arrêté. J'ai tout revendu, je me suis acheté un bateau de dix-neuf mètres ! J'étais déjà moniteur de plongée, je n'en faisais que le week-end, et je suis allé m'installer à Antibes, je suis devenu plongeur professionnel ! J'ai passé en France mon brevet d'Etat ! J'étais le premier plongeur étranger à avoir mon brevet d'Etat en France, ils s'étaient trompés parce que normalement il fallait être de nationalité française. Ils me l'avaient donné, c'était fait.

Sa femme : C'est le premier instructeur international ! Le seul Belge, il représentait la

France à la confédération mondiale des activités subaquatiques.

Domenico : Je suis passé instructeur national et puis international. Et chaque année, je fais des stages et je fais passer le deuxième degré. Et maintenant j'ai vendu mon bateau il y a quatre ans, j'ai construit ma maison. J'ai tout fait moi-même. L'électricité et tout ! Après je me suis mis au corail avec mon copain, avant j'étais corailleur pirate l'hiver. Puis on a eu des autorisations. Maintenant quand j'ai eu fini, mon copain a eu un accident et il m'a demandé d'aller travailler avec lui. Je suis parti avec lui ça fait quatre ans.

Raveneau : Ça fait quatre ans que tu fais officiellement du corail avec autorisation ? !

Domenico : Voilà ! Avant je faisais comme tout le monde ! Bien sûr, avant il y avait des autorisations, mais c'était plus souple. Et à ce moment là il y en avait vingt-cinq sur la côte. Maintenant, c'est descendu à quinze. »

### **Renommer**

Les corailleurs se reconnaissent à leur nom, ce qui semble bien naturel. Le contraste réside dans la manière dont les corailleurs s'appellent - le surnom qu'ils portent- et ce qui est donné à voir aux autres. Les corailleurs ont deux noms : l'officiel, celui attribué à leur naissance et qui correspond à leur état civil, et le nom utilisé au sein de la communauté. Ce dernier peut être un sobriquet, un surnom lié à une particularité corporelle ou comportementale : « le Rat, le Fou, Braguette, Grandes Oreilles ». Il arrive qu'il soit lié aux origines : « le Belge, l'Arménien » ; ou à une aventure : « Panama » (parce qu'après une sombre histoire, il était parti se réfugier au Panama). Ce peut être un diminutif : « Doumé » ; un nom commun ou un nom propre, celui d'un personnage romanesque par exemple : « Gandin ». L'origine de ce nom se perd, il a été donné au départ par un collègue le plus souvent. Il supplante rapidement le nom officiel et le corailleur n'est bientôt plus connu qu'à travers cette désignation. Il est une manière de se reconnaître, d'éprouver l'appartenance à une communauté ; même et peut-être surtout, si celle-ci est

très distendue, non reconnue parce qu'« on est des individualistes ». Mais il est évident pour chacun que n'est pas corailleur qui veut. La conscience d'être "à part", de former une catégorie particulière de personnes vivant une existence différente conduit les hommes à se renommer. Elle permet de marquer une nouvelle identité. Etre "renommé", c'est à proprement parler acquérir le droit de posséder un nouveau nom, un nom distinct de celui qui vous a été donné par les hasards de la naissance. Car la renommée est bien la conséquence de la re-naissance. Le nom marque alors la naissance à la vie de corailleur. Il inscrit son alliance au groupe et signe sa nouvelle appartenance.

### **Au café**

Passer au café boire un verre et discuter est un rituel important pour les corailleurs. Mais il ne s'agit jamais de n'importe quel café. Chacun a ses préférences qui désignent justement les liens qu'il tisse avec les autres : corailleurs, pêcheurs, voisins, amis, famille, etc. Le réseau dans lequel naviguent les corailleurs se perçoit au café. Quand des corailleurs sont attablés ensemble autour d'un verre, ils parlent invariablement du corail. Leur conversation est marquée par l'avidité voilée avec laquelle chacun s'empare de la moindre parcelle d'information et la répugnance à livrer des renseignements aux autres. Tout un jeu de faux-semblants, de vantardises et de mensonges se déroule sous les yeux étonnés de l'observateur. Certains, les yeux perdus dans le vague, manifestent un visible détachement ; moyen pour encourager les collègues à parler librement. D'autres, au contraire, "boivent" les paroles du narrateur, en rajoutent à l'excès. C'est l'occasion de se mettre en scène, de se valoriser, tout en provoquant les réactions des autres. C'est ainsi parfois la surenchère. Mais qu'on ne s'y trompe pas, il s'agit toujours de récupérer ou de brouiller des informations, tout en

assurant les relations sociales. Si tous les corailleurs sont à l'affût du moindre renseignement, personne ne veut contribuer au succès d'un concurrent. Ainsi, à une demande d'information, on répondra évasivement, la conversation continuant sur le même ton.

« Raveneau : Ça se demande par exemple : "t'étais où?"

Jasper : J'étais où ? Ça oui, par contre c'est une question d'échelle, si on me le demande, je dis en Algérie, ça va. OK ! Si on me demande ensuite t'as bien travaillé, je réponds oui. OK ! Jusque là je mentirai pas, sur l'essentiel, je diminuerai peut-être soit dans un sens soit dans un autre, mais pas sur l'essentiel. Après si on me demande où j'étais en Algérie, alors là ça va commencer un peu à me titiller, le type va essayer de résoudre le problème en me disant "à l'ouest ou à l'est ?". Je dirai "plutôt à l'est.", mais je suis pas certain que ça fonctionnerait, là déjà il s'est trop avancé. A partir de là, il s'est décollé ! Tout le monde essaie de savoir, mais l'information au mètre près, là ça commence à devenir plus qu'indiscret ! Ça se dit pas, ou alors dans des conditions particulières, si on doit y retourner ensemble. »

Bien souvent, ces discussions n'apportent qu'une satisfaction mitigée aux corailleurs. Pourtant, par les relations qu'il établit, par l'importance des renseignements vitaux sur les accidents, les erreurs techniques et les détails qui transpirent sous les mensonges et les tromperies, le temps passé au café justifie pleinement la place qui lui est accordée dans la journée.

### **Le silence et la mort**

Il est rare, lorsque deux corailleurs se rencontrent, qu'ils parlent des morts et des accidents ; qui plus est avec un "étranger". « On n'aime pas rappeler ce qui peut nous arriver », nous avoue un jour Niccolo. « Même entre nous on n'aime pas parler d'untel qui s'est tué... ». Silence sur cela. Pourtant, sans y prendre garde, les morts

entrent souvent dans la conversation des corailleurs, non comme des morts mais comme des membres à part entière du groupe. Ils habitent les vivants à travers leurs évocations. On se souvient de péripéties : la fois où il était remonté comme une fusée parce qu'il avait pris un gros thon pour un requin, le rocher vierge qu'il avait trouvé et qui porte son nom désormais... La toponymie des fonds suffit parfois à les évoquer.

Si les corailleurs n'aiment pas parler des morts et des accidents, il n'en va pas toujours ainsi. C'est parfois l'inverse. Toutes les conversations et les échanges ne "parlent que de ça". L'irruption d'un accident produit une intense communication et des interactions nombreuses entre des hommes qui en sont plutôt avars habituellement. "Sur le moment, on en parle pour comprendre" explique Niccolo. Une fois passée cette période d'échange capital, le sujet retombe dans un demi oubli, ravivé par les petits incidents. Le silence reprend sa place et la vigilance la sienne. Le silence n'est pas un vide, il est plein au contraire. Plein de tout ce qui fait un corailleur. La vigilance : pour n'être pas entamé, garder la face sous le regard des autres (qui vous observent en permanence), ne pas s'égarer. La communication est toujours risquée ; mieux vaut alors s'en passer. Le silence c'est la certitude d'avoir réponse à tout. « Un corailleur », nous dit Niccolo, « il n'aime pas parler de son métier ». Une autre chose qu'il n'aime pas aborder : l'argent.

## **L'argent tabou**

### ***La quête du rocher vierge***

Sur l'argent, les corailleurs ne sont pas prolixes, certains bénéfiques (importants) ne se disent pas... Et pourtant le rapport aux gains semble jouer un rôle non négligeable dans l'activité et dans les rapports que les

corailleurs entretiennent entre eux : la critique d'avarice, le reproche fondamental d'aimer l'argent plus que le corail, les conflits autour des "histoires d'argent", ceux concernant la vente du corail, les rapports avec les courtiers italiens qui viennent acheter, etc. La place tenue par l'argent se laisse saisir au détour d'une phrase, d'une réflexion ou d'une attitude. Parfois dans la bouche des corailleurs, et régulièrement dans celle de certains, revient le terme "*la marchandise*" pour parler du corail. C'est bien alors l'argent qui est en jeu pour la découverte du corail, ce que son échange permettra d'acquérir. "*Si je disais la marchandise*", nous rétorque Niccolo, "*c'est que je descendrais juste pour le pognon*". L'odeur si particulière du corail évoque parfois des réponses en forme de boutade : "*ça sent l'argent*", "*si l'argent n'a pas d'odeur, le corail lui en a une sacrément forte !*". Le rôle tenu par l'argent apparaît également à travers l'affirmation de la nécessité que "*les risques soient payés*". Lorsqu'un corailleur fait panier vide, lorsqu'il est descendu à 90 mètres "*pour rien*", qu'il a fait "*capo*", la mer lui paraît "*lugubre*", le moral est au plus bas, rien ne va plus. "*Il faut que j'intéresse la plongée*" nous dit Ernesto. Descendre au fond pour le plaisir n'est pas une raison suffisante, c'est celle des plongeurs pas des corailleurs.

Ce qui les motive profondément est "*le plaisir de la découverte*". Beaucoup associent le corail à la recherche d'épaves: amphores, "*cruches*", "*toutes les vieilleries*". Selon Jasper : "*c'est l'impossible chasse au trésor*", "*la quête du rocher vierge*". Tout corailleur espère découvrir un jour le filon "*d'or rouge*" qu'il pourra exploiter, la grotte ou le tombant rocheux qui recèle le trésor : quand vous avez fini de l'exploiter "*vous raccrochez vos palmes*". C'est pour cette raison que les corailleurs sont un peu les chercheurs d'or des mers. C'est cela qui les motive et

c'est cela qu'ils protègent également. Les corailleurs se plaignent de l'image qu'ils ont :

*« Le juge m'a dit qu'on gagnait cinquante ou soixante millions par saison. Jamais tu as vu un corailleur... Pour vivre bien vivons cachés. On inspire beaucoup de jalousie... C'est vrai qu'à une époque on gagnait de l'argent, mais il fallait regarder les risques aussi . »*

Ne pas parler d'argent, ne pas aborder les prix du corail, raconter n'importe quoi aux journalistes, mentir, c'est éviter de susciter la jalousie des autres, c'est se protéger du mauvais oeil.

### ***« Ça leur a été fatal »***

Si la nécessité de bien gagner sa vie est affirmée, attribuer trop d'importance à l'argent est mal vu. C'est le signe d'un "faux" corailleur qui confond argent et corail. C'est celui qui n'a pas la "passion du corail", mais celle de l'argent. Celui qui veut "faire du pognon et c'est tout". Ceux-là, on ne leur en donne pas pour longtemps, c'est l'accident et la mort assurés au bout. *« Ceux qui ont vu des billets de cinq cents balles au fond à la place des branches, ça leur a été fatal »*, dit Patrick. La même attitude se retrouve sur l'odeur : si le corail peut avoir l'odeur de l'argent, il est rajouté que "ça pue", sans qu'on sache vraiment si c'est le corail ou l'argent. Pour beaucoup, l'argent brûle les doigts, "on flambe". Le "Trésor" est dilapidé au fur et à mesure qu'il est découvert. Les corailleurs vous prennent à témoin : *« Tu en connais un toi qui soit vraiment riche, millionnaire et tout ? »* Le corail qui a été cherché au fond, pour lequel on a risqué sa vie doit être payé à son juste prix car celui qui a pu affronter le danger "le mérite".

*« La passion du corail oui ! Je l'ai, il y en a c'est le côté pécunier, je te dirai que le corail quand je l'ai remonté, c'est pas la peine d'en*

*faire un cadeau, d'ailleurs je me situe dans ceux qui le vendent le plus cher ! Je le mérite, et si les acheteurs le veulent ils n'ont pas d'autre solution que de le payer mon corail ! Si je fais du corail... C'est comme quand le chercheur d'or quand il trouve son filon ! » (Mika)*

La vente de "sa" pêche est un moment crucial auquel personne ne peut assister. C'est un véritable marchandage qui se déroule : le corailleur valorise son "lot" et l'acheteur le critique, se plaint des difficultés du marché, de ses problèmes personnels. "Il te casse le moral" dit Anthos. Le rapport économique n'est jamais affronté froidement. On enveloppe la relation d'argent dans une relation humaine ; on parle de tout autre chose pour finir par revenir au corail sur le tard. Si l'affaire ne se fait pas ce n'est pas grave (soi-disant). La confiance et l'estime entre les partenaires priment. Les relations commerciales se déguisent sous les relations amicales<sup>13</sup> ; cela d'autant plus qu'un "bon acheteur" n'hésite jamais à vous prêter de l'argent pour commencer la saison... « C'est comme ça que tu te fais étrangler », commente Léo. « Après tu ne peux plus discuter, tu lui vends tout ton corail. Tu lui es redevable ».

### **Les femmes**

La place des femmes est à terre. Rares sont celles qui viennent en mer. Il y a bien eu celles qui faisaient le marin au début, lorsque certains ont commencé, mais cela n'a jamais duré bien longtemps.

---

<sup>13</sup> « Le fonctionnement de l'échange de dons suppose la méconnaissance de la vérité du (...) "mécanisme" objectif de l'échange, celui-là même que la restitution immédiate dévoile brutalement : l'intervalle de temps qui sépare le contre-don est ce qui permet de percevoir comme irréversible une structure d'échange toujours menacée d'apparaître et de s'apparaître comme réversible, c'est-à-dire comme à la fois obligée et intéressée » (Bourdieu, 1972 : 223).



« Et avec ma copine quand on bossait ensemble, on était 24h/24h, j'avais trouvé ça le top ! Et sur des trucs, le marin avait tout le matériel à gérer, et puis passé ainsi le mauvais temps ! ... Elle pensait m'avoir perdu, elle a pleuré, des situations stressantes pour elle et qu'elle a assumées ! » (Patrick)

L'activité n'est pas interdite aux femmes. Les corailleurs reconnaissent qu'elles pourraient tout à fait le faire ; ils connaissent de bonnes plongeuses et elles ont donc les capacités. Ils ne savent pas trop pourquoi il n'y a aucune femme au corail ; ils ne se sont même jamais posé la question comme si cela était naturel, dans l'ordre des choses. Leurs tentatives d'explication renvoient, pour certains, à un ordre social où la femme est la gardienne du foyer, car elle est plus :

« Une mère de famille, une épouse, une compagne pour les gamins. C'est plus le mec qui doit assurer le casse-croûte plus dangereusement que la femme au foyer, gardienne de la progéniture. Je ne me suis même jamais posé la question ! » (Patrick).

On naturalise aussi la question : « C'est peut-être parce qu'il leur manque les couilles pour le faire » (James). Ou parce que « le risque n'est pas compatible avec le sentiment de sécurité dont a besoin une femme » (Aristide).

On donne une justification naturelle à la division sociale du travail : les hommes sont faits pour prendre des risques et aller en mer, et les femmes restent à s'occuper des enfants.

Les femmes à terre sont inquiètes, mais elles tâchent de ne plus y penser : « avec le temps on s'habitue. On se dit que c'est un métier comme un autre » (Joanna). Les femmes se plaignent des absences de leur mari, du temps que la mer leur prend. Parfois, les corailleurs partent pour

des campagnes à l'étranger, ils sont alors partis plusieurs mois. Mathieu traduit cela de la manière suivante : « Ou tu épouses la plongée corail ou tu vis avec une femme qui te fait une vie impossible ! ». Car « la mer est une grande passion », une passion dévorante qui prend du temps, qui prend des hommes aussi...

« Il adore la mer de toute façon. Il ne peut pas travailler ailleurs que sur la mer. C'est un passionné de la mer. Il voudrait abandonner le corail un peu parce qu'il a quarante-six ans. Il ne le fera pas (...) Quand il fait beau, mon mari regarde la mer, il a envie de plonger. Il est attiré, on ne peut pas dire autre chose (...) Le corail il le lâchera pas ! Et moi dans ma tête j'ai l'impression qu'il y a un étai qui se resserre sur lui ! Je me dis, on trouve toujours des bonnes excuses pour les autres, c'est parce qu'il veillait jusqu'à deux heures du matin, il faisait la fête ! Il faut faire attention à ce qu'on mange quand on fait du corail ! Il faut une vie très équilibrée ! Alors on dit untel il a été trop imprudent ! Celui là c'est parce qu'il était radin, il lésinait sur le matériel ! On trouve toujours des bonnes excuses, il y a trois ans on a perdu un ami de 25 ans dont le père était corailleur ! Il est mort dans les bras du collègue à mon mari ! Et puis l'année dernière c'était Firmin ! Il y a toujours des raisons, on cherche toujours des bonnes raisons pour se dire moi je ne ferai pas la même erreur ! Mais... si je fais le compte, je me dis que l'étai se resserre ! Voilà ce que ça me fait ! Le corailleur quand il était jeune il était prudent ! Et maintenant c'est quelque chose qu'il fait par habitude ! C'est là que c'est plus dangereux, il faut toujours être vigilant ! ... » (Joanna).

Les périodes de mauvais temps sont appréciées des femmes. Elles leur permettent de voir leur mari, "d'en profiter un peu". Mais la maison n'est pas l'univers du corailleur, il s'y sent toléré mais n'y règne pas. Le port, le café, le bateau ou tout ce qui tient lieu de mer appartiennent en propre aux hommes ; et de ce fait, les femmes n'y sont que rarement admises.

## Les hommes et la mer

Le plaisir d'être en mer et le rapport passionné au milieu sous-marin se confond avec celui du corail. Ils se superposent pour ne plus faire qu'un, au point qu'au fond, le corailleur ne voit plus que le corail, « *l'esprit obnubilé par le corail uniquement* » (Alfred). C'est la passion qui permet au corailleur de dépasser l'appât du gain, c'est elle qui sublime la nécessaire convoitise qui le porte dans ces fonds dangereux ; c'est elle qui leur évite la mort, punition de celui qui fait ça "pour le pognon " uniquement.

*« C'est une passion ! Il faut que ce soit une passion ! Celui qui fait ça pour gagner de l'argent il va y laisser la peau un jour ou l'autre ! Il y a la passion de la recherche, le moment le plus beau c'est celui-là ! Rechercher un rocher, et trouver le corail ! Puis il faut le ramasser, le cueillir ! Mais la joie de le trouver ! Le rocher où il y a de la marchandise dessus ! C'est la première des choses pour moi ! La chose primordiale c'était de trouver un rocher vierge ! »* (Alfred)

Au fil des discussions, des évocations et des métaphores, la mer apparaît comme une personne douée de sentiments et de comportements. Elle est "mystérieuse", "dangereuse", "belle", "lugubre". C'est le "plaisir", la "jouissance", "le pied", le "lait et le miel", la "liberté", "l'enfer", "l'horreur", "le cauchemar". Elle "donne" et elle "reprend" ; il faut la "mériter". C'est "la nuit", le "gouffre", les "grottes", "une planète d'aventures", "la chasse au trésor", "le vertige". "On se jette" à la mer, on "décolle" du fond, on "plane" dans un "état d'apesanteur", on "vole". Il y a la "tentation mortelle" de la surface en cas de problème, "l'endormissement" au fond, le "trou noir", la "peur", le "danger". La mer évoque des images et des expériences contradictoires. Elle unit les contraires. A son contact,

le corailleur est à la fois fasciné et ambivalent ; elle représente un espace sauvage de découverte et d'inconnu. Elle est la source d'expériences troubles, à la fois merveilleuses et horribles. C'est un "rêve" et un "cauchemar". En clair, elle ne participe pas de ce monde. Elle est un "ailleurs" et sa surface est une frontière à franchir :

« (...) la nouvelle frontière. C'est pas la mer horizontale ! La mer horizontale c'est une autre dimension. Là c'est une face cachée. La première idée qu'il faut avoir en tête c'est qu'à partir de soixante-dix, quatre-vingts c'est l'obscurité ! A cent mètres c'est la nuit ! Alors quand on dit mer on pense un truc bleu, calme, au quinze août. Il faut se mettre ça en tête, le type qui plonge au corail au quinze août, il est dix heures du matin, il est en pleine nuit. Il y a cette idée d'espèce de frontière entre la lumière et l'obscurité ; et la mer joue plus dans cet ordre là comme ce qui permet ce passage que comme surface à parcourir ! Elle est quelque chose qui cache et en même temps qu'on peut traverser, ce truc mythique dont on parlait tout à l'heure ! »  
(Jasper).

Le plus souvent les corailleurs emploient le féminin pour parler de la mer. Dans leur bouche, elle devient une femme ; profonde, belle et mystérieuse. C'est à la fois une maîtresse qui "ne s'offre pas à n'importe qui", mais qu'il faut aussi savoir "violer". C'est une mère également, une "matrice", un ventre, une nature qui mène à l'état de fusion. Les corailleurs font appel à des images féminines mais aussi masculines ; dans ce cas la mer est un milieu qu'il faut affronter, avec qui il faut lutter et qu'on doit dominer. Dans Le vieil homme et la mer, Hemingway propose une belle évocation de ces deux perspectives. Quand la mer symbolise l'amour, elle est nommée au féminin ; et quand elle représente l'adversaire, la puissance qu'il faut vaincre, le genre devient masculin. Le vieil homme appelle la mer « "la mar", qui est le nom que les gens lui donnent

en espagnol quand ils l'aiment (...) Quelques pêcheurs, parmi les plus jeunes, ceux qui emploient des bouées en guise de flotteurs pour leurs lignes et qui ont des bateaux à moteur, (...) parlent de l'océan en disant "el mar", qui est masculin. Ils en font un adversaire, un lieu, même un ennemi » (1969 : 1561).

### **Corailleurs et pêcheurs**

On pourrait croire que, hommes de mer, les corailleurs et les pêcheurs partagent une même représentation du milieu. Il n'en est rien. De même, ils ne participent pas exactement du même monde. Il va de soi que les corailleurs ont un certain nombre de choses en commun avec les pêcheurs de corail ; loin de nous l'idée de nier cet aspect des choses. Comme eux, nous l'avons dit, les corailleurs prennent part au même univers marin, ils fréquentent le port, des bars où ils se mêlent ; les amitiés se croisent d'un bord et de l'autre, les pêcheurs donnent des rochers aux uns et les corailleurs descendent décrocher les filets des autres. Ils partagent pour une part un vocabulaire et une toponymie spécifiques ; ils sont tous inscrits maritimes, dépendant des affaires maritimes et des prud'homies de pêche... Enfin bref, ils ont en commun mille fois plus de choses qu'entre eux et des agriculteurs ou des enseignants par exemple. Toutefois, notre propos n'est pas de mettre en lumière les ressemblances, mais plutôt les différences. Dire que les corailleurs et les pêcheurs participent du même univers, c'est simplifier à l'extrême les faits de la vie sociale. Il n'est aucunement paradoxal d'envisager les corailleurs comme constituant un groupe extérieur aux pêcheurs dans un certain contexte, et comme membres d'un groupe plus large les incluant dans un autre contexte. L'appartenance est avant tout une affaire symbolique.

"Au niveau des pêcheurs, il y a une relation assez ambivalente ! Toi, tu vois ce qu'il y a en dessous, eux le connaissent. Bon maintenant avec l'évolution du sondeur, ça a un peu évolué, mais même là, reste la différence de ce que toi tu as vu et que eux ne verront jamais ! Tu fais fortune, alors qu'eux sont encore avec leurs filets ! Tu es en train de rentrer pour passer tes vacances alors qu'eux en chient encore ! Pour beaucoup de gens reste le côté Cousteau !" (Patrick)

La différence essentielle s'organise sur un mode d'appropriation spécifique : avoir accès à la mer sur laquelle des générations de pêcheurs naviguent et pour lesquelles il a fallu développer des trésors d'intelligence, d'observation et d'ingéniosité afin de s'approprier les ressources en poissons. Le corailleur voit des choses que le pêcheur ne peut que supposer ; il traverse une frontière respectée depuis toujours par le pêcheur, il transgresse une limite et regarde des choses « dont le pêcheur de corail considère qu'elles n'ont pas à être vues » (Jasper). Alors que pour le pêcheur, la vue (liée à l'action de pêche et à la navigation) est déjà un sens prédominant par rapport à l'ouïe et au toucher<sup>14</sup>, le corailleur pousse à l'extrême ce désir de voir en franchissant les flots. Sous l'eau, l'odorat et l'ouïe sont neutralisés. Le monde du silence exacerbe l'activité visuelle et l'intrusion des plongeurs exaspère les pêcheurs qui craignent qu'elle ne leur porte préjudice. Jasper nous l'explique :

« Statutairement on est pêcheur comme eux, par ailleurs il est bien évident qu'on n'a pas la même culture qu'eux sur le plan..., et puis surtout c'est très simple, on voit ce qu'ils n'ont jamais vu ! Et ça ils ne nous le pardonnent pas, et alors ils ont un rapport d'envie, de jalousie ! Par rapport à cette connaissance. Eux, ils jettent les filets depuis des générations à tel endroit et nous on sait comment c'est au fond, et eux ils se le

---

<sup>14</sup> R. Mandron, Introduction à la France moderne. Essai de psychologie historique (1500.1640), Paris, 1974, p75 ; cité par Griffet (1995 : 59).

représentent seulement. Ils n'ont jamais eu la moindre image. Tu transgresses, ce n'est pas normal de faire ça et en même temps tu leur apportes une connaissance, le cas échéant, parfois une aide matérielle, tu vas leur sortir leur filet ; c'est pas le plus important, surtout le cas échéant tu peux leur dire ce qu'il y a à tel endroit ! Et là ils sont ambigus. Ils ne vont pas te le demander clairement, mais si tu leur dis, ça leur fait plaisir ! Il y a plus de rivalités entre pêcheurs et corailleurs qu'entre les corailleurs eux-mêmes ! Certains sont persuadés, cela fait partie des mythes d'ailleurs, que là où plonge un corailleur, sans parler de la question que quand il plonge on ne peut pas bien entendu poser les filets, parce que le poisson s'en va ou parce qu'il détruit ! Du délire ! Ils ne supportent pas les plongeurs de corail !

Raveneau : Il y a une réelle rivalité ?

Jasper : C'est pas une rivalité parce qu'on ne leur porte en rien préjudice, mais c'est, tu sens que tu les déranges. D'ailleurs, pendant des années en Corse, il y a eu une législation absolument fabuleuse, tu passais devant le tribunal ! A l'époque où j'ai commencé, moi, en 78, d'abord pour être corailleur il fallait être embarqué sur un bateau qui faisait du corail. Et ensuite tu demandais une autorisation à l'Etat, aux affaires maritimes qui te l'accordent à partir du moment où tu remplis un certain nombre de conditions, médicales entre autres ; et puis après tu passais devant la prud'homie, qui faisait le vote. C'est l'ensemble des patrons pêcheurs assemblés, qui faisait un vote. Les pêcheurs, pêcheurs ! Pas corailleurs. On lui accordait le droit de faire du corail ou pas. C'était un tribunal. Il y a eu des gens qui ont été refusés pendant des années. C'est compliqué. Ça fait partie de ces relations difficiles entre les pêcheurs.

Raveneau : Et la communauté des corailleurs n'avait rien à dire ?

Jasper : Rien ! Elle ne pouvait pas se défendre par rapport à ça ! C'était les pêcheurs qui jugeaient. Maintenant c'est plus pareil ! Le truc est accordé par l'administration sur le même système que le chalutier ».

Pourtant, nombre de corailleurs se sentent proches des pêcheurs, tout en reconnaissant que leur activité est très différente. Ils se sentent entre-deux. Proches des

pêcheurs, par les problèmes administratifs et mécaniques, par la même inscription maritime et par le fait qu'il faille "intéresser la plongée". Un corailleur, à la différence d'un plongeur, ne descend pas au fond pour le plaisir mais pour remonter une chose spécifique : le corail. C'est le caractère utilitaire qui est mis en avant, le plaisir passe après. Ils s'éprouvent également proches des plongeurs par l'utilisation des mêmes techniques, des mêmes usages du corps, des sensations similaires et d'une connaissance identique du milieu. Mais comme un leitmotiv, c'est la jalousie qui revient dans la bouche des corailleurs. Là comme ailleurs, il faut faire attention de ne pas la susciter. Il faut rester vigilant. Car la place même qu'attribuent les pêcheurs aux corailleurs est une place spécifique : c'est celle du sacrifié. A ce titre, les corailleurs s'intègrent dans l'univers des pêcheurs. S'ils dérangent, s'ils transgressent, ce n'est jamais impunément. La mort, c'est le rappel de l'ordre du monde. Les corailleurs sont condamnés pour les pêcheurs ; les accidents leur donne raison.

*« La mémoire des individus... est parfaitement conservée par le milieu des pêcheurs ! Ils se souviennent, ils ont chacun une place, les pêcheurs te parlent facilement de tel corailleur ! Je pense que ça a à voir avec cette idée que c'est un personnage qui transgresse quelque chose, un sentiment presque de..., il y a l'idée pour les pêcheurs que tu es presque condamné à leurs yeux, que tu es sursitaire et en même temps c'est une fonction qui doit être remplie ! C'est pas simplement de l'ordre de la folie individuelle ; tu as l'impression qu'il y en ait un, c'est bien ! Ils ont presque besoin de quelqu'un, tout en sachant qu'il ne fera pas de vieux os ! Il n'en faut pas trop ! Mais quelques-uns, ce sont des personnages qui ont une fonction dans le milieu des pêcheurs, tu le sens ! Il y a un rapport à toi, indépendamment des sports dont on parlait ! Tu sens très bien que tu as une place qui n'est pas neutre ! Par rapport à l'activité que tu fais, aux risques et au fait que tu pénètres un élément qui est le leur. » (Jasper).*



Que des corailleurs meurent, voilà qui confirme la représentation des pêcheurs. En ce sens, les corailleurs ne remettent rien en cause. Ils dérangent seulement, momentanément ; ils troublent les fonds (en faisant fuir les poissons), mais ils dérangent surtout parce qu'ils ne se conforment pas à un certain ordre du monde. C'est pour cela qu'ils sont sanctionnés selon les pêcheurs, parce qu'ils violent (l'interdit du fond) la mer. Leur place est celle du sacrifié. Les corailleurs ressentent confusément qu'une place particulière leur est faite. Ils se tiennent sur leurs gardes, vigilants. Rester vigilant ; encore une fois, voilà le maître-mot des corailleurs. Ne pas se laisser surprendre ; ni dans ce monde ci, celui du dessus, ni dans l'univers du dessous.

## 2 - Entre risque et technique

### « Sortir »

Six heures du matin. Le petit port de Girola est silencieux. Personne. La chaleur est déjà perceptible malgré l'heure matinale. Seul le vent vient déranger ce calme apparent. C'est Jean, le marin qui arrive le premier. Il amène la voiture près du bateau et décharge les pierres qui serviront à la fois à baliser les rochers et à entraîner le corailleur plus rapidement au fond. Il sort également du coffre tout un bric à brac de bouteilles d'eau minérale et de petits "cubis" de vin. Il a téléphoné ce matin à Renato, pour le temps. Là où il habite, sur une hauteur qui domine la mer, il la voit bien et juge mieux du vent. Il souffle ce matin, mais Renato pense que ça devrait aller:

*« Il faut sortir pour le savoir vraiment... s'il ne fallait plus sortir dès qu'il y a un peu de vent et du courant, on resterait toujours à la maison. Du mauvais temps, il y en a toujours ici. C'est pas comme dans le Golfe d'Argenta. ».*

Jean va garer la voiture après avoir ouvert le bateau. Renato et Anthos arrivent à leur tour. Ils sortent les bouteilles qu'ils ont gonflées hier soir, leur lampe qu'ils ont rechargée et quelques bouteilles plastiques. Pendant ce temps, Jean remonte le sondeur à sa place, au-dessus de la barre. Tous les soirs il le démonte pour qu'il n soit pas volé. Le bateau, une vedette rapide aux deux puissants moteurs, démarre. Jean largue les amarres et nous sortons doucement du port. La mer est blanche d'écume. Renato accélère. Le bateau se soulève et fend les vagues à toute vitesse. Renato explique qu'en cas de mauvais temps, c'est

le marin le plus mal à l'aise : « en surface, ça bouge, alors qu'au fond tu ne le sens pas pareil », sauf quand il y a du courant ; mais là, rien ne l'indique précisément en surface et c'est cela qui est dangereux. Toutefois, lorsque le temps est gros, aucun corailleur ne sort ; les risques d'accident sont trop importants et le marin a toutes les chances de vous perdre. L'année dernière, le marin de Mathieu l'a perdu. Par chance, la plongée n'était à la fois ni trop profonde ni trop longue et avec les deux bouteilles de 18 litres gonflées à 220 bars<sup>15</sup>, il a pu faire la majeure partie de ses paliers. Il a dérivé durant deux heures à la surface avant d'être récupéré par un voilier. Avant hier, Renato est remonté avec seulement 20 bars dans ses bouteilles et Anthos, il y a quelques jours, avec rien. Il suffit d'avoir eu à lutter contre le courant, de nager plus que d'habitude et de faire un peu plus de temps, la consommation augmente alors immédiatement. Plus le corailleur est profond et plus il consomme<sup>16</sup>. Cependant, les corailleurs ne se permettent ce genre d'écart que le jour où les conditions climatiques sont favorables et où il est facile de suivre les bulles depuis la surface ; car en cas de mauvais temps « on le ferait pas car le bateau peut mettre du temps à te retrouver. »

*« Une fois, le marin avait perdu Renato et Thomas car il suivait la marque ; mais le fil s'était coupé et le bidon dérivait. Quand il s'en est rendu compte il y avait 0,30 au GPS<sup>17</sup>. Il est revenu, il a recherché d'autres marques ou le point GPS de départ noté sur le cahier, ou alors il était en mémoire, je ne sais pas. Toujours est-il qu'il*

---

<sup>15</sup> Le volume d'air contenu dans chaque bouteille est égal à sa capacité multipliée par sa pression, soit dans notre cas :  $(18 \times 2) \times 220 = 7920$  litres. Voir loi de Mariotte dans l'annexe.

<sup>16</sup> Voir loi de Mariotte et de Henry dans l'annexe.

<sup>17</sup> Sur un GPS, 0,10 est égal à un dixième de miles soit un peu plus de 100 mètres environ. Le GPS (Global Positioning System) est un système de positionnement mis au point par l'armée américaine. Il couvre le monde entier par un système de balises satellites qui permettent de donner les coordonnées d'un point, au mètre près, lors d'un usage militaire, et à environ dix à quinze mètres pour le secteur public.

les a retrouvés au bout d'un moment en voyant le parachute sur lequel ils étaient toujours accrochés » (Anthos).

Non seulement les corailleurs ne "sortent" pas par mauvais temps, mais ils s'accordent parfois une journée de repos quand les périodes de beau temps s'allongent. Il arrive aussi que pour une raison ou une autre, un homme décide de ne pas plonger alors que le temps le permet.

« Et puis les jours où tu te la sens pas, tu restes où tu es, tu prends un bouquin ! Tu fais demi tour ! C'est là peut-être j'accorde un truc. Si tu te la sens pas tu cogites pour savoir un peu pourquoi ! Et tu y vas pas ! Tu peux avoir un élément physiologique et tu vas pas prendre le stéthoscope, le tensiomètre ! Si tu te la sens pas ça va. T'y vas pas ! Par contre ça m'est arrivé de me faire engueuler par ma femme parce qu'on sortait, le temps n'était pas particulièrement clément et quand toi tu es au palier ça va encore mais sur le bateau c'est l'apocalypse ; mais ce jour là si je suis en bonne santé et que j'ai envie d'y aller sans prendre un risque par rapport au temps qu'il fait, tu sais que ton marin va assurer ! ... Une partie du palier il va falloir que tu fasses attention, avec le pendeur, tu rallonges ton temps de palier à trois mètres ! Parce que... tu vois bien, c'est pas un risque supplémentaire ! C'est la personne qui est sur le bateau qui est... toi tu es sous l'eau ça va ! Ça m'est arrivé, quand tu as des périodes de beau temps qui durent ! Je vais pas attendre qu'il pleuve pour faire un tour à la montagne, je vais faire mon tour à la montagne ! » (Patrick)

La perception du mauvais temps et la décision de sortir est aussi une affaire personnelle. Elle est liée au site de plongée. Ce n'est pas la même chose de "sortir" dans le golfe d'Ajaccio et dans les bouches de Bonifacio par exemple. Ensuite, cela dépend du type de bateau utilisé: une vedette assez petite à fond plat peut sortir par presque tous les temps. Enfin, si le corailleur est fatigué ou qu'il est préoccupé, il « saisit un peu l'excuse du temps... » (Jasper).

## Repères naturels et instruments

Renato a branché le GPS (Global Positioning System), "appelé" sur l'écran le dernier point mémorisé hier et l'appareil lui indique alors le cap à suivre. « *C'est pratique* », dit Anthos à qui je fais remarquer l'avantage de l'instrument, d'autant que ce matin nous sommes en plein brouillard malgré le ciel bleu qu'on voit pointer par moment au-dessus de nous. « *Mais attention de ne pas s'échouer car le GPS t'indique ni les secs, ni les rochers, ni la terre. Lui, il se contente de t'indiquer le chemin le plus court, la ligne directe même, si pour cela tu dois franchir la terre !* »

Cette innovation électronique permet de communiquer avec un satellite pour connaître la position exacte du bateau en longitude et latitude (avec une précision de l'ordre de 5 à 15 mètres suivant les modèles). En outre, le GPS permet également de savoir, depuis n'importe quel port de Méditerranée, la route à suivre pour rejoindre un site dont il connaît les références géographiques. Il est possible ainsi d'associer la route indiquée par le GPS et le tracé du sondeur qui donne une représentation du fond à la verticale du bateau. Ainsi, le corailleur peut construire un modèle à trois dimensions du fond de la mer.

### **« Les pêcheurs, ils te donnent des rochers »**

En route, un pêcheur appelle à la radio. Il a trouvé du corail dans ses filets hier. Il a relevé le point aux amers et mis une balise pour le retrouver. Renato est embêté car, m'explique-t-il, « *souvent ils (les pêcheurs) donnent des rochers non porteurs et tu te fais une plongée pour rien* ». Mais il arrive aussi que ce soit intéressant ou "correct" du moins. « *Et puis si tu refuses, après ils te recontactent plus, ils vont voir un autre* ». Le dernier rocher qu'un pêcheur lui a donné, "c'était OK". Il a fait environ deux kilos d'un beau corail sur un fond plat, avec

seulement quelques rochers. Le genre de fond qu'un corailleur ne "travaille" pas. Il se peut qu'il relève les points par acquis de conscience et les mettent en mémoire sur le GPS en se disant qu'il y reviendra le jour où il ne saura pas où aller. Mais il l'oublie et ces petits rochers sont perdus.

Cependant, les rochers isolés peuvent réserver des surprises, justement parce qu'ils sont en dehors des "routes" que suivent les corailleurs. Ainsi, l'année dernière, avec Thomas, Renato a trouvé un rocher vierge, isolé avec quelques autres, dont une face seulement "portait". Les autres roches à côté étaient nues, pas une trace de corail. Anthos raconte qu'il s'était passé la même chose avec Thomas et Hector lorsqu'ils avaient trouvé un "pain de sucre" magnifique où ils avaient "tapé" 180 kilos de corail vierge. La même roche à côté ne portait que des gorgones et des violets. « *Pour trouver des rochers là* », commente Anthos, « *il faut avoir de la chance parce que si tu prends celui avec les gorgones un jour où c'est un peu brouillé au fond, tu t'en vas... Mais là, c'était un pêcheur qui leur avait donné* ».

### **Alignements et GPS**

Les échanges continuent avec Félix et un autre pêcheur qui se joint à la conversation. Renato et Anthos décident d'aller voir le site que Félix a balisé hier, mais avec le brouillard ce ne sera pas facile « *surtout que Félix il l'a pris par alignement* ». La technique traditionnelle dit des "marques", "amers" ou "alignements" est encore utilisée malgré l'existence d'instruments plus sophistiqués comme le GPS ou le toran<sup>18</sup>. C'est un procédé de repérage qui ne peut se pratiquer que parce que l'éloignement des côtes n'est

---

<sup>18</sup> C'est le premier procédé électronique de navigation. Il fonctionnait à partir d'émissions radios, mais il vient d'être abandonné parce que supplanté par le GPS plus précis.

pas trop important. En effet, le principe géométrique repose sur la possibilité de déterminer un point à partir de l'intersection de deux droites, et une ligne droite à partir de deux points. Ainsi, un site de pêche est déterminé par l'intersection de deux lignes droites, elles-mêmes définies par quatre points alignés deux à deux. Le lieu où nous arrivons est défini comme "la tour dans le V". Expression hermétique qui décrit en fait la montagne qui se trouve face à nous et qui forme un "V" et la tour de Canigioni un peu plus loin. Il faut alors "mettre" la tour au centre du V de la montagne. Lorsque vous superposez les deux, vous êtes alors "sur site". C'est une zone fameuse qui a été beaucoup travaillée par les sardes dès 1956. Ils venaient se reposer dans la baie de Figari ; « C'est des tonnes de corail qu'ils ont remontées dans cette zone » nous dit Renato.

Cette technique peut sembler imprécise par rapport au GPS. Il n'en demeure pas moins qu'elle est encore utilisée par certains corailleurs, sans parler des pêcheurs. Pour eux, c'est parfois le GPS qui manque de précision car ses données peuvent être perturbées.

*« Domenico : J'ai un très bon coup d'oeil, je prenais l'alignement terrestre. Et comme j'avais un très bon écho sondeur sur mon bateau. Après j'ai eu un petit bateau de vingt-cinq mètres. Et je baladais mon sondeur, je retrouvais toujours, j'ancrais toujours mon bateau. Même sur soixante-dix mètres j'ancrais toujours mon bateau et je revenais à mon ancre. Toujours seul. Je travaille beaucoup avec les alignements, obligé parce que si il y a un mauvais coup de vent les balises sont parties ! C'est ça qu'était ridicule là. Autrement les balises elles disparaissaient. Même nous sur la Côte d'azur, si on prend pas des repères terrestres. Naturellement on travaille beaucoup avec les GPS. Mais c'est valable à trente, quarante mètres près.*

*Raveneau : Je croyais que c'était à cinq mètres près ?*

*Domenico : Mon oeil ! T'es trop près de la côte, t'es influencé par les sémaphores. Comme eux doivent être influencés par le phare de Bonifacio.*

cent mètres près tu peux toujours chercher ». Renato se décide pour un petit rocher à 75 mètres de fond. Le marin prépare une pierre à laquelle il fixe un "cristal"<sup>19</sup> et il jette l'ensemble depuis le pont arrière quand Renato lui crie : "balance". Le bateau revient, il récupère la bobine et lui fixe une des bouteilles plastique. Le rocher est alors marqué. Il ne reste plus qu'à se "jeter" à l'eau et à suivre le fil jusqu'au rocher. Anthos se prépare. On arrête de discuter. Le silence s'installe sur le bateau. Une atmosphère de "recueillement" et de concentration s'installe. On cherche une place où ne rien déranger, où l'on ne soit pas en trop. Les mots n'ont plus cours, seuls les gestes comptent, toujours les mêmes. Les objets, les instruments, doivent être à leur place. Ne rien déranger. Si le corailleur est obligé de parler, c'est que quelque chose n'est justement pas à sa place, et "ça ne va pas".

*« Juste avant de plonger pendant quelques minutes j'essaie de bien me calmer, je baisse mon rythme cardiaque, je respire, alors que s'il y a des gens qui sont là, ils vont te poser des questions, alors si tu réponds pas c'est pas sympa, si tu réponds tu te déconcentres, c'est une préparation. C'est pas une grosse préparation. Mais quand tu t'es équipé, tu es toujours un peu essoufflé... En plus tu as toujours un peu l'appréhension de plonger. Tu te détends, et une fois que tu t'es détendu... Quand tu plonges profond..." (Mika)*

Le travail du marin, les "yeux de surface", c'est de coller au plus près du corailleur. Il doit connaître à fond ses habitudes et l'organisation de son équipement. Il doit savoir qu'il met par exemple, toujours la palme gauche avant la droite et qu'il doit lui passer du côté droit et non du côté gauche. Il doit avoir repéré que le couteau se

---

<sup>19</sup> Bobine de polypropylène sur laquelle sont enroulées des centaines de mètres de cordelette et servant à baliser un rocher à corail.



met toujours après le profondimètre, etc. Chaque corailleur a ses codes individués qu'il faut respecter à la lettre.

Les préparatifs de plongée commencent selon une sorte de cérémonial auquel on ne doit en rien déroger. Entièrement nu, le corailleur endosse une tenue en néoprène. Parfois ce sont deux combinaisons, car sous l'eau, aux profondeurs auxquelles il va descendre, le froid gagne rapidement son corps, et parce que la pression ambiante qui s'exerce sur la matière souple du néoprène en réduit considérablement l'épaisseur, et donc le pouvoir isothermique : au bout d'une centaine de plongées les vêtements sont hors d'usage. L'homme met ensuite une bouée ("fenzy") ou une veste gonflable grâce à laquelle il peut corriger sa flottabilité en fonction de la profondeur. Sans elle, il serait littéralement collé au fond par la pression. L'équipement s'achève par le couteau, le masque, les gants, la montre, le profondimètre, l'ordinateur de plongée s'il est jugé utile<sup>20</sup>, les tables permettant de calculer la durée des paliers. Tout cela est fait méthodiquement, rituellement.

*« Les façons de plonger de chacun, sont des rites individués, et qui ne sont pas très supportables pour un autre corailleur, d'ailleurs ça m'est arrivé à plusieurs reprises sur un bateau, ils ne supportent pas mes trucs, je ne supporte pas leurs trucs (...) Le fait est que chacun a une position très précise par rapport à ça. Et ça va beaucoup plus loin, il y a la façon et à quel moment tu t'habilles, moi par exemple je sais que je me suis souvent disputé avec mon collègue, je m'habillais au tout dernier moment, c'est-à-dire que lorsque je sondais j'étais habillé comme ça. Je considérais que sonder c'était capital pour moi avant, il fallait que je me représente ce qu'était le rocher, ce qui fait qu'à la limite je faisais perdre une demi heure à l'équipe, je tournais autour sans m'habiller, alors que sa théorie c'était : "viens voir, tu verras bien comment c'est!". Lui (un collègue) c'était du genre, larguez les amarres et c'était parti pour la*

---

<sup>20</sup> Ses tables ne sont pas calculées pour ces profondeurs.

plongée. Tandis que moi je le considérais autrement. Chacun a sa façon : à quel moment tu vas t'habiller, la manière même de s'habiller, comment tu vas envisager des trucs bêtes comme le masque ou la combinaison, tu vas pas mettre ça de la même manière au même moment. Le masque par exemple il y en a qui vont te mettre ça et sauter avec le masque à la main, il y en a qui vont se le garder, se l'ajuster et ça, ça sera toujours pareil, une fois que tu as pris cette habitude là tu la respectes, pourquoi? Je sais pas, parce que tu dois penser que ça a marché la fois d'avant et que c'est comme ça qu'il faut faire. Et c'est aussi parce que tu es obligé de ne rien oublier, tu as trouvé un ordre pour les gestes, tu t'y tiens. Et c'est comme ça que tu aboutis à des trucs ritualisés et spécifiques pour chacun. » (Jasper)

La manière de s'habiller et de se préparer avant l'immersion nous semble s'organiser comme un rituel dans la mesure où le comportement et les actes corporels ne sont plus seulement instrumentaux, mais qu'ils acquièrent une dimension symbolique. La ritualisation des gestes désamorce le danger, elle forme un bloc compact que les corailleurs opposent à l'incertitude. La preuve, c'est qu'une erreur ou un défaut viennent s'immiscer, et il est ressenti comme une manifestation gênante, voire dangereuse. Les actes sont ritualisés parce qu'ils produisent une efficacité symbolique.

« A un moment j'ai eu un marin qui était un innovateur, tous les matins il arrivait avec une idée ! Je supportais pas. Et de temps en temps il avait raison ! Quelquefois il m'a proposé des trucs très astucieux ! Mais le matin ça me gênait, je me disais ça y est, il va encore arriver avec une idée. Je ne peux pas, ni mentalement, ni rationnellement, ni matériellement, revenir sans arrêt sur le film, une fois qu'il y a des trucs acquis c'est pas possible.

Raveneau : D'où cette importance de ritualiser.

Jasper : Absolument. C'est une nécessité, c'est vrai que la nécessité tourne en rond, une fois que c'est en place. Mon marin il me dit, tu sais même pas pourquoi tu fais ça ! Et il avait raison, j'avais même oublié ! Ça m'arrive d'oublier



1

Un  
corailleur finit  
de se préparer  
avec l'aide d'un  
collègue.

2

Une fois  
habillé, le  
corailleur se  
prépare à se  
"jeter" à l'eau  
au moment où  
le bateau arrivera  
sur la balise.

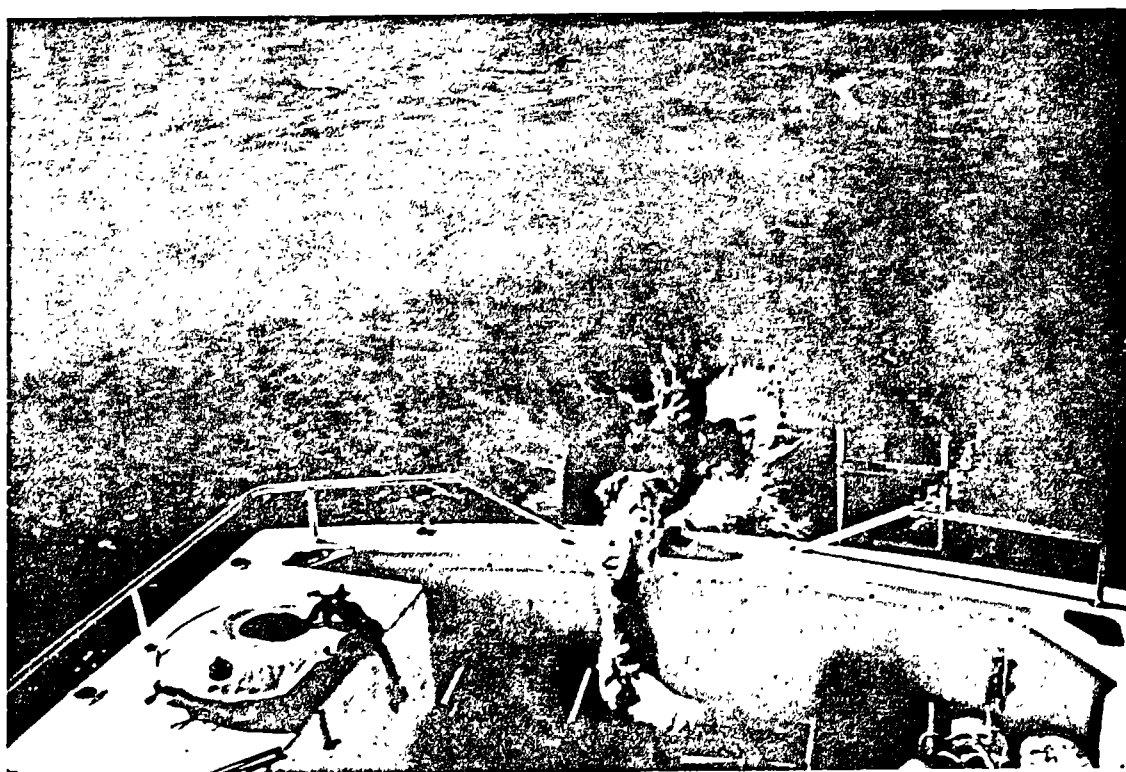


Deux techniques pour se mettre à l'eau : se "jeter"  
debout



Ou en arrière.

4



*pourquoi, quel était le truc initial, pour faire comme ça. Et neuf fois sur dix il y a une raison. (...) Ce sont des trucs qui vont avec toi. Il y a quand même un danger dans ce métier, tu as l'impression que ça a une valeur de conjuration, ça te rassure ! Voilà ! » (Jasper)*

Une fois le corailleur habillé, le marin approche le bateau du "cristal" qui marque le lieu de pêche. Le corailleur aura pris soin de faire savoir à son marin quel type de plongée il va effectuer (d'exploration, de récolte), à quelle profondeur il va descendre et quelle sera à peu près la durée au fond. Tout cela sera

plus ou moins respecté, suivant les situations rencontrées et l'attitude du plongeur face à ce qui a été prévu (rigueur ou non). Même lorsqu'il n'est rien dit, le marin connaît le profil de la plongée: par observation, par la connaissance des fonds sur lesquels il travaille (la profondeur au moins), par habitude du travail avec le corailleur.

Avant de sauter à l'eau, le corailleur prend la "marteline", sorte de petit piolet, qui lui servira à "décoller" le corail de la roche. Le plongeur suspend enfin à son cou un grand panier ouvert dans lequel il a placé un ou deux gros galets pour lui permettre de descendre plus vite, et un "parachute", poche rouge vif en nylon, autour de duquel sont enroulés cent mètres de cordelette. C'est lui qui, gonflé d'air, remontera le panier de corail à la fin de la pêche.

### **Au fond**

En à peine deux minutes le corailleur aura rejoint les 80 ou 90 mètres qui le séparent du fond. Plus il descendra et plus sa vitesse augmentera. Peu à peu, il gonfle sa bouée pour ralentir sa descente. La lumière solaire pénètre de moins en moins et tout devient d'un bleu très sombre.

Arrivé à la profondeur voulue, il faut repérer la roche et se diriger vers elle à la recherche du corail.

« Tu sautes à l'eau et tu t'en vas sur la balise ! et à ce moment là je prends dans mon doigt, le gilet dans l'autre main, j'attrape le fil et je me laisse glisser le long ! Ton fil n'est jamais droit, quand je suis à quinze mètres j'enclenche le chrono ! Et tout en descendant dans les quarante mètres je dois mettre de l'air dans mon gilet ! A partir de quarante mètres, sinon je suis trop lourd ! Et j'arrive dans le fond je suis encore lourd alors je me gonfle pour être bien, et alors à ce moment là je m'en vais sur le tombant et je me stabilise toujours au gilet, j'ai un gros gilet ! Et quand j'ai fini, moi je remonte toujours sur le tombant ! Mon copain, lui, il remonte tout de suite ! Je remonte toujours sur le tombant parce que si j'ai un problème je suis sûr que je ne retomberai pas plus bas que les 90 m ! Tu peux avoir un problème de parachute à la remontée, il s'emmêle ou t'es pas bien ! si je suis sur le tombant je suis sûr de ne pas tomber en dessous de 90 m ! Et alors je ne remonte jamais en palmant ! Je remonte à bulles constantes ! j'ai mon gilet, je le tiens là et je remonte ! » (Domenico)

Le spectacle est généralement d'une beauté surprenante et donne souvent aux corailleurs l'impression de survoler un autre monde. Valentin évoque l'euphorie qui s'était emparée de lui le jour où il s'est retrouvé debout sur ses palmes au sommet d'une paroi à 110 mètres avec, sous lui et devant lui, le vide absolu et bleu<sup>21</sup> .

### « Taper le corail »

En quittant la surface, Anthos a emporté dans son panier une pierre pour l'alourdir et lui permettre d'engager une descente rapide. Il l'a larguée vers 30 mètres et commence doucement vers cinquante mètres à gonfler sa "fenzy" pour ralentir progressivement sa descente et se stabiliser au pied du rocher ; sinon, il

---

<sup>21</sup> Certaines émotions et sensations ressemblent à s'y méprendre à celles décrites par les alpinistes de haut niveau.

viendrait littéralement se cogner au fond. L'eau est transparente aujourd'hui, mais la visibilité est brutalement réduite à 65 mètres par un épais brouillard de particules que le courant déplace . Il n'y voit plus à trois mètres, ralentit encore sa descente, regarde son profondimètre et se stabilise à 75 mètres, profondeur où le rocher a été sondé. Il lui faut une bonne minute pour s'orienter et trouver la roche. Anthos distingue de grandes gorgones qui tapissent la paroi ; tout est d'un bleu noir. Sitôt qu'il allume sa lampe, maintenue le long de son avant-bras gauche par deux rondelles de chambre à air, de manière à disposer de ses deux mains, les couleurs réapparaissent et son regard est attiré par des taches rouges auréolées de (polypes) blanc(s) : le corail.

Le travail commencé, le corailleur sait qu'il ne dispose que d'une vingtaine de minutes au fond avant d'entamer son long retour vers la surface. Tout allongement de cette durée modifierait sensiblement sa plongée, avec pour conséquence une suite de problèmes graves : temps de palier allongé, plus grande consommation d'air, risque d'accident de décompression , etc. La récolte du corail doit se faire méthodiquement, avec une grande économie de moyens ; tout doit être dosé : souffle, mouvements, "palmage". Avec sa marteline, le corailleur sectionne la base de la branche de corail en faisant attention de ne pas l'abîmer et la laisse tomber dans son panier.

Il va alors progressivement remonter le long du rocher. Les corailleurs préfèrent cette solution à celle de commencer la récolte "en tête", pour finir sur le pied de la roche. D'une part, parce qu'ils travaillent le regard tourné vers la surface et la lumière, pouvant ainsi mieux distinguer les reliefs et les branches de corail en contre-jour. D'autre part, parce qu'ils entament, dès le début, la remontée et parce qu'ils sont au plus profond avant que la narcose ne soit trop destructrice.

La marteline dans la main, le panier ajusté autour du cou, Anthos commence à "taper" les branches qu'il fait tomber dans son panier au fur et à mesure. Vite, ne pas perdre de temps, localiser les plus belles branches. Un peu d'air dans la "fenzy" et il remonte doucement d'un ou deux mètres. Quelques coups de palme, le voilà de nouveau sur des branches. Celles-là sont dans un trou, mais impossible de les avoir, même en utilisant le "copetto"<sup>22</sup>. Encore quelques branches et il sera temps de remonter.

### **La narcose**

Il ne faut pas perdre de temps, celui-ci est compté au fond.

*« La première idée qu'il faut avoir en tête c'est qu'à partir de soixante-dix, quatre-vingts c'est l'obscurité ! A cent mètres c'est la nuit ! (...) Il faut se mettre ça en tête. » (Jasper)*

Le corailleur est sous l'emprise de la narcose<sup>23</sup>, cette "ivresse des profondeurs" selon Cousteau . La réalité échappe alors au plongeur, le monde perd sa consistance, il apparaît "déformé", "fantastique", "lunaire", "irréel"... Elle survient vers cinquante mètres et pour le corailleur, toute la difficulté consiste à reculer cette limite, à aller jusqu'au seuil de la perte de conscience. Aristide est formel : *« il s'agit d'un jeu avec la mort, d'autant plus faussé que tel jour on est parfaitement clair à quatre-vingts mètres et tel autre complètement bourré à soixante ».*

Les troubles provoqués par la respiration d'air sous pression sont caractérisés par une baisse du niveau de vigilance. Cette hypovigilance est une véritable altération

---

<sup>22</sup> Sorte de petite épuisette en aluminium avec un bras télescopique.

<sup>23</sup> La narcose est une intoxication du système nerveux central par augmentation de la pression partielle d'azote dans le sang.



de la conscience. Si les perceptions, les souvenirs et les actions du corailleur s'effectuent, ils restent juxtaposés. Leur intégration est entravée, il devient difficile alors d'articuler les données immédiates de l'expérience sensible avec la réflexion. Les informations ne sont plus ordonnées les unes par rapport aux autres, "on se sent décollé de la réalité". Celle-ci échappe pour une part au plongeur. Mêmes les sensations de son propre corps sont altérées. Les corailleurs utilisent souvent pour se faire comprendre "la loi du verre d'alcool" ; elle correspond à l'ingestion d'un verre d'alcool fort tous les cinq mètres, après la barre des soixante mètres. Les premiers symptômes sont les difficultés de concentration, l'attention se relâche : « ça devient difficile de faire une opération, tu raisonnes plus avec méthode » (Niccolo). Les idées ont tendance à s'imbriquer les unes dans les autres de façon apparemment aléatoire : « tu te mets brusquement à penser à autre chose, tu passes du coq à l'âne » (Anthos). Les idées et les pensées s'accélèrent, elles défilent littéralement sous les yeux des corailleurs. A d'autres moments, c'est l'inverse, une idée s'impose et « on n'arrive plus à s'en débarrasser ». L'activité fantasmatique est enrichie ; elle apporte une sorte d'élargissement de l'esprit. L'imaginaire se débride ou alors de hautes considérations philosophiques (banales en fait) s'élaborent.

« Patrick : T'as des mecs qui sont narcosés à quarante mètres, c'est-à-dire qu'à cinquante mètres c'est complètement hors de leur portée ! Soixante mètres, on sait qu'après tu as soit l'hyperoxie selon l'individu qui va y réagir ou pas y réagir, etc... Donc pourquoi Pierre et pas Paul etc... ça si tu veux c'est un truc nous... j'ai des copains qui ont essayé, ils ont calé. Alors que par ailleurs, c'étaient des gens qu'on considèrait comme sportifs actifs ! Et le copain avec qui j'avais fait une saison ici, lui ça l'empêchait pas de travailler, ça le gênait, il était narcosé, par contre il le prenait très bien... Il faisait des trucs ou disait des trucs à nous faire mourir de rire !

Raveneau : C'est-à-dire il délirait au fond ?

Patrick : Oui, il arrivait à te rapporter des situations avec un vécu qui était délirant. Il ne perdait pas le fil de la réalité, il assurait sa propre sécurité, il travaillait sur une roche, par exemple et il y avait un surplomb ! Les branches de corail, avec l'air... sur le surplomb, tu as cette espèce de plaque de mercure qui est au plafond, le bout des branches qui dépasse quand t'as pris les grosses il n'y a plus que les petites et là tu travailles sur une vision déformée mais avec un angle vraiment particulier et à la fin c'était vraiment plus possible et la main disparaissait quand on ressortait de là il n'y avait plus la branche de corail ! Et c'était un truc qui faisait délirer... Quand en sortant il racontait son truc ! En plus il avait une manière de le raconter, alors que chez certains... il arrivait à en rire et à faire rire les autres. »

Les troubles provoquent un amoindrissement de la capacité générale à comprendre et à intervenir sur l'environnement, on saisit donc pourquoi les corailleurs insistent tant sur la nécessité des automatismes : « on fonctionne un peu au pilotage automatique » (Hippolyte). « On pêche toujours le corail en automate, tu le fais par automatisme. » (Mika).

Toutefois, si l'altération des fonctions corporelles et cérébrales est importante, la sphère du jugement subsiste comme un système de repères lointains. Les corailleurs ont toujours une certaine conscience des troubles de la narcose, ils luttent contre sa venue, ils tentent de la maîtriser.

### **Le mélange**

Pour combattre la narcose, certains mélanges ont été mis au point. Ainsi, dans les années soixante-dix, une société marseillaise, la Comex, met au point un mélange respiratoire appelé héliox (mélange subtil d'hélium et d'oxygène). Celui-ci permet aux plongeurs de travailler lucidement à plus de cent mètres. Certains corailleurs

adoptent cette technique très coûteuse. La plupart restent fidèles à l'air.

*« Je la sens l'intoxication, moins je respire, plus je me calme ! Plus je la repousse, et l'hélium pour palier à l'effet de la narcose, j'en rajoute ! C'est pas plus compliqué, moi je suis à l'aise à cent vingts, donc je mets dix pour cent d'hélium, cent mètres je suis limite ! Pour être bien à cent vingts mètres à l'hélium, il faut que je fasse une plongée comme ce matin ! Plonger à 95/100 mètres comme ça quinze à vingt minutes, c'est mathématique! » (Mika)*

Les valeurs de pression partielle des gaz respiratoires sont un élément déterminant pour les plongées profondes ; le risque d'hyperoxie<sup>24</sup> associé à l'augmentation de pression ambiante oblige à diminuer la proportion de gaz actif (oxygène) pour le remplacer par un gaz non métabolisable au-delà de 80 mètres. Il convenait donc de choisir un gaz très léger. La logique aurait voulu qu'on désigne l'hydrogène mais les risques liés à son utilisation et son potentiel narcotique supérieur ont amené à choisir l'hélium<sup>25</sup>. Ce gaz donc, utilisé comme diluant de l'oxygène, permet d'éviter à la fois l'hyperoxie et les effets toxiques de l'azote (narcose). C'est ce que confirme les corailleurs : *« à l'hélium t'es hyper clair, à l'air t'es complètement bourré ! »* (Niccolo)

Les corailleurs utilisent généralement le système de la "giclette". C'est une technique "bricolée" qui consiste à gonfler au préalable une bouteille (15 litres) à 220 bars d'air. Ensuite, le corailleur gonfle son "bi-bouteille" avec 35 bars d'hélium<sup>26</sup> qu'il mesure très précisément au

---

<sup>24</sup> L'hyperoxie est une intoxication par l'oxygène, ce qui peut paraître paradoxale en plongée. Se reporter en annexe pour les explications.

<sup>25</sup> Le choix du gaz s'est fait en accord avec le principe de la loi de Boyle-Mariotte en vertu de laquelle l'augmentation de pression se traduit par un accroissement de la masse volumique gazeuse, entraînant une gêne respiratoire. Se reporter en annexe pour de plus amples explications.

<sup>26</sup> Pour une profondeur de 95 mètres la proportion d'hélium change en fonction de la profondeur.

manomètre. Puis en reliant la première bouteille à 220 bars aux deux autres, à l'aide d'un flexible, il mélange l'hélium à l'air en ouvrant le robinet en grand. Normalement, il faut un mélangeur pour obtenir un gaz composé correctement ; mais les corailleurs s'en satisfont et ils finissent de gonfler le bi-bouteille à l'air, avec le compresseur. Ils poussent le compresseur deux fois jusqu'à la limite des 220 bars de manière à ce que le mélange se fasse correctement. Enfin, avec un analyseur d'oxygène, les proportions du mélange gazeux sont vérifiées. Les corailleurs utilisent cette technique<sup>27</sup> pour limiter la narcose. A partir de 90 mètres généralement<sup>28</sup>, ils reconnaissent que ses effets sont effroyables et ils rajoutent alors une petite proportion d'hélium qui retarde la venue de l'ivresse.

Niccolo raconte que jusqu'en 1990, il était à l'air jusqu'à 95/100 mètres.

*« Tu sais que tu es sur la corde raide. Tu es limité, le moindre pépin et... Une fois, je me suis endormi une ou deux minutes au fond, mais tu ne sais pas vraiment combien de temps. Mais bon, c'est encore OK quand tu regardes ta montre. Tu es narcosé. Au palier, quand tu essaies de te rappeler ta plongée tu as des trous, des vides. Tu agis mécaniquement (...) A l'hélium, c'est différent. Tu es vachement conscient, hyper-clair, tu te rends compte de tout et tu te fais peur. C'est un ami sarde qui m'avait dit ça : "tu vas voir avec l'hélium tu te fais peur". Tellement tu es clair que tu te mets des idées en tête. Par exemple, tu te dis si j'ai une panne de détendeur à cette profondeur, sûr que j'y reste. Et alors, tu as l'impression que ton détendeur marche mal, qu'il est dur. Tu essaies l'autre, c'est pareil. Cette année, je suis descendu à 105 mètres à l'hélium.*

---

<sup>27</sup> Se reporter en annexes pour les problèmes que présentent ce type de technique.

<sup>28</sup> Toutefois, la législation du travail oblige les plongeurs professionnels à n'utiliser l'air que jusqu'à 65 mètres et le mélange jusqu'à 95 mètres ; alors que les corailleurs ne commencent à utiliser le mélange qu'à partir de cette dernière limite.

*D'un coup, au fond je me suis dit putain si j'ai un accident, j'y reste à cette profondeur. A l'hélium, tu te rends vraiment compte de la profondeur à laquelle tu es et tu te fais peur. La peur ne m'a plus quitté jusqu'au palier ! (...) A l'air, tu es obnubilé par ton travail ! A l'air, tu ne penses à rien, y'a pas un jour qui se ressemble à l'air »  
(Niccolo)*

Les corailleurs utilisent peu l'hélium, sauf à des profondeurs qui dépassent les 90 mètres. Ce choix est motivé essentiellement par le coût de ces plongées et les risques de décompression<sup>29</sup> plus importants : « Ce sont des plongées plus pointues... Et tu peux pas te permettre de faire une remontée rapide ; là tu y restes à coup sûr ».

Plonger à l'héliox<sup>30</sup> nécessite des capacités techniques particulières pour élaborer la préparation du mélange ; cela oblige les corailleurs à faire appel à un organisme extérieur pour se le procurer. Cette démarche diminue non seulement l'indépendance des corailleurs (délais de livraison, confiance), mais elle augmente considérablement le prix des plongées. En effet, le prix moyen du mélange préfabriqué en 1992 était de 200 F/m<sup>3</sup>. Cela se traduit, pour une plongée de 20 minutes à 90 mètres par exemple, à une facture d'environ 2000F. On comprend mieux leur réticence à utiliser les mélanges préfabriqués à l'hélium et pourquoi, en cas de franchissement régulier de la barre des 90 mètres, ils préfèrent bricoler à "la giclette" un mélange qui est certes d'un coût largement supérieur à l'air, mais bien inférieur au prix du marché. Cependant, il semble également que la conscience

---

<sup>29</sup> Voir explications en annexes. En outre, au mélange on ne peut faire qu'une plongée par jour, ce qui divise environ par deux les possibilités de trouver du corail. Des tables spécifiques de décompression sont à respecter.

<sup>30</sup> L'héliox (O<sub>2</sub>/He) est un mélange synthétique binaire associant oxygène et hélium de manière à conserver une pression partielle d'oxygène toujours inférieure à 1,6 bar à la profondeur maximale d'utilisation choisie.

sauvegardée par l'hélium au fond vienne briser des perceptions longuement élaborées ; et que cette soudaine prise de conscience des risques se paye d'une peur supplémentaire.

### **En surface**

Après qu'Anthos ait sauté et disparu au fond, Renato part sonder une autre roche, sans toutefois s'éloigner trop de la balise sur laquelle vient de plonger son collègue. « *La mer s'est un peu calmée* », me fait-il remarquer. De temps en temps, nous revenons sur les bulles d'Anthos de manière à ne pas le perdre. Au bout de vingt minutes, nous abandonnons après avoir largué une pierre et marqué un nouveau rocher. « *Si Anthos n'a rien fait ou qu'il estime qu'il y a plus rien d'intéressant, j'irai me mettre à l'eau sur la roche que je viens de sonder* » explique Renato. Nous observons les bulles qui remontent à la surface, tantôt énormes et en faible quantité, tantôt par milliers et minuscules. En surface, le marin suit scrupuleusement les bulles du plongeur pendant toute la durée de la plongée, de manière à ne pas le perdre. Il reste attentif aux signes que lui transmettent les bulles: les grosses signifient déplacement au fond et les petites bulles mousseuses, de type champagne, représentent un arrêt sur un site. Elle indiquent que le corailleur travaille : s'il reste au même endroit, c'est qu'il a de fortes chances d'avoir trouvé du corail.

Renato regarde sa montre, cela fera bientôt une demi-heure qu'Anthos est parti. « *Il ne va pas tarder* » dit-il ; puis, peu après : « *il va remonter y'a plus de bulles* ». Renato et Jean, le marin, scrutent l'espace, attendant le parachute, attentifs. Cela fait déjà cinq minutes que la conversation s'est doucement figée à l'approche de la sortie présumée du parachute. De nombreux marins, et les corailleurs eux-mêmes, reconnaissent que l'attente de

surface est une situation stressante, plus même à leurs dires que lorsqu'ils sont au fond :

*« Oui, mais tu es plus inquiet pour la personne qui est au fond quand tu fais le marin que la personne qui plonge ! Parce que quand tu es au fond, tes cartes, tu les connais ! Quand t'es en surface tu n'as aucune prise ! Il y a le côté passif qui fait que la non intervention provoque la peur ! » (Patrick)*

Tout à coup, une grande poche orange vif surgit en surface et se dresse. Le bateau s'approche doucement, Renato coupe les moteurs et le bateau file sur son aire encore un peu. Jean se penche et ramasse le parachute. Il "mousquetone" le pendeur sur la corde du parachute, de manière à ce qu'Anthos reçoive la "gueuse" de plomb de quinze kilos directement sur lui. Renato explique que pour éviter l'accident, il règle plus court de deux mètres la longueur de la corde du pendeur par rapport à celle du parachute. Il est réglé à 35 mètres<sup>31</sup>, Anthos le sait. *« Il y a eu des accidents avec le pendeur, certains se l'ont pris sur le coin de la figure, c'est trop con ! »* Il ne reste plus à Anthos qu'à s'accrocher<sup>32</sup> à ce pendeur pour faire ses paliers. Le marin "balance" ensuite, sans attendre, le "téléphone", "l'eau chaude" et le "narguilé".

### **La remontée et les paliers**

Le temps écoulé, aujourd'hui 29 minutes au fond pour une profondeur de 73 mètres<sup>33</sup>, Anthos "décolle" du rocher

---

<sup>31</sup> Le pendeur est réglé plus profond lorsque la plongée se déroule à l'hélium car les premiers paliers commencent généralement à partir de 45 mètres.

<sup>32</sup> Les corailleurs s'attachent littéralement au pendeur à l'aide d'une cordelette.

<sup>33</sup> Renato plongeant en second, fera 31 minutes à 72 mètres.

en gonflant sa fenzy. Il remonte à "bulles constantes"<sup>34</sup> en purgeant sa bouée doucement au fur et à mesure de la remontée pour éviter une accélération qui serait dangereuse. Toutefois, certains préfèrent remonter vite jusqu'à la moitié de la profondeur pour éviter une consommation d'air trop importante et par là même, continuer à dissoudre de l'azote dans le sang.

Car ce sont ces bulles d'azote qu'il s'agira de "nettoyer" pendant les paliers<sup>35</sup>. Ainsi, par exemple, Renato s'est fait un accident l'année dernière. Il plongeait avec Thomas qui remonte toujours « à une vitesse impressionnante » nous dit Anthos ; « il a voulu le rattraper et il est pas passé ».

Son retour débute alors qu'il n'a pas encore atteint le dixième de la durée totale de son séjour sous l'eau. Le premier palier se fait vers 45 mètres. Il déplie son "parachute" et gonfle l'enveloppe à l'aide de "l'inflateur" de sa bouée<sup>36</sup> ou de son détendeur de secours. Il doit faire attention de ne pas emmêler les cent mètres de cordelette autour de son détendeur de secours ou du panier ; des accidents sont arrivés comme cela. La légère secousse qu'il ressent dans la main lui indique que le parachute a atteint la surface. Attendre maintenant que le bateau le voit et le récupère. D'ici là, il sera encore remonté. Lorsque le marin récupère le parachute, deux petites tractions suffisent pour créer la liaison. Anthos sait qu'il est "récupéré".

Lorsque le parachute arrive en surface, le corailleur amarre son panier à l'autre extrémité de la cordelette.

---

<sup>34</sup> C'est la vitesse de remontée des bulles d'air elles-mêmes, environ une dizaine de mètres par minutes.

<sup>35</sup> Pour les explications techniques de ce phénomène se reporter aux annexes.

<sup>36</sup> L'inflateur est un raccord en caoutchouc muni d'un embout avec lequel on peut gonfler la bouée à la bouche et aussi la purger de son air. Utiliser l'inflateur de la bouée permet de ne pas gaspiller l'air contenu dans les bouteilles.



Celui-ci, sera remonté par le marin. Grâce au repère que constitue le "parachute", il va pouvoir immerger une "gueuse" de plomb de quinze kilos. C'est accroché à ce "pendeur" que le corailleur va continuer à faire ses paliers. Peu après, le marin fait descendre à une profondeur moindre le "téléphone", "l'eau chaude" et le "narguilé". Il finira ainsi de faire ses paliers plus confortablement et en sécurité .

Le "téléphone" est en fait un laryngophone qui se glisse sous la cagoule, au niveau des cordes vocales ; il permet à une oreille de surface exercée, de comprendre ce que dit le corailleur. "L'eau chaude" est un petit tuyau de caoutchouc qui propulse de l'eau chauffée préalablement par un petit chauffe-eau sur le bateau. Dans les profondeurs auxquelles évoluent les corailleurs la température se situe aux alentours de douze degrés . Malgré l'épaisseur des combinaisons le froid gagne peu à peu du terrain et l'eau chaude est la bienvenue aux paliers. Le "narguilé" est un détendeur relié par un tuyau à une grande bouteille d'oxygène pur rangée sur le pont du bateau. En effet, l'oxygène permet de faciliter le processus de dessaturation de l'azote dans les tissus du corps. Toutefois, l'oxygène ne se prend qu'à partir de douze mètres, au-dessous elle serait mortelle<sup>37</sup>. Un autre narguilé d'air est joint au premier, mais celui-ci descend jusqu'au premier palier avec le pendeur et le téléphone. Commence alors la longue attente des paliers.

Sur le bateau, la discussion reprend, détendue de nouveau. Renato n'aime pas plonger en second : *« Je suis encore plus crevé que si j'avais plongé d'attendre comme ça. Ça me sape le moral (...) Moi, j'ai bien attendu quatre ans avant de plonger en premier »*.

---

<sup>37</sup> Se reporter en annexe pour d'autres explications. Ce sont à peu près toujours les mêmes paliers qui sont effectués : 20 minutes d'oxygène à 12, 9, 6 et 3 mètres, entrecoupées d'air pour éviter l'hyperoxie.

Il raconte que l'année dernière, ils ont fait quelques "beaux coups de fusil". Des prises de 10 à 20 kilos, mais avant « *c'était du genre 80 kilos ! (...) La chance pour nous. Il faut en avoir dans ce métier aussi* » : Anthos plongeait à 80 mètres sur un rocher, il ne remonte qu'une belle branche morte. Renato s'obstine et sonde des petites roches à trente mètres du gros rocher d'où revient Anthos. Thomas, avec qui ils travaillaient la saison dernière, voulait aller plus loin « *pour assurer la plongée, mais il a vu que je marronnais* ». Ils plongent donc sur ces petits rochers et « *ils étaient bourrés. Des trous comme un gruyère avec de belles branches dedans. D'autres étaient pourtant passés par là car Anthos avait vu des fils de balise sur son rocher, mais ils avaient laissé ces petits rochers pensant qu'ils ne portaient pas.* » (Renato)

On entend la respiration d'Anthos au téléphone, une espèce d'ébullition régulière. Pour celui qui n'a pas l'oreille habituée, impossible de comprendre quoique se soit à ce "charabia". Lorsque le panier arrive sur le pont, il est commenté, on soupèse les branches. Jean, le marin, a commencé à "tenailler" le corail de manière à le débarrasser de ses impuretés et pour qu'il soit présentable à la vente.

Pendant ce temps, Anthos est accroché au pendeur et finit ses paliers. A sa sortie, le marin l'aide à se hisser sur le pont après l'avoir débarrassé de son lourd équipement. Ensuite Renato tire sur sa combinaison qui lui colle à la peau, afin de l'aider à la quitter. Enfin, après quelques mots échangés sur le fond et le corail remonté, il s'habille à son tour. Pendant que Renato est au fond, Anthos nous raconte qu'en fin de saison dernière, après notre passage, il s'était fait un accident neurologique, avec vomissement, perte d'équilibre, etc. Il avait eu peur.

Heureusement, dit-il, ils avaient le "caisson"<sup>38</sup> à bord. D'ailleurs, maintenant il ne replongera plus à ces profondeurs sans caisson de décompression.

*« Tu sais qu'on l'appelait le cercueil avant, parce qu'il (le caisson) était encore plus petit que maintenant avec un hublot juste au-dessus du visage qui t'écrasait presque. Si t'avais un problème, comme il n'y avait pas de sas, tu mourrais tout seul, dans un cercueil. (...) Dans l'eau tout allait bien. Je me sentais juste un peu serré dans ma vieille combinaison que j'avais remise. Quand Renato m'a enlevé ma combi, j'ai eu une vague de chaleur et cinq minutes après j'étais mal. Je suis sorti du caisson, j'étais fracassé. J'ai morflé, comme si j'avais fait deux heures à 150 m. Sur le bateau, j'ai eu un putain de flippe, j'ai eu peur quoi. Avec décharge d'adrénaline et tout ce qui suit ... » (Anthos).*

Renato sort de l'eau à son tour, nous avons dérivé d'un miles nautique et demi (selon le GPS) par rapport à la marque ; d'où la nécessité de prendre les références exactes et de marquer d'une balise le rocher. Le marin prend les bouteilles et pendant que Renato se hisse sur le pont, il commence à discuter de la plongée avec Anthos : comment était le fond, l'endroit où il a accroché le fil du cristal qu'il a envoyé en surface pour demain, ce qu'il n'a pas pu faire, le corail remonté, celui qui est encore au fond, etc.

Les deux paniers réunis et tenaillés pèsent largement leur trois kilos d'un corail de bonne taille. « Ca valait le coup » dit Anthos. A notre retour au port, nous croisons Francis, le pêcheur, sur son bateau. Il nous fait des signes car nous sommes trop loin pour lui parler. Ils sont explicites ; il disent en substance : "il va falloir me payer car vous allez vous régaler sur ce rocher".

---

<sup>38</sup> Il s'agit le plus souvent d'un caisson de décompression hyperbare, monoplace, possédant un sas à médicaments, relié à des réserves suffisantes en air et en oxygène contenues dans de grandes bouteilles de dix mètres cube.

**CHAPITRE IV - L'ESPACE ET LE TEMPS :  
TERRITOIRES DE PECHE ET VARIATIONS  
SAISONNIERES**

«Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe, au  
fond de l'inconnu pour trouver du nouveau. »

Charles Baudelaire, *Le voyage*.

# 1 - Usages et représentation de l'espace marin

## Instrument de mesure et recherche des rochers

Une partie du temps passé en mer est consacrée au repérage des rochers susceptibles de porter du corail. Le corailleur ne navigue pas au hasard, il possède une connaissance des fonds. Ces connaissances topographiques sont dues à son expérience personnelle mais également à celle d'autres corailleurs avec lesquels il a pu travailler, à des marins-pêcheurs avec lesquels il discute au café, etc. Toutefois, les corailleurs disposent d'un important appareillage technique complémentaire rendant le travail plus aisé.

Depuis la mise au point du sondeur, le repérage des rochers est devenu plus facile. Auparavant, les corailleurs traînaient une pierre attachée à une corde ou un câble à l'arrière de leur bateau, le plus souvent un zodiac au départ. Lorsque la pierre s'accrochait à un rocher, ils s'équipaient et descendaient au fond voir s'ils trouvaient du corail. Cette technique rudimentaire était pratiquée bien entendu dans des zones susceptibles de porter du corail. Avec la mise au point du sondeur, la recherche des rochers a été considérablement facilitée. Le sondeur permet une représentation du fond à la verticale du bateau : soit sur une bande de papier encre où un stylet trace les lignes du relief sous-marin<sup>39</sup> pour les plus anciens, soit sur un écran vidéo couleur pour les plus récents. Cette innovation technique a introduit une véritable révolution dans les

---

<sup>39</sup> Voir représentation ci-jointe d'un fond sous-marin à partir d'un sondeur à papier.

pratiqués en permettant d'anticiper l'existence du corail. La tâche reste pourtant malaisée.

### **« Sentir la roche » et la « voir rouge »**

"Il suffit de mettre ses bouteilles et de plonger", nous explique Léo, d'autant que selon lui "la marchandise devient vicieuse". Autrement dit, il devient difficile de trouver du corail. L'âge d'or où il suffisait de repérer une roche et de se mettre à l'eau pour faire "panier plein" est révolu. Mais, même à cette époque, les choses étaient plus compliquées, « il leur arrivait bien de faire capot aussi ». Toutefois, aux profondeurs auxquelles les corailleurs descendent, il est mal venu de descendre pour rien. Les risques alors ne sont plus "payés". Il s'agit donc de déployer toute une compréhension des fonds, une intelligence du corail, il faut avoir "le nez" et "l'oeil" car le corail se sent et se voit. C'est à cela qu'on reconnaît un bon corailleur. Il faut "sentir la roche", la "voir rouge". Le métier du corailleur s'ouvre à tous les sens ; sentir le corail c'est à la fois le voir, le toucher et le sentir avec le nez.

Ce jeu des métaphores est lié aux connaissances intimes qu'on "arrache" à la mer.

Laurent, reconverti à la pêche aujourd'hui après un accident, discute avec Aristide, son ancien collègue :

« Laurent : On n'était pas compétent, on était systématiquement bourré au fond. Parce qu'on avait des compresseurs qui étaient ce qu'ils étaient avec un air moins pur, avec autant d'échappement du moteur Bernard ou du Clinton que d'air et tout. On n'en voyait pas (du corail). Ils continuent à pas le voir certains.

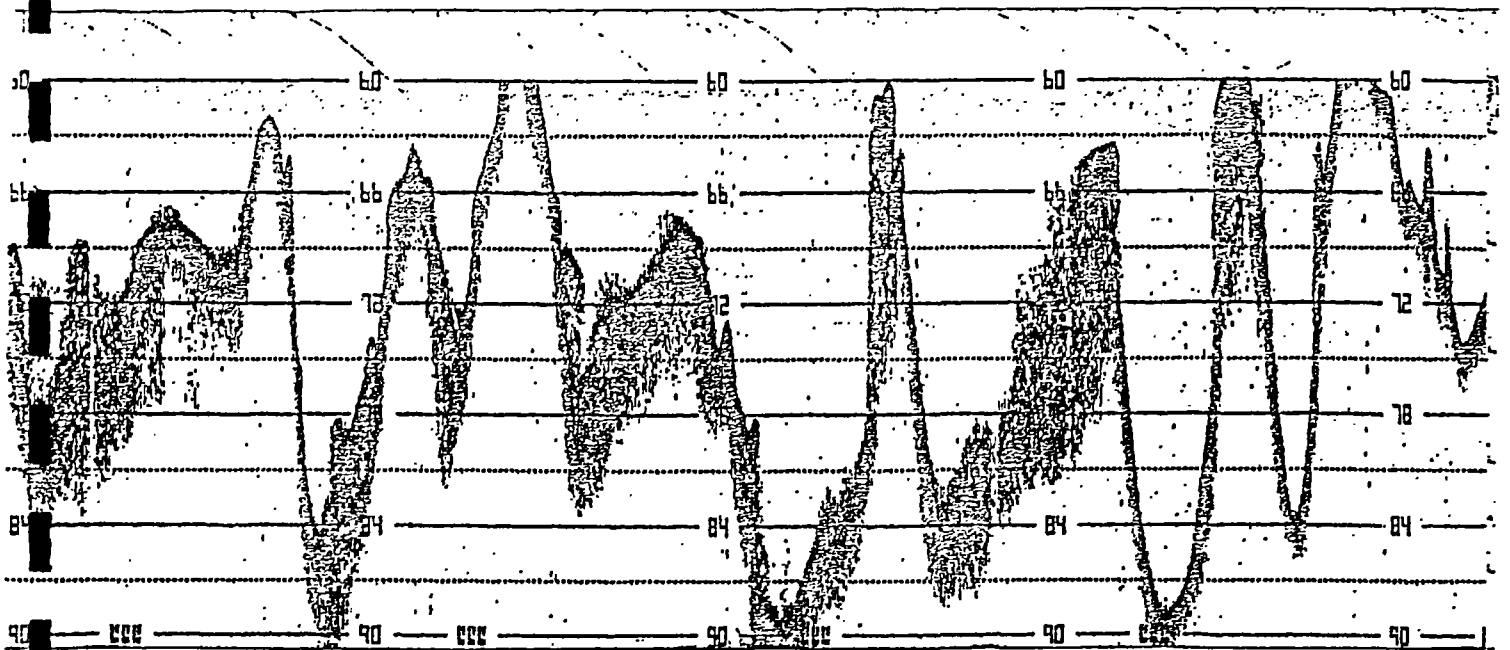
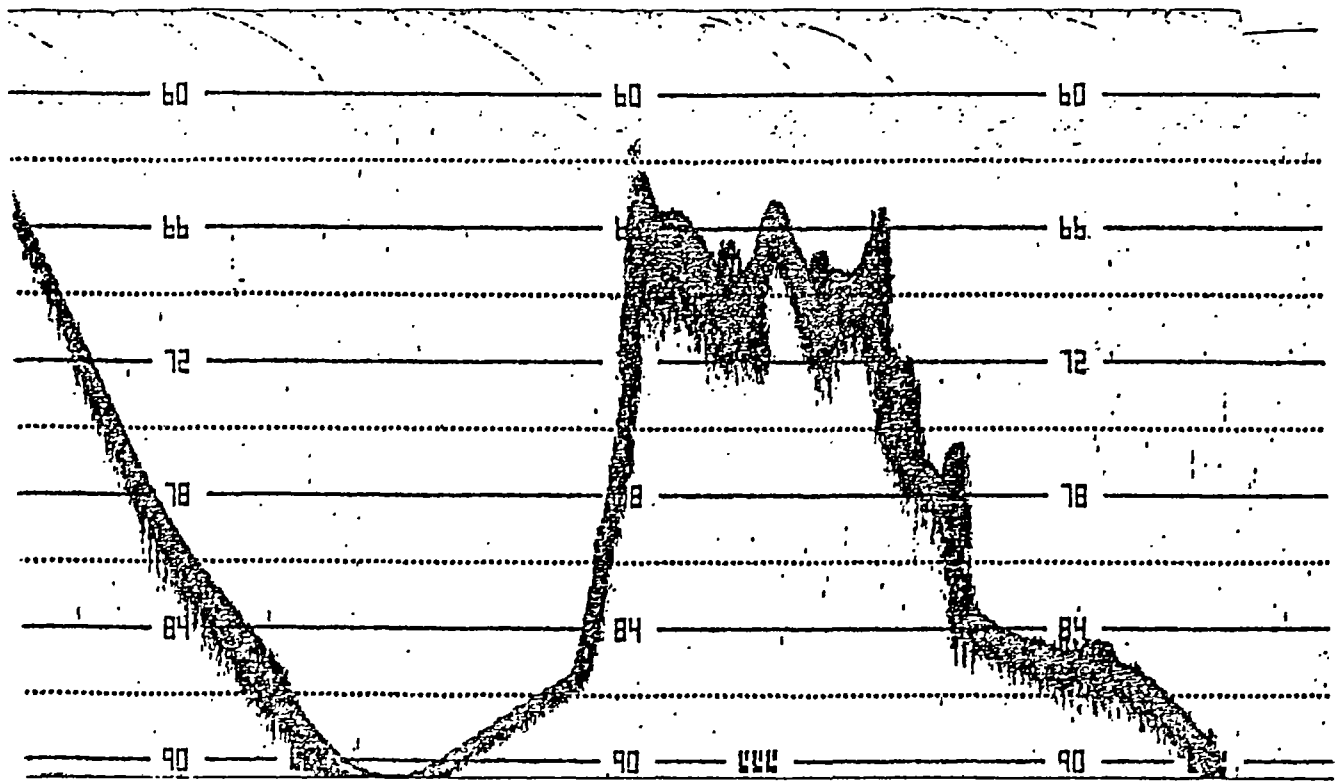
Raveneau : Ça s'explique comment ?

Laurent : Parce qu'il y a une acuité visuelle.

Aristide : Le corail ça se respire. Avant de le voir. Et après il y a eu l'avènement des lampes.

Laurent : Tu sais, il y a des coups à faire. Moi je prends mes filets et il y a la gorgone blanche avec le caillou et chaque fois je pense à

# Représentation du fond par un sondeur à papier.



toi, je me dis là on n'est pas loin, et c'est vrai qu'à chaque fois je suis à 15/20 mètres d'un tombant. Je ne suis pas apte à apprécier si le tombant est inversé, si le tombant etc... Mais je sais que je suis pas loin avec cette gorgone. J'en ai trouvé des coins.

Laurent : Tu penses que tu peux pas le prendre.

Aristide : Parce que tu mets toi-même vingt ans à constater...

Laurent : A l'enregistrer et à ressortir les informations au moment x ».

Ce savoir ne se donne pas, il se fonde sur une observation minutieuse des signes, sur une mémoire des conjonctions favorables et une sensibilité aux récurrences. Chaque corailleur a sa théorie sur la manière dont le corail "porte" ou non. Il s'agira en définitive de percevoir ces signes minuscules et de les interpréter à bon escient. Car "trouver le corail" ne s'improvise pas. C'est un ensemble complexe de recoupements entre immersions et travail de surface. Jasper nous l'explique :

« Trouver le corail, c'est pas évident ! Parce que jusqu'à présent c'était lui (le collègue) qui m'amenait, parce que je croyais que j'avais compris, jusqu'au jour où je me suis retrouvé tout seul. A part là où on est allé ensemble, ça je suis capable de le faire, mais ça ne servait plus à rien puisqu'on l'avait déjà fait, mais je ne trouvais pas un rocher, je ne trouvais pas de corail. Je me demandais vraiment si je pourrais m'en sortir de ce truc-là ! Rien et je ne comprenais pas ! Mon premier rocher, à ma première saison j'ai dû le toucher en septembre. Avant, j'avais gratouillé, j'avais fait 20 kilos en quatre mois. Et après je faisais un kilo par jour comme tout le monde, et ça s'est déclenché. Tu emmagasines l'expérience qui t'a permis de le trouver et après si tu veux, je te garantis, on prend le bateau ensemble, on sort, on va trouver un rocher, je n'ai pas la moindre inquiétude par rapport à ça. C'est une des rares choses dont je sois certain.

Raveneau : C'est du domaine de l'expérience. Et il n'y a aucun corailleur qui peut apprendre ?

Jasper : Non ! C'est le plus difficile. Parce que c'est des heures passées au sondeur, ce sont des heures passées sous l'eau à vérifier les



informations du sondeur et à décoder, et à te faire ta propre... Quand tu vas avec un type qui va au corail, tu auras l'impression qu'il fait n'importe comment, détrompe toi, ça c'est très compliqué. »

Pour trouver les "rochers porteurs" comme pour éviter les pertes de temps<sup>40</sup> et les dangers de plongées profondes, il faut développer cette aptitude à "sentir", à distinguer les petites différences dans les qualités sensibles.

Ce que l'expérience apprend aux corailleurs c'est que si il n'y a pas deux branches similaires, il n'existe pas non plus de site univoque. Pour Pierre, les plus belles branches poussent au fond des grottes car elles mettent plus de temps à se développer. Lorsqu'elles poussent dans de petits trous de rochers, elles peuvent prendre la forme de cet espace.

*« Il n'y a qu'en Algérie que les branches poussent comme des choux-fleurs sur le fond ».*

Ce discernement permet de réduire la part laissée au hasard. Pour cela, le sondeur offre une aide appréciable.

### ***Le rapport au sondeur***

Pour le néophyte, l'image qui apparaît sur l'écran du sondeur est une vision fort abstraite des contours du relief sous-marin. Impossible de distinguer quoique ce soit. Les courbes se suivent presque semblables dans leurs arabesques "cardiaques". Mais pour les corailleurs, elles constituent un spectacle passionnant, un moment décisif dans la pêche. Lorsqu'on arrive sur "site", si le marin tenait la barre c'est le corailleur qui la reprend. Il va alors tourner et retourner en surface, les yeux rivés au fond, par l'intermédiaire du sondeur.

---

<sup>40</sup> Les sorties en mer "pour rien" coûtent chères aux corailleurs. Au-delà des risques pris, chaque sortie coûte un certain prix : entre 500 et 700 francs environ suivant qu'il s'agisse d'une plongée à l'air ou au mélange.

« Les façons de plonger de chacun sont des rites individués, et qui ne sont pas très supportables pour un autre corailleur, d'ailleurs ça m'est arrivé à plusieurs reprises sur un bateau. Ils ne supportent pas mes trucs, je ne supporte pas leurs trucs. Par exemple : le rapport au sondeur c'est un truc qui est assez spécial, la façon que tu as de sonder, parce que le sondeur te donne une image très approximative, tout est à décoder, et ça se décode en fonction de ta propre conception du code. Donc le moment où tu sondes est un des moments où chacun a ses manières de faire tout à fait typique, il y en a qui vont tenir la théorie de la sonde en zigzague, il y en a d'autres faut toujours arriver par l'ouest parce que comme ça tu prendras le tombant côté est et c'est l'est qui porte etc... Et en fait je ne crois pas que ce soit des trucs très rationnels, ces méthodes ne m'ont pas paru plus convaincantes les unes que les autres. Mais le fait est que chacun a une position très précise par rapport à ça .»

Avec l'habitude un corailleur est capable de distinguer un banc de poissons d'une roche haute de deux mètres, un rocher compact d'une roche trouée comme un gruyère. Lorsque deux corailleurs travaillent ensemble, chacun sonde à son tour, généralement les roches sur lesquelles il se "jettera". Mais sonder provoque parfois des heurts et des conflits car chacun n'y voit pas forcément la même chose. Le plus souvent, c'est alors à un des deux corailleurs, considéré implicitement comme le plus compétent, que revient la tâche de déterminer les sites les plus favorables. C'est comme cela qu'il faut comprendre la réflexion de Pierre à propos de Mathieu avec qui il vient de s'associer (alors qu'ils étaient plutôt en "froid" ces dernières années) ; "C'est un gentil garçon, il me laisse sonder". Qu'on ne se méprenne pas, sonder est un acte fondamental.

## La connaissance des fonds

### « Sonder c'est un métier... »

« ... sentir que tu as une bonne roche. Mon collègue il est très très fort, il sent la roche. Il voit rouge. C'est vraiment le vrai corailleur. Moi je ne suis pas un vrai corailleur ! Parce que moi quand je descends et que je suis sur un beau site, je l'admire encore avant d'aller voir s'il y a du corail ! Alors que lui c'est pas vrai , il voit rouge. Il ne voit que du corail. Moi je descends, je vois un beau site, plein de gorgones et tout ça. Je l'admire. Ça m'arrive souvent, j'admire encore les fonds sous-marins. Les saint-pierre, je tape sur le caillou pour qu'ils viennent près de toi. Lui non. Lui ne regarde pas. Mais il sonde très très bien. »" (Domenico)

Savoir sonder, ne plus voir que le corail et être un vrai corailleur tracent une ligne de significations qui détermine un acte efficace au corail. Il se structure sur la vue, il met en forme le réel à partir d'un regard qui ne voit plus que le rouge. Le vrai corailleur voit rouge. Cela dessine des lignes de force, de fuite, de touche... qui organisent la recherche du corail. L'efficacité des ancrages de perception se soutient de l'inévitable occultation d'une partie du réel. C'est bien ce que nous confirme également Alfred : « On passe à côté de beaucoup de choses au fond sans même les voir puisqu'on a l'esprit obnubilé par le corail uniquement ! ». Le regard que le corailleur porte sur le monde se teint en rouge à son tour; il le porte à rêver que les montagnes terrestres, soeurs des roches immergées, sont garnies de corail.

« Alfred : Alors tu vois les rêves, que je voyais...

Sa femme : ... lui il était dur, parce que quand on allait se promener, parce qu'il y avait le mauvais temps qui nous le permettait ; alors il voyait une chaîne de montagne et il me disait - puisqu'on allait se promener on avait décidé de ne pas parler travail ! - on va se balader, c'était

plus fort que lui : "tu te rends compte, tu t'imagines ! ? "

Alfred : Je voyais une belle chaîne de montagne avec un beau tombant ! C'est normal ! C'est un rêve qu'on fait au moins au début du métier, se voir avec un sac tyrolien en montagne en train de casser du corail ! On est plusieurs, on en a parlé entre collègues, à avoir fait ce rêve !

Sa femme : la belle montagne rouge près d'Ajaccio ! . » (Alfred)

Face à son sondeur, le corailleur devine les roches porteuses, il "voit" celles qui sont rouges. Pas au premier coup d'oeil ; il scrute la roche, il la perce de son regard. Il la prend dans un sens, puis dans l'autre, il passe et repasse avec le bateau. Il tient compte du courant, de l'exposition, de la spécificité du site, de la pente du rocher... Écoutons Domenico nous en parler :

« Tu as l'orientation des rochers. Suivant l'orientation et suivant les courants, la roche porte différemment. Et tout est fonction où tu te trouves. Par exemple ici à Ajaccio les roches courant de l'autre côté d'Ajaccio et de Tiono Rossi, les sanguinaires elles portent plus que les roches qui sont ici.

Raveneau : Et pourquoi ?

Doménico : C'est fonction des courants et de l'orientation. Celles qui sont du côté du sud est sont plus porteuses que celles qui sont ici au nord ouest ! D'abord tu regardes sur les cartes. Ça dépend de la zone que tu veux faire. Si tu veux plonger dans les 50/60 ou 80 mètres. On recherche les roches par exemple de moins 70 mètres. T'as le fond qui est là. Tu pars avec ton écho sondeur et tu remontes, si tu trouves ça au passage avec le sondeur tu as le graphique qui monte qui te dessine ça... Ça le sondeur ne te l'indique pas. Là tu as une tâche blanche. Et puis encore une quand tu as un très bon sondeur. Quand il y a des tâches blanches tu peux supposer qu'il y a des grottes. Les bonnes roches elles sont incurvées ou le plus droites possible. Tu peux avoir trois mètres comme dix mètres. »

Le travail au sondeur fait, reste le plus important : trouver le corail, car il "se cache", il est "vicieux". Il ne suffit pas d'avoir "senti" que la roche était rouge pour remonter panier plein. Il reste à découvrir "la marchandise" que mille et une anfractuosités du rocher masquent.

**« Penser la roche différemment »**

Malgré tous les trésors d'ingéniosité, de ruse, d'observation et d'interprétation, les corailleurs ne sont jamais certains de remplir leur panier. Nombreux sont ceux qui racontent avoir trouvé du corail par un heureux concours de circonstances, à un endroit auquel ils n'avaient pas pensé. Romain, en fin de plongée, après avoir "gratté" quelques maigres branches sur un beau rocher distingue dans la pénombre, alors qu'il vient de "décoller" du fond, une petite tâche plus sombre bordée de grandes gorgones. Il redescend, s'approche et jubile. Ce qu'il prenait pour des gorgones étaient de magnifiques branches de corail ! Léo, à qui il est arrivé le même genre d'expérience raconte :

*« Je plongeais à 90 mètres en face de St Tropez. Je remonte et comme souvent il y avait du courant sur le plateau. Le pendeur s'accroche. J'avais vu des filets à la descente sur le plateau, un peu plus loin de nos balises. Je fais ce qu'on ne doit pas faire, je redescends pour décrocher le pendeur et je vais voir les rochers à 45 mètres où étaient accrochés les filets. Il y avait du corail. Je fais cristal. Le lendemain, je fais un panier plein : 6 kilos. En deux jours, dix kilos de corail à 45 mètres. C'est pourtant une zone qu'on avait faite et refaite. Je l'avais déjà faite avec Gallien et ensuite avec Domenico, et d'autres sans doute avant nous. Et on l'avait loupé... » (Léo)*

Malgré l'intelligence, l'observation et les ruses déployées<sup>41</sup>, le corail rappelle sans cesse les limites de la perception fragmentaire du monde sous-marin. Il n'y a pas de connaissance établie. Les savoirs et les stratégies des corailleurs sont attachés à un "ça dépend" où il est difficile de généraliser. Mais il est toujours possible de s'adapter et de changer de stratégie. Prendre par exemple le contre-pied des conjectures qui poussent tout un chacun à appréhender le rocher de la même manière. Il s'agit alors de "*penser la roche différemment*", particulièrement quand on travaille dans des zones où l'on sait pertinemment que d'autres sont passés avant vous. Penser la roche autrement, c'est "*l'attaquer*" par sa face cachée :

*"Il y a la face que tout le monde a faite et la face cachée. (...) Il y a des coins oubliés car les types allaient toujours là où c'était le plus facile, ils se faisaient pas chier". (Léo)*

Mais il y a plus encore. Si savoir c'est voir, alors l'ensemble des stratégies qui permettent aux corailleurs de découvrir le corail se résume à ce sens. Car si les hommes "voient" le fond depuis la surface grâce au sondeur, il leur reste à le voir concrètement, à comparer les données de surface avec celles obtenues sous l'eau. Cela ne va pas sans difficultés. La faible luminosité du fond, les proportions déformées par l'eau, le champ de vision réduit par la lampe, la narcose font que les corailleurs ont une perception imprécise et déformée de ce qu'ils voient. Ils leur faut alors superposer les conjectures de surface avec les éléments empiriques auxquels ils sont confrontés. La première chose est de se repérer.

---

<sup>41</sup> Les ruses déployées par les corailleurs ressemblent à cette métis grecque qui est « une forme d'intelligence et de pensée, un mode du connaître ; elle implique un ensemble complexe, mais très cohérent d'attitudes mentales, de comportements intellectuels qui combinent le flair, la sagacité, la prévision, la souplesse d'esprit, la feinte, la débrouillardise, l'attention vigilante, le sens de l'opportunité, des habilités diverses, une expérience longuement acquise ». (Detienne et Vernant, 1974 :10)

« Quand tu arrives au fond tu sais par où ça monte, en regardant le fond. Si t'as des déchets qui s'agglomèrent, si c'est plus noir, plus sombre! En général, quand on tombe, on descend pas loin du tombant. Et on voit assez bien les rayons du soleil quand on est en plein été. Quand on descend on essaie de voir le tombant en direction au soleil ou opposé au soleil. » (Domenico)

### **Du corail en pleine lumière**

Une fois ses points de repère pris, "la chasse" est ouverte et le sens du coup d'oeil primordial. On peut passer à côté de belles branches sans les voir comme nous le raconte Léo :

« J'étais dans une grotte avec une cheminée. Je l'avais faite dans un sens. Le lendemain, je l'ai faite dans l'autre et je vois tout le corail qui était pourtant là, la veille, à quelques mètres de moi, énorme. Je n'avais rien vu de ces branches-là. J'aurais pu penser que j'avais fait tout le corail le plus beau ; en fait, il était encore là. »

L'essentiel est de garder la tête froide, l'ivresse surmontée et l'oeil de glace. Le corailleur au fond doit être froid, il ne doit pas "s'échauffer" à la vue du corail. Il est tenu de "travailler méthodiquement" et de ne percevoir du milieu que le rouge des branches dans les feux de sa lampe. S'il se laisse "allumer" par le corail, sa "passion" lui brouillera la vue.

« Quand j'ai vu tout ce corail le premier jour, j'en ai pleuré. Je suis resté une minute à le regarder. Quand tu as du vierge, c'est le pied. Il faut que tu aies la haine... A ce moment-là tu prends conscience que tu es profond, que tu as les paliers, la narcose et 95 mètres d'eau sur la tête. Là, tu en chies... T'en chies et là tu commences à le taper... Tu as un sentiment de culpabilité face à du vierge... J'ai eu envie de laisser quelque chose dans cette grotte, sur cette roche, une belle branche avec une plaquette portant le nom du

bateau... Comme ça, j'ai pu finir le reste. ».  
(Léo)

Le corail n'échappe pas seulement au plongeur parce qu'il est trop narcosé, mais aussi parce que sa passion lui brouille la vue. Dire que le corail est "viciieux", c'est signifier qu'il a du vice, c'est-à-dire de la ruse. S'il est attaché au rocher, il peut néanmoins s'y cacher et lorsqu'il est découvert et mis en lumière, alors il vous en met "plein la vue". Il vous brûle les yeux, il allume votre passion et votre convoitise. Il vous tend un piège.

« Tous ceux qui ont vu des billets de cinq cents balles au fond à la place des branches ça leur a été fatal. » (Patrick)

Conserver la tête froide, doser tous ses gestes et se déplacer le moins possible sont des qualités reconnues par tous les corailleurs. Elles leur permettent non seulement de se garder en vie, mais ce sont des auxiliaires nécessaires à la récolte du corail. Ce qui ne peut être fait le jour même sera fait le lendemain. « Il vaut mieux envoyer un cristal et reprendre tranquillement le lendemain », plutôt que de risquer l'accident en faisant trop de temps au fond.

## **Détermination des lieux de pêche et secret des marques**

### **Marquer le fond**

Lorsque le cristal remonte à la surface, le marin ou le collègue, l'oeil toujours aux aguets remarque immédiatement la bobine blanche qui flotte en surface. Elle lui indique qu'il y a du corail et qu'il faudra replonger à cet endroit le lendemain. Avant de "décoller" du fond, le corailleur amarre l'extrémité du fil de nylon à une aspérité du rocher, là où il s'est arrêté de travailler. De



cette façon, le lendemain, il lui suffira de se "jeter" sur cette balise et de suivre le fil jusqu'au bout pour reprendre sa récolte à l'endroit exact où il l'avait laissée la veille. Cette technique permet un travail méthodique. Elle évite d'"oublier" du corail et d'affiner ses repères car au fond il n'est pas rare de repasser sur ses pas. En surface, le marin récupère la bobine, tend la ficelle pour "redresser" le point marqué et éviter une trop grande dérive ; puis, il coupe le nylon et le fixe à une marque flottante : bouteille plastique d'eau minérale, petit Cubitainer de 5 litres de vin, etc. Plus il y a de courant et plus il est nécessaire d'utiliser des marques offrant une meilleure résistance à l'eau. Il n'est pas rare de voir disparaître presque immédiatement l'une de ces bouteilles aspirée littéralement par le courant. Plus aucun repère n'apparaît alors. La technique pour parer à ce genre d'inconvénient est simple. Il suffit de réaliser deux fois la même opération : de la première marque on fait repartir trois ou quatre mètres de fil auquel on fixe de nouveau un objet flottant. Cette dernière marque ne subit plus le courant de front et reste généralement en surface. Son ancrage est moins précis, mais le corailleur aura le temps à la descente de se déplacer de manière à suivre la direction indiquée par la ficelle. "*Faire un cristal*" n'est pas l'unique manière de marquer le fond. Le plus souvent lorsqu'un corailleur a fini de sonder et qu'il a défini la roche sur laquelle il allait plonger, il fait préparer par le marin une pierre à laquelle celui-ci attache le même type de bobine en polypropylène. Le bateau repasse une dernière fois sur le rocher et au moment voulu le corailleur crie : "*balance !*" Le rocher à l'eau entraîne le fil de la bobine jusqu'au point visé par le plongeur : la tête du rocher. La bobine se dévide à toute allure pour finalement s'arrêter. La procédure est alors la même pour marquer le site. Cela permet au corailleur de ne pas "louper" le rocher car l'obscurité du fond et le courant

peuvent le perdre. Ensuite, cette technique offre un plus grand confort, elle évite les coups de palme inutiles qui vous fatiguent mortellement au fond, accélèrent la venue de la narcose et peuvent provoquer un essoufflement.

« On prend une pierre sur laquelle on a attaché un fil. Et on la jette. Et en général tu dois tomber à deux mètres du bord et on laisse la bobine se débobiner et quand on est bien dans le fond on coupe la ficelle et on met les bouteilles d'évian qu'on a peintes en fluo. Quand tu as fait ça, pour plonger tu prépares ta bouteille sur le dos, et le copain passe avec le bateau ici il mettra le bateau là ! Tu sautes à l'eau et tu t'en vas sur la balise. (...) Ton fil n'est jamais droit. Quand je suis à quinze mètres j'enclenche le chrono. » (Domenico)

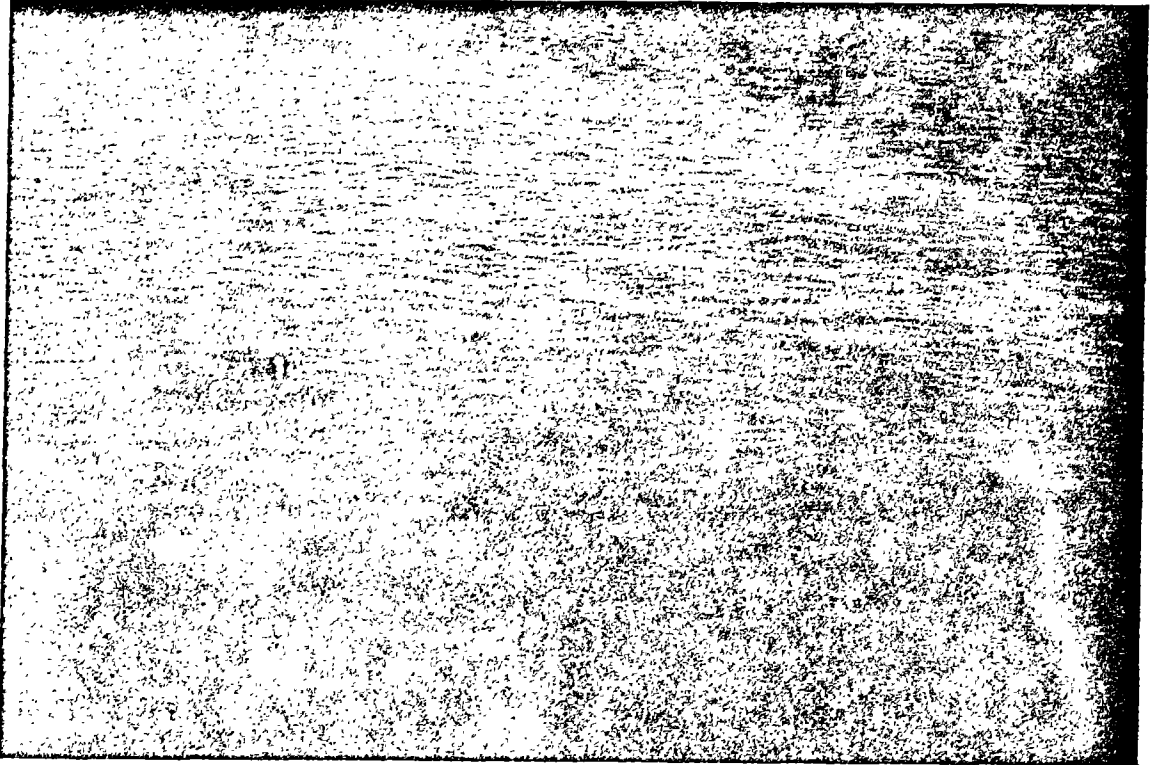
Les territoires de pêche des corailleurs sont ainsi jonchés de marques et de signes qui définissent et délimitent tout à la fois des sites de plongée.

### **Secret des marques**

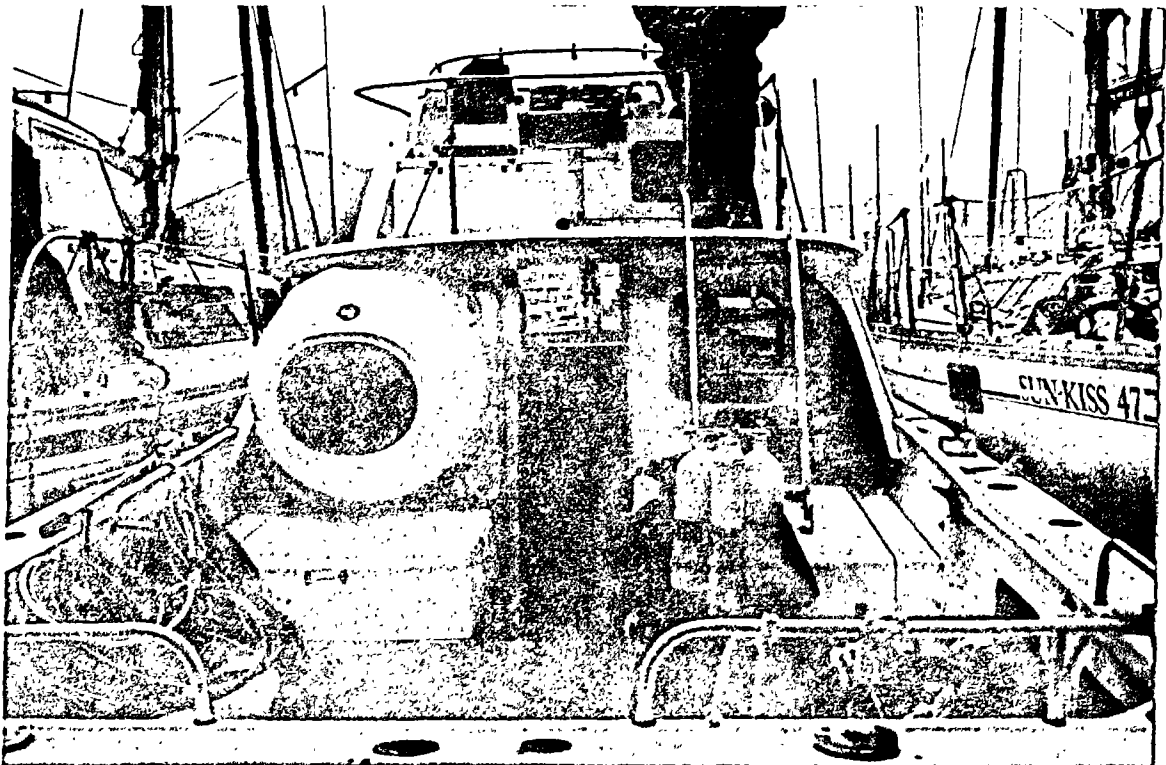
Cette situation est à la fois nécessaire à la bonne gestion de l'activité et gênante car elle indique au regard des autres les bonnes zones de pêche. Il s'agit alors de masquer les marques, de rendre leur présence anodine, banale comme ces objets qui dérivent à la surface des mers, abandonnés à l'océan par les gens. Ces signes ont pour conséquence de faire de la perception du sens en mer une perpétuelle interrogation. Tout objet peut être une marque puisqu'aucun signe ne vient le distinguer de manière certaine. En outre, de façon à protéger leurs sites de la concurrence qui viendrait "se jeter sur le filon", on évite de se faire remarquer, on sort en premier ou en dernier du port, on prend une autre direction au départ pour bifurquer ensuite. Les corailleurs emploient toutes sortes de ruses pour leurrer les curieux qui s'intéressent de trop près à ce qu'ils font. Et jamais à terre on ne donnera d'indications précises sur les lieux ou sur les quantités

Une marque, une balise (un bidon) en mer.

5



Bateau au port. On remarque le "caisson" ouvert sur la gauche ainsi que les tuyaux des narguilés et de l'eau chaude ; à droite les bouteilles.



pêchées. La conversation restera évasive ou on opposera le silence. Le silence, comme les ruses et les mensonges déployés qui entourent les actions des hommes, constituent un véritable appel à l'interrogation. Si cette nécessité plonge les novices dans la perplexité, les corailleurs savent que les signes sont partout et que le sens peut apparaître à tout moment. Il reste alors à les interpréter.

Nous nous trouvons là dans un espace particulier d'interactions entre les corailleurs. Les marques constituent un domaine très sensible, un espace propre aux corailleurs, constitué de signes invisibles aux autres et que seuls ces hommes sont capables d'interpréter pertinemment. Ce sont à la fois des marques individuelles qu'on protège des autres et des traces collectives d'une présence. Dans l'étendue uniforme de la mer que rien ne vient distinguer, ces signes inscrivent la présence des corailleurs. Les balises présentent ainsi un caractère ambigu. Elles proclament le groupe, elles sont signes d'une appartenance spécifique, et en même temps elles sont secrètes, masquées à ceux-là mêmes qui sont seuls capables de les interpréter. Ce qui est demandé aux marques c'est d'abord de ne pas avoir l'air de signes. Il faut que personne ne les aperçoive car ce serait indiquer une roche par soi-même distinguée, un signe annonçant le corail. Toutefois, il n'est jamais possible de leurrer longtemps les autres corailleurs ; justement parce qu'il n'y a qu'eux pour savoir qu'il doit y avoir des marques. Si les marques constituent un lieu pour celui qui sait les lire, elles isolent également les corailleurs les uns des autres. Là où vous croisez les balises d'un collègue, vous êtes sur son territoire.

### **Appropriation des territoires de pêche**

A la différence de la terre, la mer ne fait pas l'objet d'une appropriation directe, le corail est à tout

le monde. Cependant chaque corailleur "conserve" jalousement ses rochers, tient secret ses lieux de plongée tout en tâchant de savoir où les autres se trouvent. Cette ambiguïté de l'espace maritime, liée au fait que les corailleurs sont en compétition les uns avec les autres pose la question suivante : comment concilier la disposition des richesses marines à tous et l'appropriation effective qui en est faite ? Comment font les corailleurs pour déterminer leurs lieux de pêche sans venir empiéter sur ceux d'un collègue ?<sup>42</sup>

### ***Droit de découverte et sites de pêche***

Tout d'abord les autorisations de pêche sont données par quartier maritime sur le continent (quartiers de Nice, Martigues, Toulon, Marseille) avec un quota d'autorisations par région. Elles sont ouvertes sur tout le littoral de l'île pour la Corse, avec un numerus clausus de quatorze, réservé à ceux qui avaient obtenu une autorisation précédemment . Sur le continent, l'attribution du quartier de pêche dépend de la première demande ; il est toutefois possible grâce aux désistements temporaires d'obtenir une autorisation provisoire dans un autre quartier . Tout ceci n'empêche pas plusieurs corailleurs de se retrouver sur une même zone, d'autant que durant la saison chacun bouge . Reste à déterminer ses rochers tout en restant à une distance raisonnable des autres bateaux . C'est là que commencent les difficultés . Car rien n'est vraiment défini clairement, tout est laissé à l'appréciation de chacun . Il s'agit de trouver la bonne distance, mais personne n'est d'accord sur l'étalon à retenir ; surtout, il change suivant les situations et les personnes, suivant qu'il s'agira de défendre son territoire ou, au contraire, d'empiéter sur celui d'un autre .

---

<sup>42</sup> - Cela d'autant plus que rien n'est dit à ce propos, personne n'en parle, comme si cela était évident, et pourtant on sait que des conflits violents ont éclaté à ce sujet et sont la cause de haines tenaces.

Cependant un code de bonne conduite s'applique à tous. La première règle concerne ce que les corailleurs appellent "le droit de découverte" : le rocher appartient à celui qui le trouve.

« Il y a le droit de découverte aussi, que tout le monde respecte sauf quelques cas exceptionnels. Chaque corailleur a, à la fois un territoire instauré tacitement, et puis surtout des points de plongée qui sont respectés au moins sur une année. On ne va pas demander sur quinze ans.

Raveneau : Comment ça fonctionne ce respect : "je vais pas sur ta zone, tu vas pas sur la mienne?"

Jasper : Ça fonctionne parce qu'on n'est pas très nombreux. Déjà il y a l'espace, ça fonctionne ensuite parce que lorsqu'un corailleur travaille il a besoin de prospecter de façon systématique, de quadriller, on suit un tombant, on réfléchit, en fonction du courant et de ce que l'on voit. Et si il y a quelqu'un d'autre qui vous coupe le tombant, c'est pas tellement ce qu'il va vous faucher au fond, c'est surtout qu'il vous empêche, il casse le programme de plongée, le trajet, etc... Parce qu'il va falloir l'éviter. Et puis pour des raisons strictement techniques, deux bateaux ne peuvent pas être trop proches à tourner. Parce qu'un bateau qui manoeuvre, c'est pas évident, il faut que la mer soit libre, il faut pas qu'il y ait de bateaux à côté, il faut surveiller, voilà. C'est pour ça que les gens respectent cette idée. De toute façon c'est réciproque. Ça n'empêche pas chacun de venir, regarder, d'essayer de se souvenir où étaient les bouées, faire des recoupements avec les informations qu'on a pu avoir ! Sinon c'est respecté. »

Le respect des zones de pêche, accepté par tous, n'en demeure pas moins soumis à violation régulièrement. Cela se perçoit au gré des conflits, des rancunes des uns pour les autres, des ruses et des leurres mis en place. La difficulté provient du caractère fluctuant et subjectif de ce "respect" et de la distance marquée par ce respect. Les conflits permettent d'ajuster la norme qui, bien que porteuse de sens, ne réussit jamais à établir une codification rigoureuse : minimum de 300 ou 400 mètres entre les bateaux pour les uns, deux miles pour les autres.

Un jour, Hippolyte accoste le bateau de Tanguy et Ernesto et une violente dispute s'engage. Les deux corailleurs travaillent sur la zone d'Hippolyte. Celui-ci argue qu'à Baccio « on avait dit pas à moins de deux miles des balises des autres ». Ernesto lui rétorque qu'il n'a qu'à "mettre une marque à Capo di Feno et une autre à la pointe de Capicciola et comme ça plus personne ne pourra venir dans la zone ! ».

Si « on répugne toujours un peu à empiéter sur le territoire de l'autre » (Niccolo), chacun rappelle que la mer est ouverte à tous. Le territoire de chacun est entouré de limites qu'il est non seulement impossible de surveiller réellement, mais qu'il est difficile de tracer concrètement. Les incidents de frontières servent justement à en fixer les contours de façon plus précise.

#### **« Le golfe d'Argenta, c'est le jardin de Mathieu »**

Chacun est bien conscient que les zones de pêche ne peuvent se décider par la présence des seules "pédagnes" : marques personnelles de chaque corailleur ; car nous dit Niccolo, « je mets une pédagne tous les cent mètres sur plusieurs kilomètres de long... Et pourquoi pas l'hiver baliser toutes les bouches de Bonifacio ! ». Mais alors, qu'est-ce qui permet de déterminer le territoire d'autrui et comment définir le sien ? Comment expliquer l'appropriation de "sa" zone ? Ne pas percevoir que le territoire sur lequel navigue régulièrement le corailleur est investi d'une importante charge affective, c'est se mettre en position de ne pas comprendre. Le fait que certains corailleurs accrochent la première branche de la saison sur le bateau se comprend aussi dans cette perspective. C'est à la fois identifier un territoire investi d'une importante charge émotionnelle et favoriser la pêche en pensant que la première branche en appellera symboliquement d'autres...

La grande connaissance des fonds de ce territoire se laisse appréhender à travers une toponymie spécifique (bien qu'en partie commune à celle des pêcheurs locaux) évocatrice de lieux marqués par des expériences : péripéties diverses, accidents, conflits, rencontres sensationnelles (requin, dauphin...), etc. L'attachement du corailleur au territoire connote aussi une forme d'appropriation du corail. Au point que cela fait dire à Ernesto - après une visite de "courtoisie" de Mathieu qui vient le voir sur un site dans la large zone où il a l'habitude d'évoluer - : "le golfe d'Argenta, c'est le jardin de Mathieu". Le beau corail qu'Ernesto remonte dans cette zone, jamais il ne le ferait voir à Mathieu, "il serait fou". Lorsqu'il vient le voir, comme aujourd'hui en mer, Ernesto se plaint de ne rien trouver, de la mauvaise qualité du corail et de sa petite taille. Il lui sort alors un pauvre panier qui "désole" Mathieu, qui en rajoute à son tour sur les difficultés du métier et la pauvreté de la zone...

### **Une dimension montagnaise de la mer**

La perception particulière des territoires de pêche que révèlent les comportements et les paroles des corailleurs s'articule aussi sur une représentation spécifique du milieu marin. En effet, l'espace dans lequel ces hommes évoluent n'est pas seulement horizontal (la surface) mais également vertical (le fond). Cette perception structure profondément la représentation des corailleurs et elle est pour une part dans leurs difficultés avec les pêcheurs de poissons. La verticalité intervient à deux niveaux. Elle est celle de la nécessaire descente et remontée, celle qui fait "planer", "décoller", "se jeter". Elle est aussi celle des rochers, du relief, des montagnes sous la mer. La représentation du fond par un corailleur s'apparente à celle d'un alpiniste ; c'est-à-



dire qu'elle n'est jamais plate. Que la surface de la mer soit uniformément plate ne change rien à l'affaire, elle est pour eux verticale. Comme le dit bien Jasper, "c'est la dimension montagneuse de la mer" qui intéresse le corailleur. Laissons donc Jasper élucider cette étrange représentation :

« Les corailleurs ont une vision de la mer qui est très particulière, parce qu'il faut qu'ils se représentent la chose en trois dimensions ! Et dans ses orientations, Est, Ouest, là il y a le tombant. Et à partir de là, ils utilisent des cartes qui ne sont pas suffisamment satisfaisantes. Donc à partir d'informations ponctuelles que tu prélèves, c'est-à-dire en plongée tu vas faire quoi, cinq mètres ou un kilomètre si tu vas en ligne droite sans rien regarder, mais sinon tu vas faire trois ou quatre cents mètres. Ces trois ou quatre cents mètres tu vas les faire avec une vigilance qui avoisine à trois grammes par litre d'alcoolémie. Tes souvenirs quand tu remontes sont à la fois trop précis et puis il y a des trous mentaux, ce sont des souvenirs ruinés que tu as. Et alors reconstituer l'ensemble bout à bout, arriver à se représenter comment c'est vraiment fichu, c'est difficile. Et tu es obligé de rechercher des modèles et tu regardes la côte à l'extérieur par exemple. Je regarde le versant ou la chaîne de montagnes qu'il y a là, et j'essaie de me dire, ça continue en dessous, c'est la même chose, et ça a l'air tout bête ce raisonnement là, et c'est pas évident de se le représenter en vrai ! La mer c'est plat et se dire qu'en dessous c'est des montagnes, c'est des chaînes, là il y a un pic, là un col, se représenter la mer comme un montagnard se représente la montagne, et c'est là que l'idée de l'assèchement interviendrait. Un moyen de dénuder tout ça pour voir la similitude entre la montagne et la mer ; c'est cela qui intéresse le corailleur. C'est la dimension montagneuse de la mer qui l'intéresse. Et il a du mal à se la représenter ! Comme tout individu, mais lui particulièrement parce que lui, il lui faut une information détaillée, et les éléments d'information qu'il a sont microscopiques, il faut qu'il recolle tous ces bouts, et c'est pas évident. Tu peux travailler pendant quinze jours sur un massif de corail un peu gros, un truc qui va faire maximum, soixante-dix mètres de long, sur quarante de large ! Avec deux, trois petites grottes avec des passages et des

trucs, et tu te rends pas compte ! Et j'en ai fait l'expérience, tu as deux individus qui ont plongé dans le même coin, tu leur demandes de dessiner, c'est pas la même chose qu'ils dessinent, et puis alors des écarts très très grands. C'est à la fois lié à l'état dans lequel tu es pendant la plongée, un état second, au trajet que chacun a fait au fond, aux habitudes que tu prends, parce que tu es déjà pas bien clair, tu te fies à une sorte de mécanisme, d'automatisme, tu pars toujours à droite, tu sais pas pourquoi, l'autre va aller vers la gauche. Donc on verra jamais le même rocher et pourtant on a plongé du même point. C'est étrange aussi ça, c'est pour ça aussi que les corailleurs ont une représentation de la mer qui est assez particulière, qui n'est pas celle du pêcheur, pas celle du plagiste, et qu'est pas celle du navigateur qui lui va regarder les vagues, les vents, les rochers à sec pour ne pas y passer. C'est le fond qui intéresse le corailleur et c'est le relief, le fond plat ne l'intéresse pas. »

Il en va de l'espace comme du temps, il a une consistance particulière. Le mode de représentation et d'appropriation de cet espace commun (la mer est à tout le monde) est soustrait à l'usage des pêcheurs, des marins et des plaisanciers, à tous ceux avec qui les corailleurs partagent pourtant ce vaste territoire. Dans la totalité de cet espace, des sites sont reconnus que rien ne signale en tant que lieux particuliers. Même sans marque en surface, un corailleur sait détecter le passage d'un collègue au fond : un fil attaché à un rocher qui flotte entre deux eaux, un caillou ficelé, des tuiles au pied d'une roche, autant de signes de la présence d'un autre corailleur... Le temps aussi inscrit la spécificité des corailleurs dans le monde.

## 2 - la saison, le temps et le travail

### Variations saisonnières

L'année est grosso modo divisée en deux : six mois consacrés à la pêche au corail et les six autres mois libérés, disponibles pour toutes sortes d'activités . A la question de savoir à quoi passe ce temps libre, la réponse est immanquablement : "à rien" , sous-entendu à rien de bien intéressant. Nous verrons ultérieurement que ce "rien" recouvre des éléments différents pour les uns et les autres et qu'il n'est pas sans influencer l'image de soi.

La saison est donc pour les corailleurs l'époque de l'année où ils travaillent. Elle est liée à la fois aux conditions climatiques et aux décisions individuelles des pêcheurs . Aux conditions climatiques parce que le temps permet rarement de commencer la pêche avant le mois de mai et de prolonger la saison trop dans l'hiver. Aux décisions individuelles parce que théoriquement rien n'empêche d'allonger la saison, chacun décide, en accord avec le collègue ou le marin, des dates de début et de fin de pêche les plus propices . Cela explique que telle année la fin de saison se prolongera en novembre en raison des conditions climatiques favorables, ou parce que le temps aura été détestable tout l'été<sup>43</sup> ; il faut alors "sauver la saison" , c'est-à-dire compenser la perte financière occasionnée par le mauvais temps.

---

<sup>43</sup> Il peut sembler difficile que tout un été ou même une partie de l'été, le temps soit mauvais dans le sud-est de la France et en Corse . En effet, en ce qui concerne la pêche au corail, l'acception courante du terme "beau temps" qui renvoie au soleil, à un ciel dégagé et à une chaleur élevée, ne convient pas . Le beau temps ici fait référence aux conditions favorables à la pratique de l'activité ; c'est-à-dire principalement à l'absence de vent, de courant, de houle, etc . Il peut donc, par exemple, faire grand soleil et y avoir du vent. Dans ce cas il sera dit que le temps est mauvais .

### ***La saison du corail***

La variation saisonnière s'inscrit presque "naturellement", pourrait-on dire, dans le rythme du climat méditerranéen. F. Braudel remarquait déjà que ce climat organise la vie des hommes, de sorte que "le climat de la mer, avec ses deux saisons tranchées, fait vivre le corps méditerranéen sur deux phases différentes, ramenées chaque année avec monotonie comme si les méditerranéens prenaient leurs quartiers d'hiver, puis leurs quartiers d'été, et ainsi de suite". (1990 : 298)

L'hiver est marqué par l'arrivée d'un temps plus incertain et plus froid ; c'est l'époque du repos. L'été est au contraire le temps de l'activité et du mouvement, durant lequel les corailleurs qui plongent à l'air vont "doubler"<sup>44</sup>. L'année est schématiquement coupée en deux par l'axe des équinoxes, bien que légèrement décalé puisque la saison commence en mai pour s'arrêter fin octobre. En règle générale, la saison débute par quelques plongées de remise en train où l'on augmente au fur et à mesure la profondeur de manière à retrouver "ses marques", "ses sensations". Ensuite, on reste quelques temps à ne faire qu'une plongée par jour, pour "se mettre en souffle". En cette fin du mois de mai, aucun corailleur n'a encore commencé à doubler, ils en parlent pour bientôt. Par exemple, Anthos et Renato ont commencé la saison depuis trois semaines et réalisé quinze plongées. Ils quittent le port à sept heures le matin et envisagent de partir à six heures dès qu'ils doubleront, de manière à ne pas rentrer trop tard. En effet, l'intervalle minimum entre deux plongées est de quatre heures. Tanguy et Ernesto, avec qui nous sommes partis en mer ce matin à six heures et revenus à treize heures, envisagent de commencer à doubler demain si le temps le permet. Cela fait quatre

---

<sup>44</sup> "Doubler" c'est faire deux plongées par jour. Cela demande de commencer de bonne heure le matin pour permettre au corps de "dessaturer" l'azote qu'il a engrangé durant la première plongée, et ainsi de pouvoir replonger l'après-midi.

semaines qu'ils ont « *attaqué* » quant à eux. Le lendemain, nouveau départ à six heures. Nous restons « *sur site*<sup>45</sup> ».

L'époque la plus favorable se situe généralement de juin à septembre, avec un pic en juillet/août. C'est durant cette période que les corailleurs réalisent la majorité de leurs prises. Celles-ci suivent la courbe du nombre de plongées, même si une plongée n'est pas forcément égale à une certaine quantité de corail puisqu'il arrive aux pêcheurs de "*faire capot*" ; c'est-à-dire de ne rien remonter : "*faire une plongée pour rien*" (Niccolo). C'est une situation que vivent difficilement les corailleurs et qui leur "*casse le moral*". Ce qu'ils visent et que chacun exprime à sa manière, c'est que la prise de risque n'est pas payée. "*C'est dur de descendre à 85 mètres et de ne rien remonter*" dit Anthos. Ou encore Pierre, à qui Mathieu explique au retour d'une plongée de prospection au scooter sous-marin : que le rocher n'est pas facile, le corail petit et difficile à prendre, qu'il est dans des trous et qu'il ne doit pas y en avoir plus de cinq cents grammes, et il continue ainsi à lui expliquer en se lamentant... Il lui coupe la parole, visiblement énervé et lui répond sèchement : "*s'il y a pas de corail, je ne plonge pas !* " Et joignant l'acte à la parole, Pierre relance les moteurs et va sonder un autre rocher sur lequel il tentera sa chance.

Si le "*capot*" est une situation qui revient régulièrement, il s'étale cependant sur la saison au gré des sites de plongées. C'est la raison pour laquelle il ne remet pas en question la proposition qu'on peut établir entre le nombre de plongées et la quantité de corail pêché. Celle-ci est beaucoup plus dépendante des "*roches porteuses*" ou non. En effet, il est tout à fait possible de faire quarante kilos de corail en dix jours parce que vous

---

<sup>45</sup> Le bateau reste en mer, proche du lieu de plongée. Il s'agit malgré tout de trouver une crique, un endroit abrité pour déjeuner et se reposer avant d'entamer la seconde plongée.

avez trouvé un "beau rocher" sur lequel vous travaillez tous les jours méthodiquement<sup>46</sup>. De même, il est tout aussi envisageable que vous fassiez vos quarante prochains kilos en un mois ou plus, parce que les roches sur lesquelles vous plongez ont déjà été travaillées et qu'il vous faut faire alors de "la repasse" ; ou plus simplement parce que les rochers eux-mêmes sont pauvres en corail.

Si l'on regarde le nombre de plongées que Pierre a fait de 1983 à 1989 (voir tableau ci-joint), on s'aperçoit nettement que la période la plus favorable s'étend de mai à octobre, puisqu'on atteint (si l'on excepte l'année 1988 où il part à l'étranger en juin) le nombre de plongées suivantes :

Avril	Mai	Juin	Juillet	Août	Septembr	Octobre	Novembre	Décembre
13	123	154	242	175	177	147	29	9

Le mois le plus intéressant est sans conteste juillet, viennent ensuite août et septembre à égalité, puis juin et octobre qui se valent suivis du mois de mai<sup>47</sup>. Avril, novembre et décembre sont pratiquement inexistantes. Le fait de prendre en compte six années permet de corriger les variations dues à un mauvais temps sur une période ou une année spécifique. En conséquence, il apparaît bien justifié de présenter la saison "idéale" comme s'étalant de mai à octobre inclus. Cette période présente une durée suffisamment stable pour plonger. Dans notre étude de cas,

<sup>46</sup> Ainsi, en 1994, deux corailleurs ont fait cent kilos de corail en quinze jours, à la sortie du port de Baccio, sur un rocher entre 65 et 75 mètres. Puis, l'année suivante, ils en ont "ressorti" encore 30 kilos.

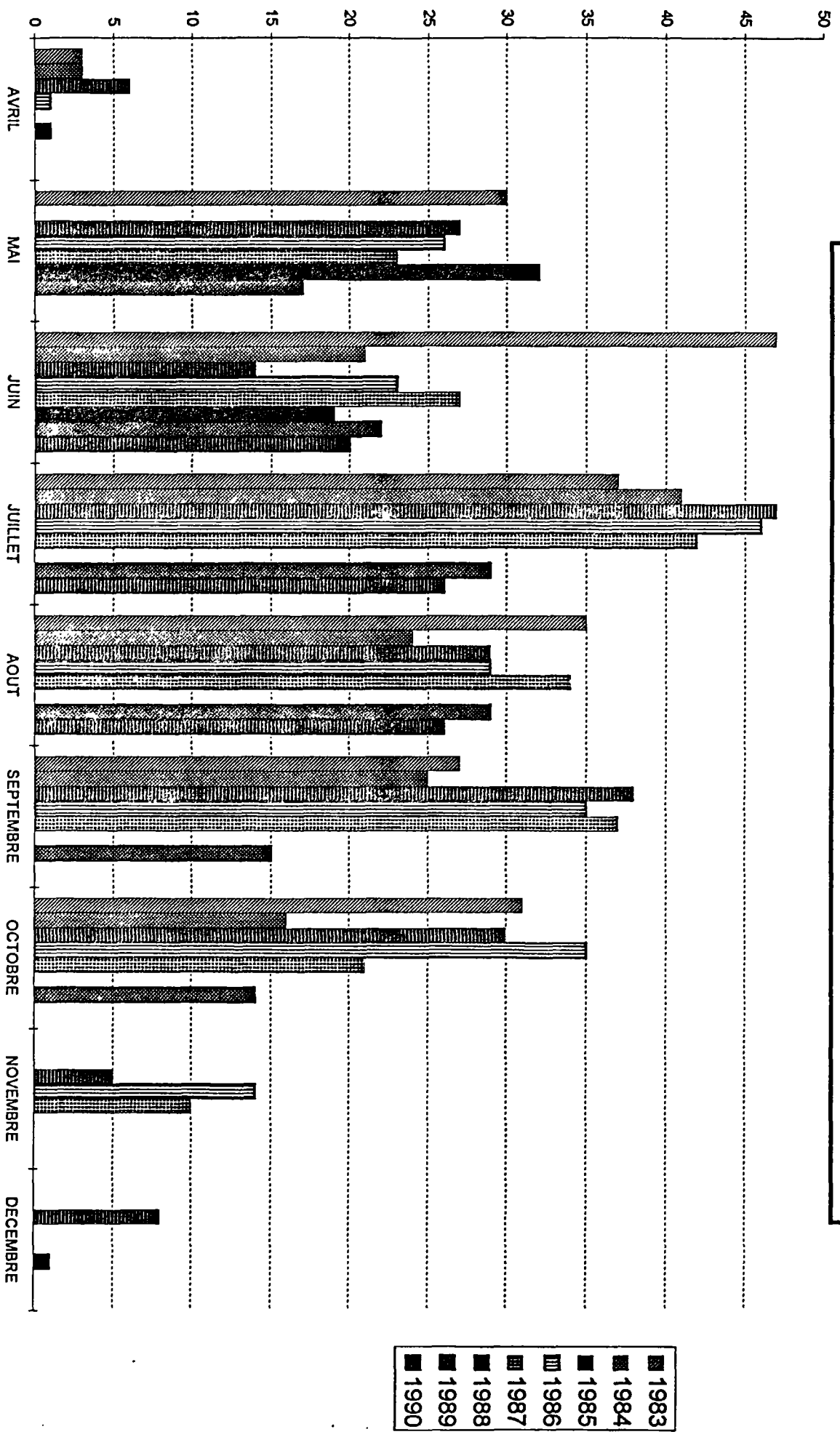
<sup>47</sup> Toutefois, il faut corriger cette variation par l'absence de Pierre en mai 1984. Si l'on fait une moyenne des plongées réalisées pendant les mois de mai des autres années, on obtient 24. Ainsi, si l'on fait 123 + 24, on obtient 147 plongées, ce qui situe le mois de mai à égalité avec octobre.

## VARIATIONS SAISONNIERES

Nombre de plongées (à l'air)	AVRIL	MAI	JUN	JUILLET	AOUT	SEPTEMBRE	OCTOBRE	NOVEMBRE	DECEMBRE	TOTAL
1983	3	30	47	37	35	27	31	0	0	207
1984	3	0	21	mort d'un collègue 41	24	25	16	0	0	130
1985	6	27	14	47	29	38	30	5	8	204
1986	1	26	23	46	29	35	35	14	0	208
1987	0	23	27	42	34	37	21	10	0	194
1988	1	32	19	étranger	étranger	étranger	étranger	étranger	1	52
1989	0	17	22	29	29	15	14	0	0	131
1990	0	0	20	26	26	donnée non disponible	donnée non disponible	donnée non disponible	donnée non disponible	46

( Sources : enquête de terrain. Plongées à l'air, un corailleur, Corse )

# VARIATIONS SAISONNIERES DU NOMBRE DE PLONGEES





au pire le nombre de plongées descend à 14 (octobre 1989) et au mieux il monte à 47 (juin 83 et juillet 85). Quant au nombre de plongées par saison, il est relativement stable et se situe autour de deux cents. Toutefois, et si l'on exclut 1988 et 1990 où Pierre part travailler à l'étranger, on obtient deux années (1984 et 1989) qui sont largement inférieures : autour de 130. Cela signifie que les corailleurs sont extrêmement dépendants du temps. S'il est possible de compenser théoriquement le mauvais temps en prolongeant l'activité jusqu'à l'entrée de l'hiver, concrètement rien n'est jamais sûr. C'est bien ce que nous montrent les années 1984 et 1989. Même si l'on compense l'absence du mois de mai 1984, on n'obtient que 154 plongées, ce qui reste largement inférieur à 200. Dans les deux cas, les mois de novembre et décembre ne permettent aucun dédommagement. Au contraire, le mauvais temps, subi déjà pendant la saison s'installe définitivement. Même si les progrès techniques facilitent le travail des corailleurs, le temps reste le maître. "On n'est jamais sûr de pouvoir plonger ..." (Didier). Ainsi, un des éléments de la culture des corailleurs est un certain rapport au temps, aux deux sens du terme, durée et météorologie.

### ***Prolonger la saison***

La saison ne correspond pas à une décision administrative qui serait acceptée sans discussion par les corailleurs comme la saison naturelle, à la manière des pêcheurs de poissons qui rejettent à la mer les animaux pêchés à contretemps . Toutefois, chaque année les hommes sont soumis au renouvellement de leur autorisation et sans celle-ci pas de travail. Le début de saison est donc assujéti à cette autorisation. Celui qui n'a pas fait les démarches et les examens médicaux nécessaires en temps voulu se voit contraint d'attendre pour commencer la pêche. L'autorisation est donnée pour une année entière. Rien n'empêche donc en principe celui qui le désire de pêcher

toute l'année, mais les conditions mêmes de l'activité et le mode de vie des hommes ne favorisent pas ce choix. Pourtant le fonctionnement en saison subit diverses entorses. Elles sont dues aux stratégies individuelles pour faire face à des contraintes économiques ou techniques. La tendance générale, et qui concerne tous les corailleurs, consiste à prolonger la pêche jusqu'en novembre ou décembre si l'été a été "pourri". En effet, il arrive pendant la période la plus favorable (juin - septembre), que le temps ne permette pas de travailler autant qu'il serait souhaitable. Il est alors nécessaire de compenser ce manque à gagner en prolongeant l'activité jusqu'à l'entrée de l'hiver. Ainsi Renato et Anthos en août 1996 ne réalisent qu'une douzaine de plongées sur les quarante qu'ils pouvaient escompter faire. Ils doivent alors se rattraper et prolongent les sorties jusque début décembre. De la même manière Tanguy et Ernesto finissent cette saison 1996 beaucoup plus tard, le 20 janvier. Il leur fallait rattraper le mauvais temps que tous ont eu en Corse du 10 août au 20 septembre, "période la plus favorable pour la pêche" commente Tanguy. Cette stratégie générale fait place également à des réponses individuelles. Elles sont liées à la situation financière des individus et aux techniques de plongée.

*« Jasper : La saison standard c'est d'avril-mai à novembre!*

*Raveneau : Mais il y en aurait aujourd'hui...*

*Jasper : Oui mais ça c'est les petits jeunes ! Il y a aujourd'hui deux catégories : la saison standard comme je viens de dire, mais aujourd'hui il y en a qui, soit parce qu'ils sont suffisamment installés, pendant la vraie saison, ils s'octroient le cas échéant des vacances. D'autre part pendant la vraie saison tu plonges, qui une fois par jour, qui deux fois par jour, et alors ceux qui ne veulent pas trop se fatiguer en plongeant trois fois par jour compensent donc en essayant de plonger deux mois, deux mois et demi en hiver ! Dans les journées calmes de janvier, février ! Il y a ceux parmi les jeunes qui sont obligés à ça, parce que quand on s'installe là-dedans, c'est pas évident. Mais la*

saison standard, c'est avril-novembre et si possible deux fois par jour.

Raveneau : C'est ce que tu faisais, deux fois par jour?

Jasper : Oui

Raveneau : Parce que tu étais à l'air ?

Jasper : Oui, à l'air ! Parce que au mélange tu fais une fois. Mais des gens qui font des saisons au mélange sans discontinuer, j'en connais pas beaucoup, qui commencent au mélange et qui finissent au mélange, non, mais qui font un mois au mélange ou deux mois, ou en fonction d'un rocher qu'on trouve etc... qui font continûment, c'est possible qu'il y en ait à Bonifacio. A l'heure actuelle, je sais que dans la zone d'Ajaccio j'en connais pas. Et ça se comprend, pour des raisons financières, pour des raisons de santé, l'hélium c'est intéressant mais ça présente des inconvénients divers et des risques, parce qu'un accident à l'hélium c'est pas un accident à l'air !

Raveneau : Et toi tu as plongé à l'hélium ?

Jasper : Moi je faisais partie de la catégorie qui plongeait à l'hélium "en cas de...", c'est-à-dire, je suis sur un rocher à 90 mètres à l'air, je vois que plus bas ça porte, je me dis stop je vais pas m'amuser à travailler à cent ou cent cinq mètres à l'air. J'utilise l'hélium, sinon l'idée de prospecter systématiquement à l'hélium... d'abord j'y crois pas trop, parce que pour des raisons techniques, je ne crois pas que la zone biologique du corail se situe principalement en dessous des cent mètres ! Il y en a, mais c'est pas là qu'il est le plus beau ! Et d'autre part ni même le plus fréquent, il est plus disséminé. Sauf cas... et puis chacun a sa théorie là-dessus, et c'est pratique ! »

Le corail a été beaucoup exploité en Méditerranée depuis les années 1950 : à la croix de St André d'abord jusqu'à une date récente malgré les interdictions (Italie), et en scaphandre autonome (voir annexe 10). Les progrès techniques ont accéléré les prises. Selon les corailleurs, le corail se raréfie, il a été trop pêché et n'importe comment :

« James : Je crois que le corail ça tire à sa fin !  
Même s'ils mettent la mer en jachère, je rigole !

Raveneau : Pourquoi tu rigoles ?

*James : Parce que quand tu sais que le corail met quinze, vingt, trente ans à pousser, dans trente ans il n'y aura personne ! »*

Même s'il ne faut pas prendre au pied de la lettre le discours des corailleurs<sup>48</sup> qui excelle dans la rhétorique de la plainte, afin de décourager les éventuels concurrents, il est concrètement observable que les quantités de corail prélevées diminuent. Les corailleurs doivent plonger plus profond ou se contenter alors de repasser là où d'autres ont déjà travaillé.

*« Tu sais qu'actuellement on travaille sur la côte d'Azur. On est à Menton, on a l'autorisation de Menton jusqu'à Toulon ! On est deux, on plonge à cent mètres, 100, 120 mètres, ou ne fait pas de plongées au-dessus de 90 mètres ! On est tous les jours à cent mètres ! Au-dessus il n'y plus rien ! Du Cap Ferrat jusqu'à Cavalaire il n'y a plus rien dans les petites profondeurs ! Il y a de la repousse, mais c'est du corail que tu pourras prendre dans dix ans, et en plus c'est du corail très très fin ! Des grandes branches, surtout sur Cap Camarat et sur les Dramont ! C'est des pointes, il faut aller avec un aspirateur pour le ramasser, il faut le laisser pousser, se développer ! Il n'y a plus rien ! Ca fait un an qu'on est à cent mètres ! » (Doménico)*

Cette situation amène certains à rejeter l'organisation de l'année en deux saisons distinctes, pour être à pied d'oeuvre à chaque période de beau temps.

### **Le travail à l'année**

Il arrive qu'en hiver, particulièrement en janvier ou février, il y ait des périodes de très beau temps : mer calme, peu de courant, etc... S'il fait froid en surface, au fond par contre, la température est la même en été qu'en hiver. Les conditions sont alors excellentes pour plonger.

---

<sup>48</sup> A la grande époque de la pêche au corail en scaphandre autonome, dans les années 1960, Recco, figure légendaire parmi les corailleurs et auquel Cousteau avait consacré un reportage, se plaignait déjà de la raréfaction du corail !

Ainsi l'année ne se découpe plus de la même manière. La saison devient alors une unité de temps plus courte, elle se réduit aux périodes où la météorologie permet de pêcher. Le rythme de vie s'en trouve modifié. Il devient nécessaire d'habiter sur place par exemple. C'est une solution qui est particulièrement adaptée pour ceux qui ont une famille, et dont la femme ne travaille pas. Elle offre l'avantage de moins "forcer" durant l'été et de s'accorder plus souvent des jours de repos, sachant que ce qui ne sera pas fait aujourd'hui sera fait demain. Mika, d'origine marseillaise mais vivant en Corse, appelle cela joliment la "corsicose":

*Mika : « Je suis arrivé au stade de me dire de plonger dix jours, quinze jours et terminé ! Sans me rendre malade. Ce soir on va se casser, sans pour cela faire une dépression, être bien, je suis arrivé à faire une famille, me dire : je suis content parce que j'ai plongé, mais j'irai demain. C'est comme un chasseur, je me demande s'il revient toujours avec du gibier s'il aura du plaisir le lendemain. Je crois que le corail, tu le veux, c'est difficile, il faut le mériter, il faut chercher, se casser le cul ! Et pourtant j'ai connu des époques je te dis pas, il faut accepter ! Alors qu'il y a quelques années, d'abord je serais pas venu ici cet après-midi j'aurais fait une seconde plongée. Et en plongeant comme ça je me rends compte je suis plus tranquille... Je ne cherche pas n'importe quel corail, ce n'est pas celui-là qui m'intéresse de corail, celui qui m'intéresse c'est celui que je vais trouver demain, dans une semaine ou à la fin du mois ! (...) Ce qu'il y a aussi quand je suis arrivé ici, je venais du continent, et j'ai eu la chance de tomber sur des gens comme J..., H..., les gens d'ici, ils fallait pas toucher à A..., le corailleur il est là. Et un matin je me suis levé, j'ai comme ce qu'on appelle la corsicose, c'est un matin tu te lèves une demi-heure plus tard que d'habitude ! Et puis tu vois ce que tu peux faire d'une manière différente. C'est savoir dire c'est l'heure de travailler, parce que tu... parce que il... Quand tu commences à vivre comme ça... c'est la corsicose ! Si tu viens l'hiver ici ! »*

Mika associe plusieurs raisons à sa décision. Elle est d'abord d'ordre existentiel et social, c'est la "corsicose". Mais elle est également financière ; non qu'il soit dans le besoin, bien au contraire, mais il paie un marin à l'année. Il articule de cette manière ce qui lui paraît être un confort de vie supplémentaire - pouvoir partir en week-end avec la famille "sans faire de dépression" et "sans se rendre malade"<sup>49</sup> alors qu'il fait beau -, plus en accord avec sa vie de famille, et les nécessités d'ordre économique : s'il veut pouvoir conserver son marin, il doit le rémunérer toute l'année. Ensuite intervient une raison d'ordre technique. Mika plonge très profond, cent mètres et plus. A cette profondeur il est impératif de descendre à l'hélium<sup>50</sup>. Or, si l'hélium permet de ralentir la narcose, la dessaturation est beaucoup plus longue et ne permet pas de faire deux plongées par jour. En outre, les paliers doivent être respectés scrupuleusement ; en bref, c'est une plongée plus délicate qui demande des conditions météorologiques satisfaisantes. Les plongées à l'hélium demandent du beau temps. Le jour où il y a de la houle et du courant, où les conditions sont mitigées sans pour autant être suffisamment mauvaises pour ne pas plonger, on se "jettera à l'air", mais moins profond.

*« S'il fait mauvais, je me jette à l'air. A l'hélium, il faut qu'il fasse beau. La récupération est beaucoup plus pointue : le premier palier est à 50 mètres et après tous les trois mètres, puis un mètre, puis deux mètres et un gros palier à partir de 21 mètres (...) Ca te fatigue à force de doubler. T'es toujours sur les nerfs parce que t'es fatigué. Alors c'est sûr une plongée par jour tu gagnes un peu moins, mais tu fais 25 minutes au fond et tu plonges plus longtemps, jusqu'en hiver.*

---

<sup>49</sup> L'expression peut paraître excessive ; il n'en est rien. Elle indique simplement qu'il y a quelques années encore cette alternative aurait été impossible pour lui. En effet, ne pas sortir en mer pour un corailleur alors qu'il fait beau est impensable en saison. Cela vous rend malade au sens propre comme au sens figuré.

<sup>50</sup> Gaz inerte qu'on ajoute à l'air au moment du gonflage des bouteilles dans une proportion spécifique liée à la profondeur de la plongée.

*L'année dernière, où il a fait si mauvais, j'ai travaillé jusqu'en mars. Tu sais jamais ce que tu vas faire l'hiver... A la limite je préfère travailler l'hiver, il n'y a personne en mer et au port. » (Niccolo)*

En réalité, il y a peu de corailleurs qui travaillent régulièrement au mélange en France, à l'inverse de l'Italie par exemple et en particulier la Sardaigne. De ce point de vue, travailler à l'air inciterait plus à respecter l'ordre "traditionnel" de la saison d'été et d'hiver. D'autres choisissent d'adopter le travail à l'année pour des raisons strictement financières. Ce sont les plus jeunes, les moins "assis" dans la profession ou ceux qui rencontrent des difficultés financières. Un corailleur commentait récemment un changement d'équipe sur un bateau de la façon suivante :

*« X est parti travailler avec Y parce que W ne sortait pas assez. Il est feignant et puis il a des bungalows et sa femme travaille. Tandis que X il est tout seul à travailler pour faire vivre sa famille... » (Ernesto)*

L'expression "le travail à l'année" doit être cependant modulée. Elle indique plus une tendance à prolonger la saison qu'à travailler effectivement toute l'année. La très grande majorité des corailleurs s'arrêtent plusieurs mois pendant l'hiver. Cette suspension est en dernière analyse rendue inévitable par la nécessité de réviser le bateau, le matériel et d'obtenir les nouvelles autorisations, sans compter le repos indispensable. La saison est donc un terme polysémique : il indique à la fois l'époque idéale<sup>51</sup> de l'année pendant laquelle se pratique la pêche au corail, l'unité de temps de travail pour le corailleur (saison prolongée, pêche à l'année) et le revenu, unité de comptabilité.

---

<sup>51</sup> Idéale parce qu'elle représente la période la plus lucrative de l'année.

### **Les lots de corail**

Avec un prix moyen de 3.000 francs le kilo brut en 1996, le corail est un produit de luxe. Trois mille francs représente un lot que les corailleurs appellent "le tout venant", c'est-à-dire qu'ils mettent en carton tout ce qu'ils pêchent sans distinction. Ils mélangent le beau et le moins beau corail. La stratégie étant bien entendu de mettre "la coiffe" sur le dessus ; autrement dit les plus belles branches. Mais cela ne trompe personne ; et surtout pas les acheteurs qui commencent toujours par renverser le carton sur le sol. Au premier coup d'oeil, ils apprécient le lot et le prix en fonction de la qualité et de l'homogénéité du corail. Seules "les pointes" seront vendues à part. Elles représentent les bouts de branches qui se sont cassées lors de la manipulation du corail et lors de son "tenaillage"<sup>52</sup> sur le bateau, après la pêche. Elles se vendent 500 francs le kilo tout au plus. Une autre stratégie est de calibrer son corail : distinguer les plus grosses branches des moyennes et des petites ; faire ainsi des lots séparés. Mais cette méthode est peu employée ; elle demande de grosses quantités pêchées et il n'est pas sûr qu'au bout du compte vous en obteniez un meilleur prix car les acheteurs sont passés maître dans l'art de "tirer les prix".

*« Dans un achat de corail, il essaie toujours de te noyer le poisson : le marché est toujours négatif, il a des problèmes familiaux, il a vu le corail d'untel qui est beaucoup plus beau que le mien, etc. C'est pour te foutre les boules et t'obliger à baisser le prix. Il y a toujours quelque chose qui ne va pas sur ton lot de corail. La solution c'est de garder le corail. Si tu peux garder une saison ou en avoir une d'avance alors c'est bien... Mais ils savent tous plus ou moins où tu en es financièrement. C'est eux qui font les prix et pas toi, et tu le sais » (Léo).*

---

<sup>52</sup> Opération qui consiste à débarrasser les branches de corail de leurs parties impropres à la taille et à la transformation.



Cependant, si tout un chacun propose en règle générale "la masse", "le tout venant", les plus belles branches, celles qu'on qualifie d'exceptionnelles, "les trophées", sont vendus à l'unité.

« Pour tout ce qui est trophée, ça peut être un pied de 10 à 15 centimètres de haut mais surtout une base importante, si cette pièce n'est pas poreuse, là il va à Torre del Greco, là il peut monnayer au prix fort ! C'est-à-dire au prix fort un pied exceptionnel on sait que ça peut aller jusqu'à dix, douze mille francs le kilo. Moi j'ai vu Bourbon un jour il a ramené, ce n'était même plus un pied de corail, c'était un effet bizarre de la nature, c'était un corail qui devait pas se trouver exactement dans un courant, mais à proximité d'un courant, c'était une boule de corail qui devait peser pratiquement cent kilos, et ça, ça n'a plus de prix ! Ça devient la pièce unique, la pièce rare. » (Jasper)

Il n'est pas rare que de très belles branches ne soient pas vendues mais gardées pour le plaisir du regard, pour leur beauté, leur originalité. Elles constituent ainsi au fur et à mesure une histoire des saisons et des sites de plongée. Laurent sait exactement d'où proviennent chacune des branches qui ornent sa maison et les conditions dans lesquelles elles ont été récoltées. Ainsi, chaque intérieur de corailleur est décoré de ces branches superbes aux formes étranges, sortes de bonzaïs des mers. Les individus y sont attachés, elles ont une valeur sentimentale ; mais en même temps, ils ont bien conscience qu'elles représentent une grande valeur financière. Elles constituent donc à la fois une sorte d'assurance vie, "une poire pour la soif", un ultime recours en cas de graves difficultés.

Si le corail a de tout temps été recherché, son prix n'a pas toujours été aussi élevé. C'est parce qu'une pêche excessive l'a rendu plus rare que son prix a augmenté. Ce mouvement des prix a permis aux corailleurs de maintenir

leurs revenus malgré la baisse de la production. On peut estimer la saison moyenne d'un corailleur aujourd'hui à environ 200 kilos. Selon Léo :

*« Tous les gens ont commencé à faire ça pour de l'argent. Ils y viennent parce que tu vas te faire des 'couilles' en or ; mais ils déchantent vite. C'est pas du jour au lendemain que la vie elle change. »*

Malgré cette hausse du prix du corail, les revenus ont considérablement baissé car il n'était pas rare auparavant de faire 400 kilos dans sa saison. Un excellent corailleur sarde est même allé jusqu'à faire 800 kilos de gros corail en Algérie il y a encore quelques années ! Toutefois, le prix reste très fluctuant. Il est très dépendant des tendances de l'offre et de la demande. Ainsi, lorsque dans les années 1980, l'Algérie a ouvert ses côtes à la pêche au corail, les quantités remontées ont été telles qu'elles ont saturé le marché et fait descendre les prix par contrecoup. A l'inverse, au début des affrontements et de la guerre civile, le prix moyen du corail est monté jusqu'à 4.000 francs le kilo, pour se stabiliser ensuite. La demande est aussi fortement tributaire des exigences du marché. Il y a quelques années, à Torre del Greco<sup>53</sup>, il était facile d'écouler toutes les qualités de corail. Mais depuis les années 1980, il y a une forte demande de corail rouge sombre de bonne qualité, tandis que les coraux de couleur claire se vendent plus difficilement. C'est la raison pour laquelle certains types de corail n'intéressent plus l'industrie de transformation de Torre del Greco. Ce n'est pas le cas pour le corail en provenance de la Corse et de la côte d'azur qui, au contraire, offre à l'industrie un beau corail rouge sang. Par ailleurs, ces dernières années, des quantités importantes ont été exportées vers Taiwan et le Japon pour y être transformées.

---

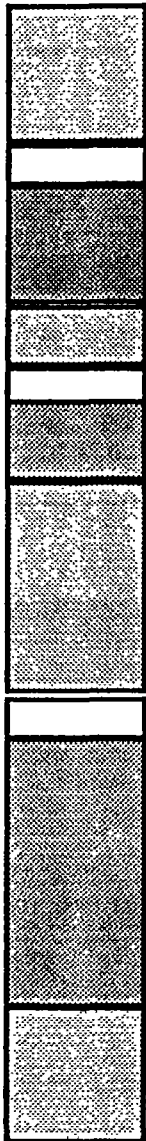
<sup>53</sup> Petite ville près de Naples, "capitale" mondiale de la transformation du corail.

## Découpage et unité du temps de travail

Les hommes traduisent à leur manière les modifications de l'environnement et les contraintes qui s'exercent sur eux. Ils affrontent la mer directement, sans médiation. La perception des saisons s'effectue intimement à travers leur propre corps. Pendant la saison du corail proprement dite, de mai à octobre-novembre, ce sont des journées longues, lumineuses et chaudes. Il arrive toutefois que le matin la mer soit envahie d'une brume épaisse. Le recours aux instruments de navigation est alors le bienvenu ; le brouillard peut masquer jusqu'à l'entrée même du port comme cela nous est arrivé de le constater plusieurs fois. L'hiver, de décembre à février, le soleil se lève tard et les journées sont plus froides. Le vent, la pluie parfois, et la mer agitée sont monnaie courante. Les journées de travail s'en ressentent alors. D'abord il est pratiquement impossible de " doubler " l'hiver car les journées sont trop courtes et les conditions météorologiques plus dures amènent à une dépense d'énergie beaucoup plus importante. A temps égal passé en mer, une journée d'hiver est largement plus fatigante. En été, la durée des journées passées en mer est très longue. Dès que les lieux de pêche sont suffisamment éloignés et que les corailleurs doublent les plongées, il n'est pas rare que le temps passé en mer dépasse les 12 heures (voir tableau). Ainsi, pendant la troisième semaine du mois de juin 1996, un équipage a passé 88 heures en mer.

La saison est une unité de temps . Elle correspond à un semestre ( six mois ) planté au milieu de l'année . Toutefois, cette acception dominante de la saison renvoie à une autre, plus restreinte : une durée se situant entre le mois et l'année, qui correspond à la pêche d'une espèce par rapport à une autre. En effet, certains corailleurs - en particulier sur le continent - pratiquent d'autres activités comme la pêche aux oursins ( en hiver ) . Le

## HORAIRES D'UNE JOURNEE DE PLONGEE A L'AIR (Deux plongeurs, une plongée chacun, juin)



5:45 Réveil

6:45

} Trajet

7:00 Départ

} Navigation aller

8:00 Arrivée sur le site

} Sondage des fonds

8:30 Préparation du premier plongeur

8:45

} Sondage pendant que le premier plongeur est au fond

9:15

} Plongée et paliers

10:45 Préparation du deuxième plongeur

11:00

} Plongée et paliers

13:00

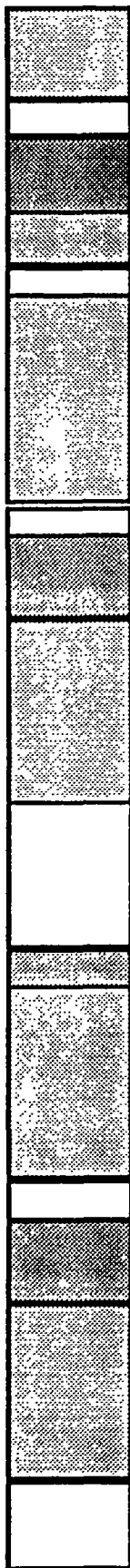
} Navigation retour

14:00

(sources : enquête de terrain, horaires moyens sur une semaine)

## HORAIRES D'UNE JOURNEE DE PLONGEE A L'AIR

(Deux plongeurs, deux plongées chacun, Juillet)



4:45 Réveil

5:45

}Trajet

6:00 Départ

}Navigation aller

6:45 Arrivée sur le site

}Sondage des fonds

7:15 Préparation du premier plongeur

7:30

}Plongée et paliers

9:30 Préparation du deuxième plongeur

9:45

}Sondage pendant que le premier plongeur est au fond

10:15

}Plongée et paliers

11:45

}Déjeuner et sieste (temps de repos nécessaire en plongées successives)

14:00 Préparation du premier plongeur

14:15

}Plongée et paliers

15:30 Préparation du deuxième plongeur

15:45

}Sondage pendant que le premier plongeur est au fond

16:15

}Plongée et paliers

17:00

}Navigation retour

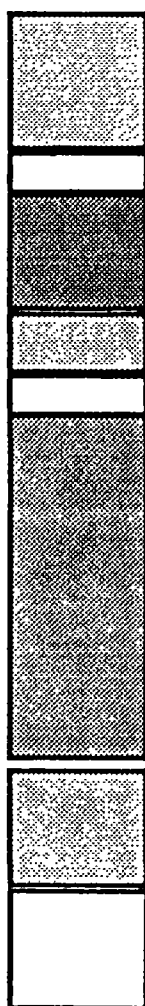
18:00

## HORAIRES D'UNE JOURNEE DE PECHE

(Source : enquête de terrain, horaires moyens sur une semaine)

### **HORAIRES D'UNE JOURNEE DE PLONGEE A L'HELIUM**

(Un plongeur, une plongée, août)



5:45 Réveil

6:45

}Trajet

7:00 Départ

}Navigation aller

8:00 Arrivée sur le site

}Sondage des fonds

8:30 Préparation du plongeur

8:45

}Plongée + premiers paliers

10:15 Entrée dans le caisson de décompression (suite des paliers)

}Navigation retour

11:15

12:15 Sortie du caisson de décompression

corail devient alors, non plus la seule activité et la seule source pécuniaire, mais une parmi d'autres . La saison du corail devient dans ce cas une époque de l'année particulière à une pêche, unité de temps de travail et unité de source de revenus .

Le passage du "métier" du corail à celui des oursins conditionne des transformations de lieux de pêche, de techniques, de filières de vente, etc, qui ne vont pas sans interactions avec l'image de soi et celle que les autres vous attribuent . Dans la pluri-activité de certains pêcheurs se joue des questions de reconnaissance et d'identité : être identifié ou non comme corailleur, et plus justement comme "un vrai corailleur" . Ces questions viennent alimenter les querelles et les rivalités entre les hommes, et plus spécifiquement entre continentaux et corses. Elles viennent interroger le métier et ce que signifie être corailleur .

De manière à compléter leur revenu certains corailleurs en hiver se mettent à pêcher les oursins. C'est un met très recherché, particulièrement sur la Côte d'azur, et d'un bon rapport pour celui qui sait les remonter en quantité. Les quantités d'oursins justement sont parfois l'occasion de rivaliser avec l'autre de manière à prouver qu'on est meilleur: meilleur pêcheur, meilleur apnéiste, meilleur orateur (meilleur menteur) ; et en fin de compte meilleur corailleur.

*"Ici, c'était sur le port, entre Mika et Renato ; j'étais atterré de voir ça. Il y en avait un qui disait qu'il avait pêché 4.000 douzaines d'oursins en 5 jours et l'autre 5.000 ! Ce qui est proprement impossible. Tanguy, une fois a réussi à en faire 500 en 6 heures et il était vanné ; et dans quelques mètres d'eau seulement. Comment des types qui ont de l'expérience et plus de quarante ans peuvent raconter des bobards pareils !? Bon d'accord, ils sont marseillais tous les deux, mais quand même..." (Ernesto)*

Toutefois, si ce type d'échange est bien le propre des corailleurs et qu'il ne prête pas à conséquence entre des personnalités reconnues qui complètent leur revenu l'hiver par des oursins ; il n'en va pas de même pour d'autres. En effet, pour certains, la pêche au corail, loin de représenter leur activité principale, n'entre que pour une part modeste dans leurs revenus. Ils pêchent alors les oursins, les coquillages dont l'ouverture est déterminée par décret. Ces corailleurs, qui pratiquent une pluri-activité, ne sont pas reconnus par leurs pairs. D'abord parce qu'ils ne plongent pas profond et ne prennent donc pas les mêmes risques ; ensuite parce que le corail qu'ils remontent de ces profondeurs est petit et fin (de " la repousse ") ; enfin parce que leur activité principale n'est plus le corail, mais qu'il entre simplement à égalité avec les autres espèces pêchées. James explique que dans ce cas :

*« On ne rentre plus dans le même contexte de corail : quand tu travailles toute l'année si c'est pour 500 francs la plongée... Ce n'est plus une combinaison de plongée, c'est un combinaison de bouseux. Cela devient des oursins, c'est des oursins dans ce cas le corail ! C'est très alimentaire à ce moment-là. Il n'y a plus de risque dans 40 mètres d'eau et deux heures de plongée, tout le monde peut le faire. Le risque fait parti du plaisir... C'est plus du corail tout ça ! Il y a des types qui font cela parce qu'ils n'ont pas connu autre chose, OK ! Je préfère faire ça que d'aller en usine, je le comprends. Mais quand tu as connu autre chose c'est nul. Sans espoir de gagner plus, où est l'aventure là-dedans ? »*

### **Attente et souffrance cachée**

Après plusieurs mois d'inactivité<sup>54</sup> , les corailleurs ont hâte de reprendre la pêche . Ils regardent la mer avec

---

<sup>54</sup> Inactivité renvoie ici à la suspension de la pratique de la pêche au corail . Cette "inactivité" n'empêche pas certains corailleurs de s'engager dans d'autres pratiques rémunératrices, comme nous le verrons .



envie . Les mêmes qui, en fin de saison dernière, partaient en mer presque à reculons et ceux qui juraient que c'était là leur dernière campagne de pêche, ceux-là mêmes aujourd'hui attendent avec impatience la reprise d'activité . Comme régénérés par un temps de repos, changeant d'état après une période de marge, ils reviennent plein d'espoir et d'entrain à la recherche du "trésor".

« Pour dire les choses très vite, personne ne s'arrête. c'est sûr ! En décembre tout le monde s'arrête. Ils disent tous qu'ils s'arrêtent ! Ils disent c'est ma dernière saison, et puis au printemps tout le monde reprend ! C'est difficile de s'arrêter (...). Pour dire les choses simplement c'est un des rares domaines que je connaisse où il y a une espèce de dimension mythique, où les gens ont une aventure qui continue, on vit sur une planète d'aventure. Christophe Colomb c'est fini ! C'est un domaine qui a encore une dimension individuelle, les plus modernistes travaillent à trois. C'est un truc où il y a une forme de responsabilité vis-à-vis de soi et des autres, une forme de liberté, une forme, et ce que j'appelle la dimension mythique, c'est-à-dire la chasse impossible au trésor, qui est fascinant ! Le reste, le fric, la plongée elle-même, c'est pas vrai parce que le fric, les corailleurs quand ils ont gagné leur fric ils n'en ont plus ! Ils gagnent bien leur vie tant qu'ils travaillent, mais pas suffisamment pour s'arrêter complètement, c'est-à-dire par rapport au joueur de foot qui peut se dire à trente ans, c'est bien je m'arrête ! C'est pas le cas, ce n'est donc pas ça qui motive pour continuer. Le truc la plongée, c'est pas vrai parce que la plongée dans le cadre du corail est certainement moins merveilleuse que ce que vous pratiquez dans la plongée sportive, c'est pas très, très rigolo ! Les impressions physiques intenses sont liées à cette dimension mythique et pas du tout à la dimension promenade. C'est autre chose ! je crois que c'est ça. Si on ne s'arrête pas, c'est que c'est une des rares aventures qui soit aujourd'hui ça se retrouve quand on voit le profil des gens qui font ça, des individualistes la plupart du temps ».

C'est un peu la même chose quand une période de mauvais temps s'installe, comme au mois d'août 1996 : les

corailleurs tournent en rond, ils cherchent à tuer le temps - lui qui les tue lorsqu'ils en font trop au fond<sup>55</sup>. Au contraire de la vie quotidienne où les temps morts ne prêtent pas à conséquence parce qu'ils sont limités et isolés, cet épisode déborde sur la vie des corailleurs. Non pas que les activités qu'ils réaliseront pour tuer le temps modifieraient le cours de leur existence, mais ces moments sont sujets à la pêche au corail car ils lui sont perméables. Une des façon de passer le temps est justement de s'enquérir de la météo, de venir au port voir le temps qu'il fait. Le temps mort lié au mauvais temps « tue » les corailleurs : « ça me tue » disent-ils. Ils expriment par là l'impatience qui les tenaille et qui leur fait perdre patience. Léo parle de « manque » quand il fait mauvais temps. « Tu deviens nerveux quand tu ne peux plus plonger ». A l'opposé du temps mort, on trouve le temps plein, celui du temps passé en mer, celui qui contamine toute l'existence des corailleurs.

Les débuts de saison ne ressemblent en rien aux fins . Ou plutôt si, ils sont similaires en ce sens qu'ils se répondent point par point, à l'inverse . Début et fin forment les deux faces d'une seule et même pièce, l'une n'allant pas sans l'autre . En fin de saison l'atmosphère des équipages prend une tournure particulière. L'agressivité s'exprime plus directement, la fatigue et le découragement sont palpables, les accidents sont plus nombreux et les sorties en mer se font plus rares . Le rythme de deux plongées par jour, toutes les journées où le temps le permet, ne peut être maintenu au niveau maximum de tolérance qu'un temps . Ses effets se font sentir à distance ( fin de saison ), mais également dans une même semaine entièrement travaillée, entre le début et la fin . C'est la raison pour laquelle on retrouvera à un moindre niveau de pareilles souffrances cachées lors d'une période

---

<sup>55</sup> « Ce qui tue les gens dans ce métier c'est le temps au fond. Il ne faut pas se mettre un mur au-dessus de la tête » (Léo).

continue de beau temps, malgré l'euphorie provoquée par les conditions atmosphériques favorables .

Lorsque le seuil collectif de tolérance n'est pas atteint, il arrive pourtant qu'isolément un corailleur ne puisse plus tenir le rythme . Peu de choses l'empêche en apparence de s'arrêter . En effet, les corailleurs sont indépendants les uns des autres . Ils travaillent par petites unités, seul avec un marin, ou à deux ou trois collègues maximum sur un bateau . Si le pêcheur travaille avec un marin, c'est alors lui qui décide de sa cadence de plongée ; s'il oeuvre avec un collègue, il n'est alors tenu qu'à lui faire l'assistance de surface, mais non à plonger . Toutefois, pour un corailleur, voir les autres sortir et pas soi est toujours difficile . Chacun observe en permanence les autres et met ses décisions et ses comportements à l'épreuve des concurrents, mais en silence, sans rien en dire. C'est en ce sens qu'on peut parler de groupe et de fonctionnement collectif . Le regard des autres pèse sur vous en permanence comme le vôtre interroge les autres à chaque instant. Dans un univers dangereux qu'on s'applique à contrôler, mais dont on ne peut jamais être sûr d'avoir une maîtrise absolue, le danger peut toujours surgir au moment où on l'attend le moins .

En cas de fatigue intense avant les autres, le scénario adopté est rarement l'arrêt du travail . Le corailleur épuisé, sauf s'il est à proprement parler malade, évitera de cesser l'activité. C'est que la fatigue et la souffrance mentale ne sont pas reconnues par le groupe, même si tout un chacun les éprouve à un moment ou à un autre. Elles doivent rester cachées. Seule la maladie physique et les accidents de plongée sont recevables. La souffrance mentale ne s'annonce jamais en tant que telle, elle n'est admissible que déguisée .

## Une consistance particulière

Dans un temps qui n'est pas une étendue plate, mais déjà découpé par le calendrier des fêtes et par les activités quotidiennes, les corailleurs impriment leur particularité en inscrivant un décalage dans la conformité des journées : le temps passé sous l'eau a une consistance particulière; le silence qui l'entoure et qui marque le moment de l'immersion se manifeste comme la figure la plus accomplie de l'activité. Le temps passé sous l'eau est une sortie hors du monde, éphémère mais éprouvée avec beaucoup d'intensité. Il affirme le caractère unique de l'expérience vécue par chaque individu, il renforce le sentiment d'une différence et en fin de compte conforte leur inscription individualiste.

L'activité saisonnière et le découpage du temps (en surface et sous l'eau, à terre et en mer, etc) pose la question de la contradiction entre, d'une part, division du temps de travail proprement dit et temps libre, et unité de la personne d'autre part . Ainsi, durant les six mois d'hiver (novembre à avril) où les corailleurs n'exercent plus leur activité, est-ce encore le corail qui porte le centre de gravité de leur identité ? Et pendant la saison assiste-t-on aux mêmes comportements et aux mêmes attitudes pendant et hors du temps de travail, en mer et à terre ? Autrement dit peut-on découper les pêcheurs en une moitié productrice et une autre moitié ?

Il nous semble bien que ce sont les corailleurs dans leur entier qui sont déterminés par leur activité ; hors de l'eau et du bateau ils gardent la même peau et la même tête. On pourrait s'attendre pourtant à ce que ces hommes, après une ou deux plongées profondes et risquées, soient tentés de laisser sur le bateau leur "tenue" de corailleur, et qu'ils cherchent à décompresser, à penser à autre chose. Or, malgré les apparences il n'en est rien . Tout se passe au contraire comme si l'activité contaminait

involontairement le temps hors travail . Mais plus qu'une contagion, il semblerait qu'il s'agisse d'une véritable unité structurale du temps pour qui se consacre à la pêche au corail

Cependant, hors le moment qui précède la plongée et celui passé sous l'eau, rien ne vient distinguer dans le cours de la vie quotidienne le temps de pêche et le temps ordinaire . Il est, sans signe distinctif, mêlé à l'autre . Tout comme le temps passé au café à discuter est semblable à celui passé à gonfler les blocs de plongée ou à naviguer. Comment savoir que ces moments occupés en famille font partie intégrante du temps de travail ? Car chaque instant concourt à préparer la prochaine plongée, bien qu'ils ne soient à aucun moment désignés comme tels . Qu'est-ce qui fait alors que l'activité contamine toute l'existence ?

### **Vérité cachée et passion**

Le temps hors pêche ne serait ni libre ni vierge . Les comportements ne témoigneraient pas seulement de quelques restes de tensions et des risques pris en mer, qui se traduiraient par une certaine irritabilité, de la fatigue ou des gestes conditionnés . Non, il ne s'agit pas de résidus anecdotiques, mais bien au contraire d'un véritable continuum entre temps de travail et hors travail. Le risque et le danger seraient alors comme un fil rouge qui relie chaque moment à tous les autres.

Chaque corailleur a réussi à trouver dans sa vie un équilibre qu'il faut à tout prix sauvegarder : certains ont choisi une vie de famille avec femme et enfants, d'autres une vie de célibataire, plus libre de toute attache affective . Même si rien n'est jamais acquis définitivement, il s'agira de préserver l'équilibre nécessaire au maintien de la performance. Une performance chèrement acquise qui exige un engagement total de la personnalité . Le plus dangereux dès lors, c'est la perte

de cet équilibre et de cette adaptation aux conditions de l'activité . Nombreux sont les corailleurs qui maintiennent hors de la pêche, et pendant les jours de repos, une sorte de vigilance à ne pas laisser s'éteindre le conditionnement physique et mental nécessaire au travail .

Aussi la contagion du temps libre et quotidien par la pêche n'est pas seulement une contamination, mais bien plutôt une stratégie, destinée à maintenir efficacement la répression de relâchements et d'attitudes, dont le surgissement formerait une brèche dans le conditionnement mental et physique .

Ce n'est pas une stratégie consciente, mais une sorte de "passion" qui prend la personne tout entière. C'est en ce sens qu'il faut comprendre la réflexion paradoxale de Niccolo qui associe passion et prudence, lui qui est pourtant repéré dans la profession comme un personnage excessif.

*« Avant je faisais pareil, je faisais du temps, 25/30 minutes. Après avec l'âge tu te rends compte. Si tu fais un bends, tu t'arrêtes dix jours, un vestibulaire<sup>56</sup> tu t'arrêtes un mois et demi, alors le résultat dans tout ça... ? Il faut être très rigoureux... même si des fois tu n'as pas envie de remonter parce que le corail est là (...). Plus j'aime la plongée, le corail, et plus je fais gaffe. J'essaie d'aller le plus longtemps possible (...) J'en ai fait des conneries et des accidents. Je supporte moins ; tu récupères moins vite: un accident, la fatigue. Des plongées successives, des fois trop de temps alors tu raccourcis les paliers. Eh ouais, des fois t'en as marre ! Mais il y a les bulles aussi... Peut-être parce que j'ai plus la passion qu'avant qui me fait réfléchir comme ça... » (Niccolo).*

---

<sup>56</sup> Pour les différents types d'accident de plongée, se reporter aux annexes.

Il reste toujours, diffuse, une vérité cachée du sujet, la possibilité d'un "retour du refoulé"<sup>57</sup> qu'on ignore et qui peut vous surprendre au moment où vous vous y attendez le moins. Les accidents sont alors à interpréter comme autant de résistances à l'ordre de la profondeur et de la performance. Ils se situent à l'encontre de cette exigence qui marque la logique du groupe: concurrence et rivalité ; être le meilleur, être "au meilleur de soi-même", aller plus loin, faire plus de temps, et au bout du compte remonter le plus de corail. De ce point de vue, la passion s'apparente à la mer et au-delà à l'activité toute entière ; un univers qu'on s'applique à maîtriser, mais dont on n'est jamais sûr d'en avoir un contrôle absolu. Peut-être est-ce en cela que consiste (en partie) la passion : réintroduire l'arrêt. Rappeler la mort comme une limite, comme la frontière fondamentale de la vie qu'il ne s'agit en aucun cas de vouloir dépasser. Car pour être le meilleur, il faut prendre le plus de risques ; et celui qui a le plus de chance de "gagner gros de corail" est alors celui qui prend le maximum de risque de mourir, et donc de franchir cette limite. Réintroduire l'arrêt c'est convoquer le groupe. Nous verrons en quoi le groupe, à sa manière, est justement un frein à la volonté de toute puissance de l'individu.

---

<sup>57</sup> Ce qui est impliqué dans la notion de « retour du refoulé », c'est l'idée qu'on ne peut pas taire la vérité. Celui-là même qui ment laisse transpirer la vérité.